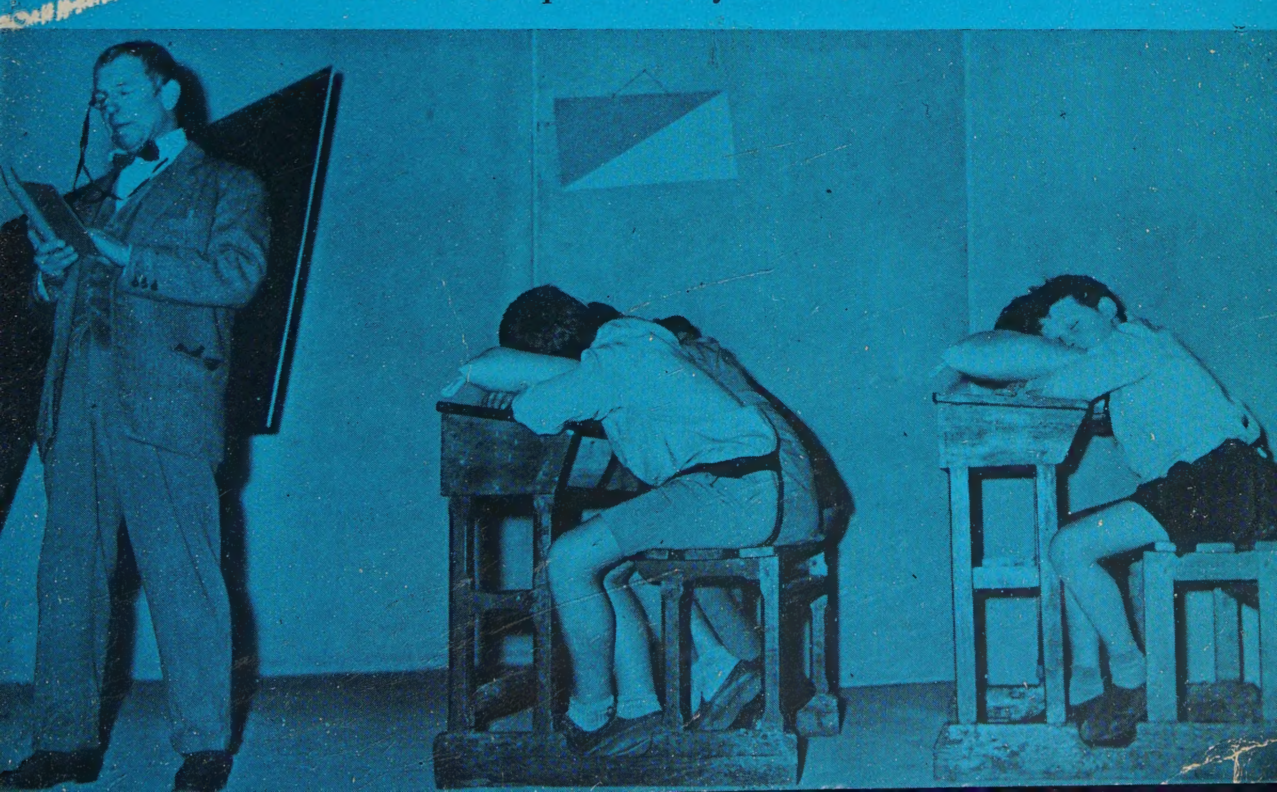
# l'Avant-Scène

N° 157

femina-théâtre

## BILLE EN TÊTE

Théâtre de la Michodière
Comédie-Farce en 2 actes et 9 tableaux de Roland Laudenbach
Mise en scène de Jean-Jacques Varoujean




Thérèse
le Prat

Théâtre de la Michodière

Directrice : Yvonne Printemps

Comédie-Farce en 2 actes
et 9 tableaux
de Roland Laudenbach

Mise en scène de
Jean-Jacques Varoujean

Décors de Pierre Lucas

# BILLE EN TÊTE

## Distribution

| | |
|---|---|
| Chaumette | Pierre Fresnay |
| Le Docteur | Lefèvre-Bel |
| Martel et le Ministre | Antoine Marin |
| Larrimont | Jacques Pierre |
| L'Appariteur | Jean-Pierre Moutier |
| De Langlois | Jean-Pierre Maurin |
| Reichoffen | Yves-Marie Maurin |
| Marchandeau | Michel Lucas |
| Billon | Jimmy Urbain |
| Astruc | Jean Salari |
| De Durand-Viel | Andrée Tainsy |

Cette pièce a été créée le 19 février 1957
au Théâtre de La Michodière



IERRE FRESNAY
ins le rôle de « Chaumette »

*(Portrait de Thérèse Le Prat.)*



# Roland LAUDENBACH

*Roland Laudenbach, comme il arrive généralement, fut un enfant avant de devenir un homme fait et, d'ailleurs, fait à cœur. Le volume de Roland Laudenbach a beau ne pas être excessif, il est entièrement rempli par le cœur qui s'insinue jusque sous la racine des cheveux — mais nous reparlerons des cheveux.*

*Le cœur bat fortement, comme un poumon. Il produit ces mouvements qui s'appellent amitié, amour, passion, délicatesse, inquiétude, susceptibilité, bonté, crainte, courage, peur des araignées, goût de la loyauté, haine de la République.*

*Il faut confesser ici que Roland Laudenbach déteste la démocratie et qu'il médite, chaque fois qu'un chef de l'Etat prend sa retraite, d'aller le haranguer pour lui reprocher sa mauvaise conduite ou ses vilains sentiments. J'ai eu grand-peine à lui expliquer que M. Auriol avait le droit d'être républicain, au moins pendant son septennat. Quant à M. Coty, il est orléaniste, il ne s'en est jamais caché et, de ce côté-là, je suis rassuré.*

*Enfant, avant la guerre, Roland Laudenbach essayait déjà de renverser le régime. Puis il fut éditeur. Il a fondé* « La Table Ronde » *qui est un état d'esprit autant qu'une maison d'édition.*

*Les auteurs de* « La Table Ronde » *se nomment Anouilh, Blondin, Maurice Bardèche, Bernard Franck, Pierre Hervé, tout le monde, en somme, y compris des républicains comme Claudel et Mauriac, sauf Roland Laudenbach. En effet, quand il écrivait des romans, il utilisait un pseudonyme breton : Michel Braspart, et il donnait ses livres à la maison Albin Michel. La Bretagne est pour lui une seconde patrie et il en a intégré la substance, car il a le déhanchement du marin, la soif du gros rouge et jusqu'au crachat granitique.*

*Le cinéma l'amuse beaucoup. Il a été assistant pour la mise en scène, scénariste, dialoguiste, et il caresse le rêve d'être acteur de composition. Son ami Léo Joannon lui a promis un rôle d'ecclésiastique dans son prochain film et cette nouvelle a donné une odeur de pêche et de framboise à son sommeil.*

*En cachette de ses amis et presque de lui-même, il a écrit* « Bille en tête ». *On y retrouve quelques-uns des traits signalés dans cette page : le goût de l'enfance, la révolte, le sentiment de la pudeur, l'ironie ou la colère devant le monde d'aujourd'hui. Pierre Fresnay y interprète un des rôles les plus poétiques de sa carrière.*

*Nous devions reparler des cheveux. C'est que Roland Laudenbach souffre d'une mauvaise manie dont personne n'a pu le guérir. Il se tire-bouchonne les cheveux. A force de tirer sur eux, il les perdra. On le lui a dit. En vain. Il n'en fait qu'à sa mèche.*

Roger NIMIER

# Guignol et guignols

*par Pierre FRESNAY*

Roland Laudenbach eut dix ans à une époque où les petits garçons aimaient encore Guignol : le cinéma et la télévision ont dû depuis lui faire du tort. Beaucoup avaient leur théâtre de carton et y rossaient allégrement le commissaire. Au passage de l'enfance à l'adolescence, quand ils commençaient à fréquenter le théâtre, ils envoyaient dormir leurs marionnettes au grenier.

Roland — je suis son oncle et j'étais alors parfois son spectateur — allait sans doute en faire autant lorsqu'il découvrit Molière. Un beau matin — grâce à quelque maître intelligent, peut-être sans qu'aucun maître y ait été pour rien — il se réveilla aimant Molière comme ne l'aiment pas, à l'ordinaire, les lycéens. Il ne songeait pas à l'admirer, il le comprenait, il était d'accord avec lui, il l'aimait. On admire trop, on n'aime pas assez ; l'admiration est trop souvent pédante. Il aimait Molière parce qu'il le faisait rire : et pas seulement avec ces bastonnades qui transforment un bûcheron, amateur de vin rouge, en grand médecin ou arrachent à des pères récalcitrants leur accord à des mariages d'amour, pas seulement par ces farandoles de médecins armés de clystères, mais aussi du désespoir d'un avare volé, des ennuis que s'attire un curé avec l'exempt du Roi pour avoir voulu dépouiller son trop crédule bienfaiteur et caresser sa femme devant le mari caché sous une table, de ce qu'il en coûte à un original que son foie taquine d'être amoureux d'une coquette, à un barbon de vouloir épouser une trop jeune fille, à un bourgeois de donner dans le snobisme et surtout du ridicule dont se couvrent pédants et femmes de lettres en s'arrogeant le monopole du savoir, du goût et de l'esprit.

Roland avait trouvé son homme. Etonné et ravi, il découvrait que ce théâtre dont les gens les plus sérieux du monde parlent et écrivent si sérieusement depuis si longtemps est d'abord un théâtre d'enfants, fait de simple clarté et de sens commun. Au lieu de mettre au rancart comme ses congénères son théâtre de marionnettes, il l'agrandit, en perfectionna la machinerie et l'éclairage, et, sans rêver de devenir, ni acteur, ni auteur dramatique, pour le seul plaisir de jouer le jeu avec Molière et de dire ces mots « les plus simples du monde », pendant des années, il passa avec quelques camarades des heures enchantées à jouer les farces de son auteur.

Bonne école, peut-on penser, à la fois de vie et de théâtre.

De vie sûrement. Guignol accorde à ceux qui l'aiment la grâce de conserver leurs yeux d'enfants et cette jeunesse du cœur, condition de tout enthousiasme et de toute indignation. Molière enseigne à ne pas prendre des vessies pour des lanternes et à ne rien détester que l'absurde : position d'esprit autrefois très répandue, aujourd'hui la marque de la plus rare originalité.

Si c'est aussi une bonne école de théâtre, à vous de le dire après avoir lu « *Bille en tête* ».

●

Il y a un an, Roland, à qui je dois les dialogues de « *Le Défroqué* », « *Les Aristocrates* », « *L'Homme aux clefs d'or* », me raconta l'histoire, que Léo Joannon souhaitait porter à l'écran, de ce professeur naïf, libéral, indépendant, ami célibataire des enfants et des chevaux, ennemi pacifique des « engagements » et bobards en tous genres dont notre époque est si prodigue, à la fois traditionaliste et gentiment anarchisant, qu'un de ses anciens élèves, jeune journaliste à la page, entraîne un jour qu'il est en mal de copie dans une burlesque révision de ses méthodes d'enseignement et de vie. D'où cascade d'avatars sur la tête du malheureux universitaire qui, en fin de compte, indigné jusqu'à l'écœurement par sa récente expérience des politiciens et théoriciens de tout poil, pris de vertige devant un univers où tout bouscule l'échelle humaine, décide, en manière de conclusion, de consacrer ses classes au retour à la raison, par le sommeil, de ses jeunes élèves à la tête farcie.

Le personnage m'enchanta. Mais je n'avais pas de date libre pour le cinéma et j'avais besoin d'une pièce pour le théâtre. Le thème était une savoureuse matière à farce satirique. Il appelait une construction à l'italienne dont la liberté contrasterait heureusement,

me semblait-il, avec la rigueur un peu mécanique des « pièces bien faites » vers lesquelles je suis naturellement attiré et qui me valent les réguliers reproches d'une critique confondant l'étrange et l'original, le désordre et la liberté.

Je demandai donc à Roland, qu'aucune ambition dramatique ne taquinait, d'écrire cette farce : « *Bille en tête* » est une pièce de commande. Il se jeta avec une fougue juvénile dans ce jeu qui le reportait aux joies de son théâtre de Guignol. L'impromptu désinvolte et passionné à la fois, naïf et désabusé, et d'une insolite liberté, qu'il me remit très peu de temps après m'amusa et me charma : jamais répétitions ne furent si gaies ni si confiantes.

Qu'allait-il faire dans cette galère ?

Editeur, critique cinématographique par péché de jeunesse, chroniqueur mordant à ses heures et neveu de son principal interprète, il avait par surcroît l'audace, sur une scène vouée « aux pièces bien faites » — le reproche habituel changeait de sens — d'inviter, par un simple jeu théâtral, le public à rire de sa propre intoxication parlementaire, le jeu ayant pour compère un jeune journaliste sans scrupules. Il y a des bornes à l'incongruité : on nous le fit bien voir.

« *Bille en tête, deux actes de népotisme* », tel fut le jeu de mots — non : l'à peu près — que Gordeaux, l'auteur apprécié de tant de délicats « Comics » et autres « fumatti » et de ce florilège du crime d'une haute intention moralisatrice, éprouva un plaisir complaisant à donner pour légende — je veux dire pour titre — à son méprisant « papier » de *France-Soir*.

On ne peut refuser à ce titre le mérite d'avouer un abandon délibéré d'objectivité, de traduire ouvertement une irritation d'origine non dramatique et de fournir une clef à l'humeur d'une bonne partie de la presse. Ce n'était pas, le croira-t-on, de la bonne humeur : les intéressés s'étaient reconnus.

Jouée seulement deux fois par semaine, en alternance avec un autre spectacle, la pièce ne réussit pas à faire appel devant le public du jugement sans procès de la critique. Elle s'évanouit de l'affiche après dix représentations (record du four de ma carrière), entraînant avec elle dans le désastre la charmante pièce à succès avec laquelle elle y voisinait en bonne intelligence. Il y a de réconfortants échecs : seule l'indifférence tue. Si cette satire était aussi anodine qu'on s'est efforcé de le faire croire, elle eût été, n'en doutons pas, accueillie avec plus de littéraire bienveillance.

Mais doit-on s'attendre à ce que des guignols s'amusent de Guignol ?

●

Je ne donnerai pas à Gordeaux la satisfaction de me voir justifier *a posteriori* son titre en vantant la richesse du tempérament et du style de ce nouvel auteur. Aussi bien cette publication m'en épargne elle-même la tentation : n'importe quel lecteur l'y découvrira. Je tenais seulement à préciser — non sans fierté — la nature de ma responsabilité dans ce premier essai théâtral de Roland Laudenbach. Gordeaux a finement décelé qu'elle se rattache à cette tendance bien connue chez moi au népotisme qui, depuis le début de ma carrière, a élargi ma famille d'une bonne quinzaine de neveux d'adoption, tous auteurs dramatiques à leur début, dont Jean Anouilh fut le premier — et le dernier en date, avant Roland Laudenbach, le cher André Lang, collaborateur du même journal que Gordeaux, qui redébuta brillamment à la Michodière, avec « *Le Voyage à Turin* », après quinze années de silence dramatique. Et je tenais enfin, par un titre, à mon tour, qui fût une sorte de dédicace, à associer dignement Gordeaux à la publication de « *Bille en tête* ».

# LE LECTEUR JUGE...

*par François PÉRIER*

Parfois, une pièce connaît la faveur du public malgré un accueil froid et réservé de la critique. Cela se traduit, du côté coulisses, dans les propos de l'auteur, du directeur et des comédiens, par une ironie triomphante concluant à l'inutilité des critiques et aboutissant à une congratulation mutuelle sur le sens du public du premier, le flair du second, le talent des troisièmes. Cette attitude ne durera d'ailleurs que jusqu'à la générale suivante.

En ce qui concerne « Bille en tête », il faut reconnaître que nous n'avons pas eu l'opportunité de cette position : les critiques ont été sévères, mais le public n'est guère venu. Or l'intérêt de cette publication est de restituer la *représentation* — seul véritable fait théâtral — en la remémorant à ceux qui y ont assisté, en la suggérant aux autres ; car, à de rares exceptions près, le théâtre doit être « vécu » et non lu. Alors, pourquoi publier une pièce que le public n'a pas ratifiée ? C'est vous proposer de la découvrir par la lecture, c'est vous faire faire, pour une fois, le métier de directeur, souvent bien ingrat sous cet angle.

Mais, dans le cas présent, je crois cela utile car je suis convaincu que, dès le deuxième tableau, vous serez pris par le charme de Chaumette et vous souhaiterez comme moi qu'il sorte vainqueur de l'aventure qui vient bouleverser sa paisible vie, que les situations imprévues et cocasses où l'auteur place son héros vous surprendront et vous amuseront, que le dialogue riche et original vous fera rire (et souvent), qu'enfin la satire de certaines de nos institutions sacrées et la caricature de tel de nos chefs de file vous divertira (car ne vaut-il pas mieux rire de ces choses ?) et que, faisant le bilan, vous conclurez que, si cette pièce n'est qu'un essai, elle nous affirme néanmoins — et ce n'est pas peu de chose — que Roland-Laudenbach est un authentique auteur dramatique.

J'aime la liberté et la générosité qui règnent dans cette première tentative, et j'attends avec impatience sa prochaine pièce, souhaitant que cet échec ne l'ait pas découragé, mais bien au contraire stimulé pour une éclatante revanche.

*Cette pièce est dédiée*
*à Curzio Malaparte*

# Premier Tableau

*Le décor, qui sera toujours rudimentaire, représente ici le bureau d'un proviseur, dans un lycée de province. Des paravents figurent des portes ; une table-bureau ; une vieille gravure représentant le président Fallières, ou un buste de Marianne.*

*Martel et Chaumette font irruption dans le bureau.*

MARTEL. — ... Chaumette..., ce que j'ai à vous dire est important.

CHAUMETTE, *sceptique.* — Tiens !

MARTEL. — Très important !

CHAUMETTE. — Foutre !

MARTEL. — Je peux être sûr de votre silence, n'est-ce pas ?

CHAUMETTE. — Une carpe, monsieur le Proviseur...

MARTEL. — Il y a dix ans que je suis proviseur ici — il y a quinze ans que vous y enseignez l'Histoire. Nous pouvons donc nous parler comme deux amis... La situation est extrêmement grave...

CHAUMETTE. — Non !

MARTEL. — Pour le Ministère, j'entends.

CHAUMETTE. — Vous me rassurez !

MARTEL. — Mais, enfin, vous savez ce que ce Ministère représente ?

CHAUMETTE. — Non !

MARTEL. — ... l'une des dernières chances du pays.

CHAUMETTE. — A ce point.

MARTEL, *qui poursuit son idée.* — Après lui (*Il a un geste.*) pfouit !...

CHAUMETTE, *qui a oublié qu'il s'agissait du Gouvernement.* — Pfouit ! (*Il rit.*)

MARTEL. — Ça vous fait rire ?

CHAUMETTE. — Pfouit... oui... ça me fait rire. Je n'ai jamais suivi la politique de très près... Quand l'Histoire devient de la politique, j'ai toujours dit que ce n'était plus de l'Histoire...

MARTEL. — Comme vous avez raison, Chaumette... Hélas ! nous ne vivons pas dans l'Histoire... Nous vivons dans la politique...

CHAUMETTE. — C'est comme ça.

MARTEL. — Il faut en prendre son parti. Donc le ministère...

CHAUMETTE. — Pfouit.

MARTEL. — Non, pas encore...

CHAUMETTE. — Vous me voyez bien rassuré...

MARTEL. — Mais sa vie, donc la nôtre, se joue tout entière sur la question de l'Enseignement.

CHAUMETTE. — Oh ! là là ! question épineuse !

MARTEL. — Terriblement épineuse, Chaumette !...

CHAUMETTE. — Ne m'en parlez pas...

MARTEL. — Il faut pourtant que je vous en parle.

CHAUMETTE. — Cette question étant essentiellement politique, je n'ai aucun avis sur elle. Si on me priait de trancher, je dirais franchement : je ne sais pas.

MARTEL. — Et vous auriez raison !

CHAUMETTE. — Allons, portez-vous bien, au revoir... N'oubliez pas mes timbres-poste.

MARTEL. — Seulement un ministre n'a pas le droit de dire : je ne sais pas...

CHAUMETTE. — Et s'il ne sait pas ?

MARTEL. — Un ministre ne doit pas ne pas savoir...

CHAUMETTE. — Alors, votre frère sait ?...

MARTEL. — Mon frère sait...

CHAUMETTE, *revenant.* — Allons ! tant mieux..! Et que sait-il ?

MARTEL. — Çà !

CHAUMETTE. — Evidemment, il ne vous l'a pas dit.

MARTEL. — Non.

CHAUMETTE. — C'est un secret.

MARTEL. — Nous avons beau nous voir tous les jours, vous comprenez bien que j'ai la délicatesse de ne pas l'interroger sur des questions qui ne regardent que lui, en somme...

CHAUMETTE. — On n'est jamais trop délicat.

MARTEL. — Surtout sur ces questions dont dépend l'avenir de l'Etat.

CHAUMETTE. — Foutre !

(*Passage de l'appariteur.*)

MARTEL. — En ces heures difficiles pour le Ministère, donc pour le pays, donc pour nous, mon frère me recommande la plus extrême prudence... C'est

comme les guerres, n'est-ce pas ? Un incident de frontière... toc ! et en voilà pour dix ans...

CHAUMETTE. — Sarajevo !

MARTEL. — Sarajevo, si vous voulez !... Pas de Sarajevo dans la question scolaire. Voilà exactement la recommandation de mon frère.

CHAUMETTE. — C'est une recommandation superflue...

MARTEL. — Je ne vous ai pas vexé.

CHAUMETTE. — ... Du moins pour ce qui me concerne... Les enfants, les chevaux... Les chevaux... Les enfants... Le reste ! (*Il a un geste vague.*)

MARTEL. — Si je vous ai parlé dans le particulier, c'est parce que vous enseignez une matière autrement dangereuse que vos collègues de la grammaire ou de l'arithmétique..., une matière inflammable, Chaumette... Pour les autres disciplines, que l'on soit chez les Jésuites ou chez nous, rien ne change...

CHAUMETTE. — Bah ! Il faut de toutes manières accorder un participe...

MARTEL. — Mettre un pluriel...

CHAUMETTE. — Oui... si possible... et encore !

MARTEL. — Mais l'Histoire, Chaumette, c'est de la poudre à canon.

CHAUMETTE. — Oui ! Un peu mouillée...

MARTEL. — J'entends bien... Mais mouillez-la encore... N'hésitez pas, Chaumette... Mouillez-la !

CHAUMETTE. — Je continuerai à faire de mon mieux, monsieur le Proviseur.

MARTEL. — A ne pas la mouiller, on risque des incidents, des histoires...

CHAUMETTE. — Et pourquoi, mon Dieu ?

MARTEL. — N'est-ce pas ?

CHAUMETTE. — Pas d'histoires en classe d'Histoire ?

MARTEL. — Bravo !... Ne pas choquer le client, ce devrait être, au fond, l'idéal et la devise de nous tous, fonctionnaires...

CHAUMETTE. — Sauf peut-être de nos malheureux collègues des finances...

MARTEL. — C'est difficile, je n'en disconviens pas.

CHAUMETTE. — N'exagérons pas.

MARTEL. — Mais c'est là qu'on reconnaît le doigté d'un maître...

CHAUMETTE. — Ce n'est pas sorcier... monsieur le Proviseur..., ce n'est pas sorcier... Evidemment, il y a les collègues qui veulent faire leur gamme personnelle... qui ont des idées... qui vous disent : « Moi, à la place de Napoléon, je n'aurais jamais accepté de monter sur le « Bellérophon »... Les Anglais, je les connais... je les ai vus en 17... Ce sont de jolis cocos... et sans Lloyd George qui a empêché Foch de pousser son offensive, on n'en serait pas là » Mais il n'y a qu'à ne pas se prendre pour Napoléon, c'est tout... D'ailleurs, personne ne nous demande de nous prendre pour Napoléon, n'est-ce pas ?

MARTEL. — Personne ! Absolument personne !

CHAUMETTE. — Il n'y a qu'à s'en tenir sagement aux manuels...

MARTEL. — Exactement...

CHAUMETTE. — Les manuels ont été pesés, mûris, digérés..., ratifiés... Ce sont nos garde-fous, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

MARTEL. — Chaumette, si tout le corps enseignant pouvait vous prendre pour modèle, bien des ennuis nous seraient épargnés... et à mon frère... et au ministère... et à la République...

## Deuxième Tableau

*Le rideau s'ouvre sur une chaire, dressée face au public. Quatre ou cinq élèves sont disséminés dans l'orchestre.*

*Derrière le professeur, une chaise pour Larrimont (un jeune homme de* 25 *ans) ; tous les attributs du journaliste : le bloc-notes, la casquette, la veste de daim, le flash, l'appareil photo. Chaumette est en chaire...*

*Brouhaha des élèves.*

CHAUMETTE. — Un peu de silence, Messieurs !... Astruc !

LE JEUNE ASTRUC, 14 *ans, dans la salle.* — Oui, Monsieur...

CHAUMETTE. — Vous chuchotez encore des cochonneries à l'oreille de Reichoffen...

ASTRUC. — Moi, Monsieur ?

CHAUMETTE. — Je les ai entendues d'ici...

ASTRUC. — Je vous assure que je ne chuchote pas de cochonneries, Monsieur.

CHAUMETTE. — C'est regrettable...

ASTRUC. — Il fallait que je chuchote des cochonneries ?

CHAUMETTE. — Tiens ! A votre âge, si l'on ne chuchote pas de cochonneries, je me demande ce que l'on peut chuchoter...

(*Larrimont paraît dans l'encadrement de la porte.*)

Ah ! Bonjour, Larrimont... Je vous attendais plus tôt. Je vous avais pourtant appris la ponctualité quand vous étiez mon élève. (*S'adressant aux enfants.*) Debout, Messieurs.

LARRIMONT. — Dans les journaux vous savez, Monsieur, l'heure ce n'est pas tout à fait l'heure. Pardonnez-moi.

CHAUMETTE. — Assis, Messieurs, et tenez-vous bien, c'est un journaliste. Je compte sur vous, Larrimont, pour ne pas broder. N'enjolivez pas, c'est tout ce que je vous demande. Pas d'histoire, pas de vague...

LARRIMONT. — Il s'agit d'un simple papier d'atmosphère.

CHAUMETTE. — Merci, Larrimont. Ah ! et puis

je vous serais reconnaissant de ne pas photographier pendant la classe. Nous n'avons rien à cacher. Mais c'est contraire aux usages... Venez un peu par ici, monsieur Astruc, nous montrer votre science... Et profitez donc du voyage pour m'apporter la nouvelle Alfa-Roméo que s'est payée M. Reichoffen.

REICHOFFEN. — Ce n'est pas une Alfa, M'sieu..., c'est une Porsche...

CHAUMETTE. — Une Porsche !... Tiens ! je serai ravi de voir de près comment c'est foutu, une Porsche... (*Vers Larrimont.*) Une Porsche ! On aura tout vu !... Ces Messieurs se payent des Porsche !... (*Il se répète ce nom avec mépris.*) Des Porsche !... des Porsche !

(*Astruc monte sur la scène avec en main la Porsche de Reichoffen..., il la pose sur la chaire et s'immobilise, confus.*)

CHAUMETTE, *prenant le jouet et l'examinant.* — Alors, c'est donc ça : une Porsche !

ASTRUC. — Oui, Monsieur...

CHAUMETTE. — Et c'est bien, une Porsche ?

ASTRUC, *l'imitant.* — Tiens, c'est foutral, M'sieur...

CHAUMETTE. — Ah ! c'est foutral, une Porsche ? Tiens ! Eh bien, Astruc, si c'est foutral, une Porsche, voyons ce que vous savez sur la prise de la Bastille...

ASTRUC. — La prise de la Bastille ?

CHAUMETTE. — Oui, Monsieur, la prise de la Bastille... Ça vous dit tout de même quelque chose, la prise de la Bastille ?

ASTRUC. — C'était une prison...

CHAUMETTE. — Erreur ! Erreur colossale ! La prise de la Bastille n'a jamais été une prison... C'est la Bastille qui était une prison... Apprenez à parler, Monsieur !... Alors ? La date de la prise de la Bastille !... Monsieur de Langlois... je vous serais obligé de remettre votre veste !... Il fait chaud, bon, c'est entendu !... Il fait très chaud !... Mais on n'est pas à la Chambre des Députés, ici !... Est-ce que je retire ma veste, moi ?... (*A Astruc.*) Alors, la date de la Bastille ? J'attends !

ASTRUC. — ... de la prise de la Bastille ?

CHAUMETTE. — Oui, de la prise de la Bastille.

ASTRUC, *triomphant.* — Le 14 juillet...

CHAUMETTE. — Quel 14 juillet ? Il y a beaucoup de 14 juillet...

ASTRUC, *cherchant.* — Dix-sept cent...

CHAUMETTE. — Allons, dépêchons...

VOIX DE BILLON, *dans la salle.* — 1789, M'sieur...

CHAUMETTE. — Bravo, Billon... Malheureusement, vous avez votre livre ouvert sous les yeux... (*A Astruc.*) Et, Astruc, si ce n'est pas indiscret, combien de prisonniers étaient détenus à la Bastille au moment de sa chute ?

ASTRUC, *se lançant bravement.* — Deux mille, Monsieur...

CHAUMETTE. — Je regrette : il n'y en avait que dix-sept... N'oubliez jamais, Messieurs, que l'Histoire c'est la sérénité... Si nous nous mettons à troubler de nos passions l'étude du passé, nous sommes perdus... (*Il se lève, oubliant Astruc.*) Voici un cas typique, Messieurs... La prise de la Bastille ! Jour faste pour les uns, néfaste pour les autres !... Nous n'avons pas à entrer dans ces considérations-là... Nous, ici, nous ne connaissons que les faits...

LARRIMONT, *ironique.* — Vraiment !

CHAUMETTE. — Parfaitement : Deux et deux font quatre... Et quand deux et deux ne font pas quatre, c'est à l'Histoire de nous le dire... Pas à nous... Nous n'avons à prendre ni le parti de M. de Launay, le défenseur de la Bastille, ni celui des insurgés... Nous n'avons ni à grossir l'événement ni à le diminuer... nous avons à le considérer avec impartialité...

LARRIMONT. — Et pourquoi ça, s'il vous plaît ?

CHAUMETTE. — Nous ne sommes ni son juge, ni ses avocats... Il n'y a pas de jugement de l'Histoire...

(*La porte s'ouvre en coup de vent. Entre M. Martel, le proviseur du lycée. M. Chaumette, Larrimont, la classe se lèvent.*)

MARTEL. — Je tombe à pic...

CHAUMETTE, *aux élèves.* — Debout.

MARTEL, *les faisant rasseoir.* — Assis.

CHAUMETTE. — Vous êtes toujours le bienvenu, monsieur le Proviseur...

MARTEL. — Tout de même, vous ne me ferez pas croire que vous parveniez à prononcer d'un bout à l'autre de votre cours des paroles aussi pertinentes que celles que je viens d'entendre...

CHAUMETTE. — Tiens ! Je m'y efforce...

MARTEL, *connaisseur.* — Oh ! là ! là ! Nous ne sommes pas des juges... Il n'y a pas de jugement de l'Histoire... C'est presque une maxime... Ça va plus loin qu'il y paraît...

LARRIMONT. — Je vous crois.

CHAUMETTE. — Larrimont !... Il y a quarante ans que je le pense, monsieur le Proviseur...

MARTEL. — Elle est de vous ?

CHAUMETTE. — Je crois que oui... Bien qu'elle soit très répandue...

(*Martel entraîne Chaumette dans un coin pour lui parler à voix basse. Il lui désigne Larrimont.*)

MARTEL. — Qui c'est ça ?... Un photographe ?

CHAUMETTE. — Vous ne le reconnaissez pas ? C'est Larrimont ! Jacques Larrimont ! Mon ancien premier d'Histoire et de Géographie... Vous vous souvenez bien... Il avait des boutons extraordinaires...

MARTEL. — Et maintenant ?

CHAUMETTE. — Il n'a plus de boutons et il est journaliste...

MARTEL. — Oh ! mais alors, dites-moi, s'il est journaliste, c'est quelqu'un à ménager. Aujourd'hui tout dépend de ces bougres-là, il paraît... Ils font la pluie et le beau temps...

CHAUMETTE. — Vous croyez ?

MARTEL. — Ils peuvent tout...

CHAUMETTE. — Tout ?

MARTEL. — Absolument tout.

CHAUMETTE. — Si jeune ?

MARTEL. — Oh ! mais c'est qu'on les prend très jeunes maintenant... Ce n'est pas pour moi que je vous demande cela, Chaumette, c'est pour mon frère...

CHAUMETTE. — Mais il n'en connaît pas, lui, de jeunes gaillards ! Un ministre !

MARTEL. — Vous savez ce que c'est... pour soi-même, on hésite... Bref, si... comment l'appelez-vous?

CHAUMETTE. — Larrimont... Jacques Larrimont...

MARTEL. — Si le jeune Larrimont voulait bien consacrer dans la presse une belle étude à ce qui vient d'être fait en faveur de l'Enseignement...

CHAUMETTE. — Mais qu'est-ce qui vient d'être fait en faveur de l'Enseignement, monsieur le Proviseur ?

MARTEL. — ... tout pourrait changer pour mon frère...

CHAUMETTE. — Je comprends...

MARTEL. — N'est-ce pas ?... (*Il va à Larrimont.*) Mon petit, vous faites une enquête sur l'enseignement, je suppose.

LARRIMONT. — Oui, Monsieur...

MARTEL. — Magnifique sujet !... (*Il lui tape sur l'épaule.*) Personne ne peut mieux vous renseigner à ce sujet que notre ami Chaumette !... Je vous laisse entre ses mains, mon petit... (*Martel entraîne Chaumette à une extrémité de l'avant-scène.*) Merci, Chaumette...

CHAUMETTE. — De quoi, monsieur le Proviseur ?

MARTEL. — De tout... Absolument de tout... Vous avez compris... ?

(*Martel sort. Chaumette reste pensif une seconde..., voit Astruc, resté planté au milieu de la scène.*)

CHAUMETTE. — Nous disions donc ?

ASTRUC. — Nous disions qu'il n'y avait pas 2.000 prisonniers à la Bastille.

CHAUMETTE. — Exact ! (*A la classe.*) Quand votre jeune camarade m'affirme qu'il y avait 2.000 prisonniers à la Bastille, à son insu, je le veux bien... En toute innocence, je ne l'accuse pas, il déforme la vérité..., grossières méthodes journalistiques !...

LARRIMONT. — Tout de même... Tout de même, monsieur Chaumette !

CHAUMETTE. — Ce sont peut-être vos méthodes, Larrimont et elles ne vous paraissent pas grossières... Je ne veux pas vous désobliger... Mais ce ne sont pas les nôtres... (*A Astruc.*) Allez... et puis ne chuchotez plus avec Reichoffen...

(*Astruc va et se rassied.*)

CHAUMETTE. — Billon !

(*Billon se lève.*)

Billon ! venez nous montrer de quoi vous êtes capable sans le livre...

(*Billon arrive en scène. Revenu à sa chaire, Chaumette feuillette le livre.*)

Qu'est-ce que vous savez, mon ami, du gouvernement de la France sous Louis XV, de l'entourage immédiat du roi... ?

BILLON. — Le roi était naturellement très mal entouré...

CHAUMETTE. — Pourquoi « naturellement » ? Vous intervenez, vous polémiquez... Non. Le roi était mal entouré : cela suffit...

BILLON. — Généraux incapables, favorites, l'entraînaient à dépenser l'argent du pays sans préparer la guerre...

CHAUMETTE. — Billon, à vous entendre, on croirait que vous regrettez que le Bien-Aimé n'ait pas préparé la guerre... Là encore, vous marquez une intention, une préférence... Seriez-vous belliciste, revanchard ?

BILLON. — C'est sous le règne de Louis XV que la France a perdu les Indes et le Canada...

CHAUMETTE. — Tiens ! Mallet et Isaac nous rapportent même que le général Lally-Tollendal tenu à tort pour responsable de notre désastre militaire aux Indes fut l'objet à son retour en France d'une violente hostilité populaire...

BILLON. — Ah !

CHAUMETTE. — Soit ! Aujourd'hui on lui trouverait un très grand sens politique à ce général... Ah ! Vous voyez qu'il faut se garder d'interpréter les événements... Contentons-nous pour le passé de les étudier..., pour le présent de les subir... (*Pour lui-même.*) Encore une maxime !

LARRIMONT. — Elle est de vous ?

CHAUMETTE. — ... Je vous en prie, Larrimont !

BILLON. — Donc, l'entourage du roi était composé d'oisifs, de cervelles d'oiseaux...

CHAUMETTE. — Attention, Billon ! vous vous écartez encore... Admirez la prudence, l'équité du Mallet-Isaac... (*Il prend le livre et lit.*) « Dans la première moitié du siècle..., sous l'immorale influence du Régent, puis de Louis XV, la vie facile ne fut pour beaucoup que la vie licencieuse... »

(*La cloche sonne au milieu de la lecture. Chaumette, d'un geste, arrête les élèves qui se levaient déjà.*)

Une minute s'il vous plaît... (*Il achève sa lecture.*) « ... Et si l'on parle de la corruption des mœurs au XVIII^e siècle, il faut l'entendre d'une minorité brillante d'oisifs, l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui le Tout-Paris des premières... » (*Il referme le livre.*) Messieurs, vous pouvez disposer.

(*Billon redescend, les élèves sortent.*)

Vous croyez peut-être que j'invente ? Rigoureusement exact ! Mallet et Isaac, page 122. « Sic », comme vous dites dans les journaux...

LARRIMONT. — Nous ne disons pas « sic » dans les journaux...

CHAUMETTE. — Tiens ! Vous ne dites pas « sic » dans les journaux ! Je croyais que vous disiez « sic », que c'était même une coutume en quelque sorte, chaque fois qu'il vous arrivait de dire la vérité... Mais puisque vous m'assurez que vous ne dites pas « sic », soit !... Dont acte ! Larrimont ! (*Mais visiblement M. Chaumette a des regrets. Il aurait voulu qu'on dise « sic » dans les journaux. Il va vers le porte-manteau pour y prendre ses affaires, il décroche chapeau et manteau.*)

Quoi qu'il en soit, vous voyez que depuis que vous êtes passé par ces bancs, rien n'a beaucoup changé... Du moins, ici... Dehors, dehors, quelle course, mon bon ! quelle valse ! quel tournis ! Mais ici, une année chassant l'autre, la prise de la Bastille, c'est toujours la prise de la Bastille... (*Il va vers la chaire pour prendre le Mallet et Isaac et la Porsche de Reichoffen.*)

LARRIMONT. — Parce que tel est votre bon plaisir...

CHAUMETTE. — Parce que tel est mon bon plaisir ? Comment, parce que tel est mon bon plaisir ?

LARRIMONT. — Je regrette d'avoir à vous le dire... Votre manière d'enseigner l'Histoire est complètement anachronique...

CHAUMETTE. — Complètement anachronique ?

LARRIMONT. — ... absolument inadaptée à la conscience moderne.

CHAUMETTE. — Absolument inadaptée ? ma manière d'enseigner l'Histoire ?

LARRIMONT. — Je dirai plus : je dirai qu'elle est tyrannique...

CHAUMETTE. — Anachronique ? Passe encore ! Mais tyrannique, halte-là, Larrimont, je veux bien être une vieille lune, soit ! Un vieil emmerdeur, bon ! Mais un tyran, allez-y doucement, mon petit. Pesez vos mots, mon ami !

(*Martel apparaît.*)

MARTEL. — Tout va comme vous voulez, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Tout va parfaitement, monsieur le Proviseur...

MARTEL. — A la bonne heure, Chaumette... (*Martel referme la porte.*)

LARRIMONT. — Je les pèse...

CHAUMETTE. — Vous les pesez ?

LARRIMONT. — Remarquez qu'il y a tyran et tyran, Monsieur...

CHAUMETTE. — Non, Larrimont, non... Il n'y a pas tyran et tyran... Le plus petit tyran de sous-préfecture porte en lui comme Néron — certainement, comme Néron — la tyrannie tout entière... On est tyran ou on ne l'est pas... Il n'y a pas de demi-mesure... Alors, je vous pose franchement la question, et j'attends que vous m'y répondiez franchement ! Suis-je un tyran ?

LARRIMONT. — Malgré vous et sans vous en rendre compte !

CHAUMETTE. — Malgré moi et sans m'en rendre compte ?

LARRIMONT. — Oui.

CHAUMETTE. — Comment malgré moi ? Comment malgré moi ?...

LARRIMONT. — Depuis vingt ans, depuis trente ans peut-être chaque jour que Dieu fait, en toute innocence d'âme, vous violez de petites consciences...

CHAUMETTE, *hors de lui.* — Moi, je viole des consciences ! Moi, Léopold Chaumette, moi, disciple de Renan, je viole de petites consciences... !

LARRIMONT. — A votre insu !

CHAUMETTE. — A mon insu, je viole des consciences !... Des fournées de petites consciences toutes fraîches ! Chaque jour ? C'est un comble ! Et vous, Larrimont, vous, dans les journaux, vous, à la radio, vous, avec votre cinéma, vous n'en violez pas peut-être ?... Dites, vous n'en violez pas, des consciences !

(*Martel apparaît.*)

MARTEL. — J'avais entendu du bruit... Vous n'auriez pas besoin de quoi que ce soit, Chaumette... ?

CHAUMETTE. — Non, monsieur le Proviseur... Nous n'avons besoin de rien... Absolument de rien.

MARTEL. — Tout va toujours comme il faut, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Tout va parfaitement, monsieur le Proviseur.

MARTEL. — Allons, tant mieux..., Chaumette ! (*Martel referme la porte.*)

CHAUMETTE. — Dites, vous n'en violez pas, vous ? Répondez !

LARRIMONT, *très calme.* — La différence réside en ceci, Monsieur, que jusqu'à nouvel ordre nos journaux ne sont ni obligatoires ni gratuits...

CHAUMETTE, *avec honnêteté.* — Exact...

LARRIMONT. — Chacun est libre de prendre celui qui paraît répondre à ses goûts...

CHAUMETTE. — ... Juste...

LARRIMONT. — ... à ses aspirations...

CHAUMETTE — En effet...

LARRIMONT. — Ou même de n'en acheter aucun.

CHAUMETTE. — C'est mon cas... Je ne vous le cache pas : c'est mon cas. (*Montrant le journal de courses qu'il a dans sa poche.*) Sauf celui-ci qui est d'une parfaite impartialité.

LARRIMONT. — Vous voyez bien que nous parvenons à nous entendre...

CHAUMETTE. — Entre gens de bonne foi, cela ne peut manquer..., mais c'est justement parce que je veille à rester toujours d'une entière bonne foi, comprenez-moi, Larrimont, que votre accusation m'a été droit au cœur ! Un tyran, songez donc...

(*La porte s'ouvre, c'est Reichoffen.*)

(*Automatiquement.*) Tout va parfaitement, monsieur le Proviseur.

REICHOFFEN, *interloqué.* — Pardon !

CHAUMETTE. — Qui est-ce ?

REICHOFFEN. — C'est Reichoffen, Monsieur...

CHAUMETTE. — Eh bien, qu'il attende !... Tout à l'heure ! Tout à l'heure ! Reichoffen !

(*Reichoffen referme la porte.*)

Moi, un tyran ? Larrimont ! Moi qui n'ai jamais fait de mal à une mouche ! Moi qui pendant la guerre me suis toujours ingénié à viser les arbres !...

LARRIMONT. — ... Naturellement !

CHAUMETTE. — Moi qui suis plus que quiconque respectueux des opinions d'autrui, fussent-elles néfastes !

LARRIMONT. — Vous avez bien raison...

CHAUMETTE. — Je ne vote plus, Larrimont !

LARRIMONT. — Cela coule de source, Monsieur !

CHAUMETTE. — Un fétu de paille, vous dis-je !

LARRIMONT. — C'est déjà fort beau, un fétu de paille !

CHAUMETTE. — J'ai pris, voici quelques années, le parti de ne plus donner mon avis sur rien et je m'y tiens.

LARRIMONT. — Cela vous honore.

CHAUMETTE. — Je n'y ai aucun mérite, mon cher..., c'est comme tout. La fonction crée l'organe. A force de me garder de donner mon avis, je n'en ai plus... Essayez, mon vieux... vous verrez, c'est radical...

LARRIMONT. — Non ?

CHAUMETTE. — Absolument plus... Fini !

LARRIMONT. — C'est merveilleux...

CHAUMETTE. — Je vais vous livrer le fond de ma pensée : je suis neutre... neutre : vous avez compris ! ?

LARRIMONT. — Bravo !

CHAUMETTE. — N'est-ce pas ? Comment peut-on ne pas être neutre ?

LARRIMONT. — En effet.

CHAUMETTE. — Avec tout ce qui se passe ! Et qu'y peut-on ?

LARRIMONT. — Rien.

CHAUMETTE. — C'est votre avis, n'est-ce pas ?

LARRIMONT. — Absolu.

CHAUMETTE. — C'est le mien. Si toutefois on peut appeler cela un avis... Je suis neutre : comme la Suisse. Et, notez-le, Larrimont, comme l'école...

LARRIMONT. — Ouais !

CHAUMETTE. — Comment, ouais ?

(*La porte s'ouvre encore, c'est Martel.*)

Je vous ai dit une minute, Reichoffen...

MARTEL. — Ce n'est pas Reichoffen, Chaumette !

CHAUMETTE. — Alors, tout va fort bien, monsieur le Proviseur...

(*M. Martel disparaît.*)

(*A Larrimont.*) ... Comment ouais ?

LARRIMONT. — Pour ce qui touche Dieu, oui, l'école est neutre. En principe... Mais pour ce qui touche l'Histoire...

CHAUMETTE. — Oh ! là ! là !... mais nous veillons au grain, Larrimont ; vous pouvez compter sur nous. Oh ! là ! là ! Nous nous gardons de souffler sur la braise. Les circulaires confirment d'ailleurs heureusement nos inclinations personnelles.

LARRIMONT. — Nous y venons.

CHAUMETTE. — Mais si nous n'ouvrions pas l'œil, ce serait une matière inflammable... De la poudre, de la dynamite, du plastic comme on dit aujourd'hui !

LARRIMONT. — Voilà !... mais sous le prétexte que c'est du plastic, n'avez-vous pas tendance, cher monsieur Chaumette, je ne m'adresse pas à vous en personne mais ès-qualité..., à en faire plus ou moins de la pâte à réglisse... ?

CHAUMETTE. — ... Evidemment... ! Mais n'oubliez pas que les estomacs auxquels nous nous adressons sont très jeunes... Nous mâchons pour eux...

LARRIMONT. — C'est cela même...

CHAUMETTE. — Nous digérons pour eux...

LARRIMONT. — Oui... Et au bout du compte, après tous ces brassages et malaxations diverses, quelle farine, quelle pâte sortent de vos usines à l'usage de vos enfants..., voulez-vous me le dire ?

CHAUMETTE. — Quelle farine... ? Quelle pâte ?

LARRIMONT. — Une farine sans goût et sans odeur, une pâte sans levain. Des vérités tumultueuses et contradictoires de l'Histoire, vous faites la vérité du juste milieu.

CHAUMETTE. — Il le faut bien.

LARRIMONT. — Une vérité boiteuse, mutilée, amputée, émasculée...

CHAUMETTE. — Hé ! convenons-en.

LARRIMONT. — Et c'est cela que vous osez appeler la neutralité ? C'est cela que vous avez le front de nous faire prendre pour la liberté ?

CHAUMETTE, *dépassé.* — Mon pauvre Larrimont ?

LARRIMONT. — Soyez conséquent avec vous-même.

CHAUMETTE. — Conséquent ?

LARRIMONT. — Vous dites que vous n'êtes pas un tyran...

CHAUMETTE. — Vous savez bien que non.

LARRIMONT. — Mais tout se passe comme si vous en étiez un...

CHAUMETTE. — ... Votre argumentation est malheureusement sans réplique...

LARRIMONT. — ... Vous prétendez respecter autrui, les opinions même néfastes d'autrui...

CHAUMETTE. — Je tiens qu'aucune opinion n'est néfaste à la condition toutefois d'être sincère...

LARRIMONT. — Et vous distribuez comme une machine automatique la vérité obligatoire et gratuite du ministère...

CHAUMETTE, *honteux.* — Hélas !

LARRIMONT, *exploitant son succès.* — Et vous ne craignez pas d'abuser de votre âge, de votre autorité, de votre fonction pour imposer cette vérité à des enfants sans défense... ! à ce peuple en tutelle qu'est l'enfance...

CHAUMETTE. — Vous êtes impitoyable !

LARRIMONT. — Nous avons, nous, Français, libéré tous les peuples de la terre...

CHAUMETTE. — N'exagérons rien, Larrimont.

LARRIMONT. — Mais l'enfance ! comme ça... (*Il tape du pied comme s'il écrasait une couleuvre.*) Raca...

CHAUMETTE, *suppliant.* — Larrimont !

LARRIMONT. — ... Tenez, avec le jeune Astruc, vous avez été tout à l'heure d'une dureté !

CHAUMETTE. — Non !

LARRIMONT. — Presque ignoble...

CHAUMETTE. — Avec le jeune Astruc ?

LARRIMONT. — C'était tout de même son droit à ce petit d'assurer qu'il y avait 2.000 prisonniers à la Bastille...

CHAUMETTE. — Mais puisqu'il n'y en avait pas 2.000, Larrimont ?

LARRIMONT. — Et puis, après ? Mais vous l'avez rabroué, contredit, vexé, blessé, humilié !

CHAUMETTE. — ... Mais puisqu'il n'y en avait pas 2.000, Larrimont.

LARRIMONT. — Qu'importe !... En avançant ce nombre, sans doute légèrement au-dessus de la vérité, le jeune Astruc ne manifestait rien d'autre qu'un sens républicain extrêmement aigu, et fort louable !

CHAUMETTE. — Vous croyez ?

LARRIMONT. — J'en suis sûr...

CHAUMETTE. — Vous pensez que ce n'est pas simplement par ignorance...

LARRIMONT. — Voyons donc, cela sautait aux yeux... Cet enfant avait besoin de croire qu'il y avait 2.000 prisonniers à la Bastille...

CHAUMETTE. — Tiens !... A vous entendre, cette erreur grossière n'en était pas une...

LARRIMONT. — Non...

CHAUMETTE. — C'était ni plus ni moins que de la dévotion républicaine ?

LARRIMONT. — Tous les psychiatres vous le diraient...

CHAUMETTE. — Tous les psychiatres, vraiment ? Et la vérité, Larrimont ?

LARRIMONT. — Et la liberté, monsieur Chaumette ?... Et le droit à l'erreur, monsieur Chaumette ? Et ce fameux respect de l'opinion d'autrui...?

CHAUMETTE, *caressant la Porsche de Reichoffen.* — Je vous entends, Larrimont... Mais que faudrait-il faire ?

LARRIMONT. — Marcher avec le siècle...

CHAUMETTE. — Marcher avec le siècle ! A mon âge?

LARRIMONT. — Il n'y a pas d'âge pour se mettre en règle avec sa conscience.

CHAUMETTE. — C'est vrai.

LARRIMONT. — Ecoutez-la.

CHAUMETTE. — Je ne fais que cela en vous écoutant.

LARRIMONT. — C'est un symbole, cette Porsche que vous avez eu l'audace de confisquer.

CHAUMETTE. — C'est un symbole, cette Porsche ?

LARRIMONT. — Le symbole de la vitesse, le symbole de la liberté.

CHAUMETTE. — Cette Porsche ?

LARRIMONT. — Ce n'est pas un hasard si vos enfants méditent devant ces petits engins.

CHAUMETTE. — Ils méditent devant ces petits engins, vous croyez ?

LARRIMONT. — Le monde est plein de bruit et de vitesse ; ces enfants brûlent d'y participer. Et qu'est-ce que vous leur apprenez ? A penser avec des béquilles ! La béquille Isaac et la béquille Mallet !

CHAUMETTE. — Des béquilles ? Mallet et Isaac ! Larrimont !

(*La porte s'ouvre, entre Reichoffen.*)

REICHOFFEN. — Je vous demande pardon de vous déranger, M'sieu...

CHAUMETTE, *se forçant à une politesse exquise.* — Au contraire, c'est moi qui vous prie de m'excuser de vous avoir fait attendre, monsieur Reichoffen... (*A Larrimont.*) Est-ce ainsi qu'il faut parler ?

REICHOFFEN. — Mais la classe de Latin va commencer et j'avais oublié de vous remettre ce mot de la part de maman.

(*Il tend une lettre. Chaumette lit.*)

CHAUMETTE. — Votre maman s'alarme de votre ignorance en Histoire... Soyez assez gentil pour la rassurer de ma part... Nous savons tous si peu de choses...

REICHOFFEN — C'est bien vrai...

CHAUMETTE. — Alors un peu plus ou un peu moins...

REICHOFFEN. — Vous croyez... ?

CHAUMETTE. — J'en suis sûr... (*A Larrimont.*) Est-ce bien ? (*A Reichoffen.*) ... Pendant que vous y êtes, veuillez dire à M. Astruc qu'en ce qui concerne les prisonniers de la Bastille...

REICHOFFEN, *qui n'a dû rien écouter de la leçon.* — Çà, pour les prisonniers de la Bastille, je ne suis pas au courant, M'sieu.

CHAUMETTE. — Qu'à cela ne tienne, Reichoffen ! Rassurez-le pleinement...

REICHOFFEN. — Que je rassure Astruc ?

CHAUMETTE. — Oui.. Si ça peut lui être agréable. Il y avait 2.000 prisonniers à la Bastille !

REICHOFFEN. — 2.000 ?... Hé bien, ça devait faire du bruit, dites donc ?

CHAUMETTE. — Comme vous dites, Reichoffen, ça faisait du bruit... Et puis n'oubliez pas votre Porsche. Je serais vraiment navré que vous en soyez privé pendant la classe de Latin.

## Troisième Tableau

*Le décor représente un coin de bistrot. Un élément de comptoir. Trois guéridons. C'est la buvette du lycée. Chaumette entre en coup de vent et se dirige vers la table où, devant un apéritif, le docteur coche les chevaux de Vincennes.*

*L'appariteur, cette fois, en garçon de bistrot, va et vient avec ses bouteilles et ses serpillières.*

CHAUMETTE. — ... Docteur... Ecoutez-moi, docteur..., au lieu de cocher vos chevaux...

LE DOCTEUR, *sans lever la tête.* — Vous ne jouez donc pas cet après-midi ?

CHAUMETTE. — Est-ce que j'ai la tête à jouer ?

LE DOCTEUR. — Vous avez votre tête de tous les jours.

CHAUMETTE. — Vous ne l'avez même pas regardée; vous n'avez pas levé la vôtre de votre journal.

LE DOCTEUR. — Allez-vous parier Fabre d'Eglantine, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Jamais de la vie.

LE DOCTEUR. — Alors Pompadour ?

CHAUMETTE. — Je me fous de Pompadour...

LE DOCTEUR. — Vous vous foutez de Pompadour ?

CHAUMETTE. — Absolument...

LE DOCTEUR. — Non ?

CHAUMETTE. — Comment vous le donner à entendre plus clairement ? Je me fous de Fabre d'Eglantine et de Pompadour et d'ailleurs de tous les autres chevaux et pouliches de la création, parce que nous avons beaucoup mieux à faire.

LE DOCTEUR. — Croyez-vous ?

CHAUMETTE. — Je ne le croyais pas jusqu'alors, mais j'étais dans l'erreur, une erreur douillette... L'erreur est toujours douillette, docteur.

LE DOCTEUR. — Je ne sais pas.

CHAUMETTE. — Quand on est dans le douillet, il n'y a pas à s'y tromper, c'est qu'on est dans l'erreur... Comme beaucoup de nos collègues, j'étais dans le douillet. Je ne leur jette pas la pierre, j'étais comme eux.

LE DOCTEUR. — Et maintenant ?

CHAUMETTE. — Je suis enfin sur le point d'être conséquent avec moi-même...

LE DOCTEUR. — Ah ?

CHAUMETTE. — Parfaitement... Vous croyez que les choses vont bien peut-être ?

LE DOCTEUR. — Elles vont très mal... Mais on ne soigne pas les choses comme on soigne un rhume de cerveau... Laissons les choses aller de mal en pis... Chaumette !

L'APPARITEUR, *en écho.* — Elles vont très mal... Et pas rien que dans la limonade... vous pouvez en croire Tatave... !

CHAUMETTE. — Vous croyez que nos enfants sont libres, peut-être ?

LE DOCTEUR. — Je crois qu'ils se foutent de la liberté comme vous venez de me dire que vous, vous foutez de Fabre d'Eglantine et de Pompadour !

CHAUMETTE. — Vous croyez que les minorités opprimées se foutent de la liberté peut-être ?

LE DOCTEUR. — Je ne sais pas.

CHAUMETTE. — Je vous envie. Vous avez le beau rôle. Vous soignez... vous guérissez.

LE DOCTEUR. — Si peu...

CHAUMETTE. — Nous, nous retirons d'une main ce que nous donnons de l'autre... Nous enseignons le respect de la liberté et nous ne le pratiquons pas. Nous enfermons des petites consciences sans défense dans des corsets de fer...

LE DOCTEUR. — Non ?

CHAUMETTE. — Nous les torturons. Nous les violons.

LE DOCTEUR. — Vous ?

CHAUMETTE. — Moi... Pas seulement moi, mais moi aussi, moi d'abord... ! Cette situation intolérable ne doit plus durer.

LE DOCTEUR. — Depuis le temps qu'on dit ça...

CHAUMETTE. — Il faut faire quelque chose.

LE DOCTEUR. — J'ai déjà entendu ça quelque part...

CHAUMETTE. — Il faut prendre d'urgence des dispositions...

LE DOCTEUR. — Comme vous y allez ?

CHAUMETTE. — Signer des pétitions...

LE DOCTEUR. — La méthode ne manque pas d'audace.

CHAUMETTE. — Mettre des gens en prison...

LE DOCTEUR. — Encore ? Est-ce si nouveau ?

CHAUMETTE. — Hélas ! docteur, on n'a jamais rien fait en France sans mettre les gens en prison. C'est toujours le signe indubitable qu'il y a quelque chose de changé.

L'APPARITEUR, *ravi, retrousse ses manches.* — Et toc !

CHAUMETTE, *au docteur.* — Et toc ! Vous avez entendu, docteur, c'est l'opinion publique qui vient de parler par la bouche de cet homme.

MARTEL. — Chaumette... Je vous cherche partout..., je suis mort d'inquiétude.

CHAUMETTE. — Quand vous saurez...

MARTEL. — Quand je saurai quoi ? Je sais... Je sais, hélas ! Chaumette... Le Ministère est en danger... Mon frère vient de me téléphoner. Il ne passera sans doute pas la nuit.

CHAUMETTE. — Votre frère ?

MARTEL. — Le Ministère... On ne lui donne plus que quelques heures... Ce journaliste qui était tout à l'heure au lycée, rappelez-moi son nom...

CHAUMETTE. — Larrimont, Jacques Larrimont...

MARTEL. — Il ne pourrait pas se hâter.

CHAUMETTE. — Vous venez de dire que c'est la fin.

MARTEL. — C'est sans doute la crise... Mais la crise, ce n'est pas la fin.

LE DOCTEUR. — Ça dépend.

MARTEL, *affolé.* — Ça dépend ?

LE DOCTEUR. — Il y a des crises que le malade surmonte, d'autres qu'il ne surmonte pas. Tout dépend.

MARTEL. — De quoi donc, docteur ?

LE DOCTEUR. — Du malade..., et de la crise...

MARTEL. — Il y aura bien un autre gouvernement tout de même... On ne peut pas imaginer qu'il n'y ait pas d'autre gouvernement. Dans cet autre gouvernement, il y aura bien un ministère de l'Education nationale, tout de même ?

LE DOCTEUR. — Qui sait ?

MARTEL. — Or, qui dit ministère dit ministre... (*Se raccrochant à cette branche.*) On n'a jamais vu encore de ministère sans ministre... n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR, *prudent et sinistre.* — Jamais encore !

MARTEL. — Je vous en prie, docteur, je vous en prie ! Vous nous voyez assez embarrassés comme ça. (*A Chaumette.*) Donc le coup de main de ce gaillard, rappelez-moi donc son nom.

CHAUMETTE. — Larrimont, Jacques Larrimont.

MARTEL. — Le coup de main de ce gaillard nous est plus indispensable que jamais... Vous aviez l'air de la dernière intimité ce matin.

CHAUMETTE. — Malheureusement, Monsieur Martel, je dois vous faire un aveu.

MARTEL. — Vous m'effrayez.

CHAUMETTE. — On a toujours tort de vouloir faire plaisir aux gens...

MARTEL. — Allons, bon !

CHAUMETTE. — Au-dessus des hommes, il y a tout de même les principes.

MARTEL. — Naturellement, Chaumette... Les principes d'abord, les hommes ensuite.

CHAUMETTE. — Je suis content de vous l'entendre dire.

MARTEL. — Et pourquoi donc ?

CHAUMETTE. — Parce que nous étions en train de l'oublier douillettement.

MARTEL. — Croyez-vous ?

CHAUMETTE. — Hélas ! Moi, le premier, remarquez-le bien... Moi le premier !... On s'habitue : on transige ; on ronronne... L'Histoire, mais ce n'est pas de la poudre à canon... « Mouillons-la... Mouillons-la encore... » Bref, monsieur le Proviseur, on ouvre son parapluie...

MARTEL. — Il faut bien, Chaumette... Regardez mon pauvre frère.

CHAUMETTE. — Non...

MARTEL. — Comment non ?... Comment non ?... Et le ministère, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Je n'ai plus le droit de m'attendrir... Nous n'avons été que trop tendres jusqu'ici ; d'une tendresse qui confinait au crime. Comment ne nous en étions-nous pas aperçus ?

MARTEL, *dépassé.* — Je ne sais vraiment pas...

CHAUMETTE. — C'est très simple, à cause de nos parapluies justement.

MARTEL, *suppliant.* — Chaumette ?

CHAUMETTE. — ... A cause de nos parapluies, ni plus ni moins... Il n'est que temps de les fermer et de prendre enfin nos responsabilités.

MARTEL. — C'est de l'aberration, de la folie..., peut-être de la provocation, Chaumette !

CHAUMETTE. — L'Histoire, c'est de la poudre à canon, monsieur le Proviseur.

MARTEL. — Que va dire mon pauvre frère ?

CHAUMETTE. — On n'a pas le droit de mouiller l'Histoire..., c'est contraire aux principes les plus sacrés, de mouiller l'Histoire. L'Histoire, c'est comme la liberté, c'est fait pour exploser.

MARTEL. — Vous n'avez pas de frère, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Pour ne rien vous cacher, je n'ai pas de frère..., monsieur le Proviseur.

MARTEL. — Vous ne savez pas la chance que vous avez.

CHAUMETTE. — Pas de frère..., pas de femme..., pas d'enfants.

LE DOCTEUR. — Cela va de soi.

CHAUMETTE. — Comment cela va de soi ?

LE DOCTEUR. — Pas de femme, pas d'enfant, Chaumette.

MARTEL. — Moi, j'ai un frère, ministre, une femme, au foyer...

CHAUMETTE. — Tant pis.

MARTEL. — Et une grande fille qui prépare Sèvres.

CHAUMETTE. — Je n'ai pas de frère, monsieur le Proviseur. Mais j'ai une conscience.

MARTEL. — Allons bon !

CHAUMETTE. — Ce n'est pas une nouveauté... Mais ma vieille conscience de professeur..., je l'avais un peu oubliée. Elle s'était endormie, en somme... Et puis, je la sens revivre... Elle s'agite..., quelqu'un l'a réveillée.

MARTEL. — Peut-on savoir le nom de ce crétin ?

CHAUMETTE. — Larrimont, monsieur le Proviseur : Jacques Larrimont.

## Quatrième Tableau

*Versailles.*

*Musique grêle de Lulli. Les escaliers. Un citronnier dans sa caisse verte. Deux marbres : un Zeus ou un Pluton (nu) et une Diane, une Aphrodite ou une nymphe (nue également).*

*Chaumette arrive avec ses élèves.*

CHAUMETTE. — Asseyez-vous, Messieurs... Mettez-vous à l'aise ? Vous pouvez retirer vos vestes... ! Ce n'est pas une raison parce qu'on est à Versailles pour ne pas respirer librement ! Je dirai même au contraire ! (*Il retire sa veste lui aussi; ils s'étalent.*) Louis XIV, c'est très gentil... Mais on n'a pas fait la Révolution française pour des prunes...

(*L'appariteur apparaît : c'est un gardien. Coup de sifflet.*)

L'APPARITEUR. — Il est interdit de pique-niquer dans le parc...

CHAUMETTE. — Nous ne pique-niquons pas, gardien.

L'APPARITEUR. — Je vous voyais retirer vos vestes...

CHAUMETTE. — Nous retirons nos vestes parce qu'il fait 29° à l'ombre et que nous sommes des citoyens libres... Mais nous ne pique-niquons pas, gardien.

L'APPARITEUR. — Ça commence par la veste et ça finit par le litron de rouge et les papiers gras... Et puis au bout du compte on fait la sieste sur les gazons. Je connais la musique... pour ne pas dire autre chose...

CHAUMETTE. — Pour ne pas dire autre chose ?

L'APPARITEUR. — Je m'entends, allez...

CHAUMETTE. — Eh bien ! si vous vous entendez, moi, je serai au regret de prendre votre numéro et d'écrire à M. le Conservateur !

L'APPARITEUR. — Je suis responsable de l'ordre des jardins.

CHAUMETTE. — ... et moi de la liberté de ces consciences... Entre la liberté et l'anarchie, il y a une marge, gardien, une très grande marge que ces messieurs sont bien décidés à ne pas franchir. N'est-ce pas, Messieurs ?

(*L'appariteur s'éloigne en bougonnant.*)

Messieurs, pourquoi vous ai-je réunis ici ? Ce matin encore, vous étiez prisonniers de ces tristes salles rectangulaires où la vérité ne peut qu'être délivrée *ex cathedra*, sans être controversée. J'ai à vous prier très humblement de m'excuser d'avoir prêté une main inconsciente à ce qu'il faut bien appeler, ne mâchons pas les mots, votre esclavage... Nous tirons un grand trait. A la ligne. Une ère nouvelle commence : celle où les enfants ne seront plus des enfants courbés ou assis, mais des enfants debout: des libres enfants de libres citoyens... De futurs citoyens libres... Déjà eux-mêmes en réduction naturellement, des citoyens libres... Vous suivez ? Qu'est-ce que la liberté ? C'est le libre choix de nos opinions. Parfaitement ! Tous les matins, les adultes que vous croisez dans la rue, choisissent librement leurs opinions... Le journal qu'ils portent sous leur bras ou qu'ils déploient aux arrêts du tramway, c'est le signe, clair comme le jour, de leur liberté... Au fond, chaque matin, ces adultes prennent connaissance de leurs opinions... Parfaitement... il leur arrive même d'en changer, c'est leur droit. Vous êtes en mesure d'exiger que l'on vous traite avec les mêmes égards que vos parents... C'est pourquoi nos classes doivent être dorénavant à l'image de notre parlement : en hémicycle. C'est la raison de notre déplacement ici. A ma droite, doivent siéger ceux qui attendent de moi une interprétation réactionnaire de l'Histoire... Qu'ils n'aient pas honte de leurs opinions : nous ne les molesterons pas ! En face de la tribune, les enfants du Marais : ceux dont les parents n'ont jamais écrit l'Histoire, certes... Mais il en faut ! les braves gens ! Ceux-là voient avec une égale tristesse les désordres de la droite et ceux de la gauche... Mais ce ne sont pas eux qui défoncent les pavés des chaussées pour en faire des barricades... Ils pansent les blessures de la Nation ! A ma gauche, enfin, les partis de mouvement... Marchandeau, ce n'est pas une raison pour faire de la gymnastique ! L'appel par ordre alphabétique : Astruc.

(*Astruc arrive.*)

Astruc ? Quelles sont les opinions de vos parents ?

ASTRUC. — Mes parents sont divorcés, Monsieur...

CHAUMETTE. — Aïe ! problème ! Le respect de la conscience individuelle doit-il nous pousser à faire adopter par l'enfant les opinions de son père ou celles de sa mère quand ceux-ci sont séparés ?

ATRUC. — Sur l'histoire de France, ma mère, M'sieu, vous savez, n'a pas beaucoup d'opinions : elle est Américaine.

CHAUMETTE. — Et monsieur votre père ?

ASTRUC. — Mon père, lui, est polytechnicien...

CHAUMETTE. — Je vois : la technocratie... La technocratie n'est ni de droite, ni de gauche... Vous vous mettrez au centre, mais en haut... Nous envisagerons l'Histoire du point de vue du rendement... C'était donc le vertige des grands nombres plutôt qu'un sens suraigu de la démocratie qui vous aurait poussé à surévaluer le nombre des prisonniers de la Bastille, Astruc ?

ASTRUC. — Pardon ?

CHAUMETTE. — Au suivant... A... B... Billon...

BILLON. — Oui, Monsieur !

CHAUMETTE — Si je me souviens bien, vous avez manifesté l'autre jour votre regret que nous ayons perdu les Indes et le Canada. Ça m'avait frappé ! Vous êtes donc de droite.

DE LANGLOIS. — Hou !

(*Protestations et quolibets de la classe.*)

CHAUMETTE. — Billon est de droite !

CRIS. — Ordure !

CHAUMETTE, *pour apaiser le tumulte.* — Il en faut... D'apparence, il pourrait passer pour avoir des ascendances à gauche..., une certaine rudesse de traits..., les cheveux en broussailles, le cœur généreux... Mais, vous voyez, les visages sont quelquefois trompeurs... Billon, n'occupez tout de même pas l'extrême droite... Réservez, s'il vous plaît, une place à M. de Langlois...

De Langlois, *protestant.* — Il n'en est pas question : je siège à gauche...

Chaumette, *étonné et ravi.* — Vous siégez à gauche, monsieur de Langlois ?

De Langlois. — Vous ne vous en doutiez pas ! Mon père est depuis vingt ans le candidat communiste malheureux de la Vendée...

Chaumette. — Monsieur votre père ne pourrait pas trouver une meilleure circonscription ?... Les grands centres métallurgiques, les banlieues rouges..., je ne sais pas...

De Langlois. — Mon père estime que, puisqu'il faut en Vendée un candidat communiste malheureux, autant que ce soit lui... En somme, il se dévoue... Mais il fait un très gros travail... Il agite les esprits... Il est très aimé...

Chaumette. — Remarquable !

De Langlois. — Quoi ? Remarquable ?

Chaumette. — Remarquable que le fils d'un chaudronnier siège à l'extrême droite... et M. de Langlois a l'extrême gauche... Larrimont a eu raison de m'éclairer : ces enfants respirent..., revivent... On voit leurs consciences se dilater à vue d'œil... Marchandeau !

(*Marchandeau se présente.*)

Où vous plaît-il de siéger, Marchandeau ?

Marchandeau. — Je ne sais pas...

Chaumette. — Comment, vous ne savez pas ?... Tout le monde a des préférences..., des partis pris.

Marchandeau, *regardant, hagard, la droite et la gauche.* — Vraiment, je n'ai pas d'idées...

Chaumette. — Il faut en avoir, mon bonhomme... Quand vous assistez à un match de football, vous choisissez un camp, les bleus ou les rouges...

Marchandeau. — Non...

Chaumette. — Non ?... Mais si vous jouez au football, vous faites tout pour la victoire de vos couleurs... Y compris des croche-pieds... ?

Marchandeau. — Non...

Chaumette. — Pas de croche-pieds ?

Marchandeau. — Je ne joue pas au football.

Chaumette. — Vous avez donc des parents dont la sensibilité historique aura été fâcheusement anesthésiée par l'enseignement traditionnel de l'Histoire... Il n'est que temps de mettre bon ordre à tout cela !

Marchandeau. — Où puis-je m'asseoir ?

Chaumette. — On ne peut pas le décider à la légère ! Il faut tester votre caractère...

Marchandeau. — Tester mon caractère ?

Chaumette, *avec autorité.* — Plus tard, nous aurons des instruments de précision pour cela. Les Russes et les Suisses y travaillent. En attendant, nous devons nous fier à la bonne foi du malade.

Marchandeau. — Mais je ne suis pas malade !

Chaumette. — Vous vous croyez en bonne santé, peut-être ? Vous n'avez pas d'opinion et vous trouvez ça normal ? On n'est pas un citoyen libre ; on est donc un mauvais citoyen, on n'est donc pas loin d'être un rebelle, un hors-la-loi, pire peut-être...

Marchandeau. — Pire ?

Chaumette. — Oui, pire !... Si on n'a pas d'opinions.

Marchandeau. — On peut vivre sans opinions, Monsieur.

Chaumette. — Non. Quand on a le malheur de ne pas en avoir, mon petit, on s'en forge... (*Il aperçoit Reichoffen avec un char miniature.*) Reichoffen... (*Reichoffen n'entend pas.*) Jérôme Reichoffen !

Reichoffen. — Oui, Monsieur ?

Chaumette. — C'est entendu : je ne confisquerai plus rien, vous êtes libres ! Mais enfin, prenez garde, Reichoffen, la liberté doit être protégée contre elle-même... Ce n'est plus votre belle Porsche... C'est un tank, si je ne m'abuse, que je vois entre vos mains...

Reichoffen. — Un Shermann, M'sieu...

Chaumette. — Un Shermann ? Et, c'est bien un Shermann ?

Reichoffen. — C'est foutral, M'sieu...

Chaumette. — Si c'est vraiment foutral, raison de plus pour que je vous rappelle à l'ordre... Pas de tanks dans l'enceinte de l'Assemblée nationale... Soyez assez gentil pour prier l'armée de se retirer... Les tanks c'est la fin du régime d'opinion... Et ici, ce que nous essayons de pratiquer, c'est le régime d'opinion... Vous me direz que les tanks, c'est une opinion comme une autre... Les baïonnettes de Napoléon aussi...

Billon. — Vive Bonaparte !

De Langlois. — A bas le tyran !

(*Billon et de Langlois en viennent aux mains. Chaumette sort de sa poche une sonnette qu'il agite.*)

Chaumette. — Messieurs ! Messieurs ! Séparez-les... Ils vont se faire très mal ! Intervenez !...

Reichoffen. — Avec les chars ?

Chaumette. — Non, pas encore... A la dernière extrémité, oui, peut-être... Mais pas avant... Avec les chars, on sait comment ça commence, on ne sait jamais comment ça finit !

(*Reichoffen sépare les combattants.*)

Reichoffen, *levant le bras de Billon, vainqueur.* — 8-9-10 k. o.

Chaumette. — Remarquez qu'il peut devenir nécessaire que les chars interviennent... Ce n'est qu'une question d'opportunité.

(*Billon et de Langlois ont fini de se battre. Ils se séparent et regagnent leurs bancs respectifs.*)

Reichoffen. — Vaurien !

Billon. — Ordure blasonnée !

Astuc. — Salaud !

De Langlois. — Agent des trusts !

Billon. — Caméléon !

De Langlois. — Caméléon !... répète.

Chaumette. — C'est ça ; plutôt qu'à coups de poing, battez-vous à coups d'argument...

Billon. — Paillasson !

Reichoffen. — Fumier !

Astuc. — Peau de singe !

De Langlois. — Peau de singe !... Répète...

Astruc. — Bouseux !

Reichoffen. — Salope !

Chaumette, *à Marchandeau qu'il prend très doucement par la main.* — Nous disions : quand on n'en a pas, il faut s'en forger... Seulement on ne doit pas se forger n'importe quelle opinion. C'est là qu'interviennent les professeurs. Il faut donc que je vous ausculte avec nos moyens de fortune. Si on vous raconte la chute de la Monarchie française, vous éprouvez sans doute un picotement dans le cœur. Mais un picotement de quelle nature ? A la pensée de tout ce vénérable édifice qui s'écroule, un picotement de regret... ou d'espoir... ou de joie, à celle du monde nouveau qui va naître ?...

MARCHANDEAU, *ballot.* — Quel picotement ?

CHAUMETTE. — Oui. Vous sentez quelque chose tout de même ?

MARCHANDIEU, *réfléchissant.* — Non... rien... Vraiment... rien...

CHAUMETTE. — Pas de picotement ? Rien du tout ? A la hauteur du ventricule gauche ?

MARCHANDEAU. — Rien.

CHAUMETTE. — Peut-être votre sensibilité n'est-elle frappée que par des événements moins lointains ! C'est aussi mystérieux que la physique ondulatoire, la sensibilité historique... Prenons un autre exemple ! La Commune... Le gouvernement réactionnaire de Thiers s'est installé à Versailles...

DE LANGLOIS. — Assassins !

CHAUMETTE. — Le peuple de Paris refuse le désastre militaire..., les Versaillais marchent sur la capitale.

BILLON. — Il le fallait !

DE LANGLOIS. — Assassins !

BILLON. — Pillard ! Vautour !

CHAUMETTE. — Messieurs ! Messieurs ! Vous voyez que votre camarade hésite, se trouble... N'ajoutez pas à sa confusion...

DE LANGLOIS. — Si tu ne viens pas par ici, je te botterai les fesses, petit con...

BILLON, *scandant.* — Marchandeau avec nous ! Marchandeau avec nous !

CHAUMETTE. — Et le libre choix, qu'est-ce que vous en faites, Messieurs ? Voyons, Marchandeau, décidez-vous ! Si je ne vous proposais que des extrêmes, je comprendrais votre hésitation..., mais vous savez qu'il y a le centre, un très beau centre, teinté de nuances..., allant d'un cléricalisme attiédi à un laïcisme de bon aloi. Décidez-vous.

MARCHANDEAU. — Ma mère m'a défendu de faire de la politique, Monsieur. On ne lit jamais les journaux à la maison.

CHAUMETTE. — Votre père ne lit jamais les journaux ?

MARCHANDEAU. — Mon père est mort, il y a deux ans.

CHAUMETTE. — Et il ne lisait pas de journaux ?

MARCHANDEAU. — Il les lisait tous.

CHAUMETTE. — Mais il en préférait un ?

MARCHANDEAU. — On ne l'a jamais su... On ne le saura jamais. Il était député. Trois fois de suite. Après la mort de mon père, ma mère a eu la curiosité de lire ses discours. Eh bien ! Remarquez qu'il était tout de même très gentil, mais il passait son temps à changer d'avis : un jour blanc, un jour noir... Alors, vous comprenez, c'est une salade extraordinaire... On y perd son latin... On ne sait plus !

CHAUMETTE. — Mais sur quel banc siégeait-il ?

MARCHANDEAU. — Au centre justement...

CHAUMETTE. — Centre gauche..., ou centre droit ?

MARCHANDEAU. — Eh bien, c'était selon... n'est-ce pas... Il glissait...

CHAUMETTE. — Alors, faites comme lui, Marchandeau... glissez ! Madame votre mère en sera quitte pour vous acheter souvent des culottes neuves. Asseyez-vous et glissez, Marchandeau... Ne vous gênez pas... Les aiguilles des boussoles, elles aussi, tremblotent à la recherche du nord...

(*Un dame amusée et discrète apparaît.*)

(*Aux enfants.*) Debout !... C'est une classe d'Histoire, Madame... La première classe d'Histoire expérimentale...

LA DAME. — Je le vois bien.

CHAUMETTE. — Vous aussi, vous vous intéressez à l'Histoire, sans doute, pour vous promener par ici...

LA DAME. — Je m'intéresse à l'Histoire et je dirige un institut de jeunes filles...

CHAUMETTE. — Par exemple !

LA DAME, *elle tend sa main gantée.* — Madame Durand-Viel, directrice de l'Institut de Marly.

CHAUMETTE. — Chaumette..., professeur au lycée de Versailles. (*Aux enfants.*) Assis.

LA DAME. — Je trouve votre initiative remarquable... Je suis de cœur avec vous, Monsieur... Notre enseignement fait des ravages...

CHAUMETTE. — N'est-ce pas ?

LA DAME. — Epouvantables !...

CHAUMETTE. — Vous le saviez !

LA DAME. — Je m'en doutais sans mettre, comme vous, le doigt sur la plaie.

(*A ce moment arrive Larrimont en courant, avec tous les attributs du journaliste : casquette, chemise à carreaux, veste de daim. On entend le bruit de moteur d'un camion...*)

LARRIMONT. — Je suis là !

CHAUMETTE. — Excusez-moi, Madame ! Larrimont ! Quelle journée !

LARRIMONT. — J'ai reçu votre message. Je vous ai cherché au lycée... J'ai pu apprendre où vous étiez... J'ai tout ce qu'il vous faut ! La radio ! Les actualités françaises !

CHAUMETTE. — Larrimont ! Larrimont ! Est-ce que vous n'allez pas trop vite en besogne ! La radio, soit. Mais les Actualités.

LARRIMONT. — Il faut frapper les imaginations, porter un gros coup.

CHAUMETTE. — C'est merveilleux ! Eh bien, soit : les Actualités... Disposez les caméras un peu loin, pour ne pas gêner les débats... Installez les micros... Faites comme chez vous, Larrimont...

(*Pendant tout ce temps, les débats en sourdine ont en effet repris. Les garçons se battent, s'insultent, selon les lois les plus parfaites de la démocratie et selon un petit ballet soigneusement réglé.*)

LA DAME. — Ils sont charmants !

CHAUMETTE, *attendri.* — N'est-ce pas ? Et ce n'est qu'un début, Madame ! L'usage de la liberté, cela commence par intimider..., mais c'est comme l'amour... cela s'apprend... On n'est pas audacieux du premier coup...

(*Les enfants sortent.*)

(*Des projecteurs de cinéma s'allument en coulisses et inondent la scène d'une lumière qui éblouit la dame et Chaumette.*)

Aujourd'hui on n'a plus le droit de raconter à un petit communiste la même histoire qu'à un petit royaliste, à un petit socialiste la même histoire qu'à un petit radical-socialiste.

(*Larrimont entre, sort, rentre de nouveau, installant ses fils. Les cris augmentent. Chaumette agite sa sonnette. Les cris deviennent des chants. D'abord le* « Ça ira, ça ira : ... les aristos à la lanterne. » *Chaumette se penche à l'oreille de la dame.*)

Vous me croirez si vous voulez : c'est le jeune de Langlois qui chante « *Les aristos à la lanterne...* » N'est-ce pas merveilleux ?

(*Mais un autre chant éclate :* « Prends ton fusil, Grégoire, prends ta gourde pour boire... » *Les deux chants font une cacophonie épouvantable. Chaumette hurle à l'oreille de la dame.*)

Vous avez donc des filles ?

LA DAME. — Une bonne centaine...

CHAUMETTE. — Je vous demanderais bien de me les amener... Mais les filles ne s'intéressent pas à l'Histoire. L'Histoire, pour elles, je gage, c'est un peu comme un almanach qu'on feuillette du bout des doigts...

LA DAME. — Détrompez-vous... Elles voudraient elles aussi, comme votre petit communiste, comme votre petit royaliste, qu'on leur raconte l'Histoire à leur manière...

CHAUMETTE, *qui fait une nouvelle découverte.* — Je vois... une Histoire sans guerre, sans révolution, où Napoléon serait réduit à sa plus simple expression et où l'on parlerait surtout du Trianon, du hameau de la Reine, de Jean-Jacques Rousseau, de l'Exposition universelle de 1865... et de Briand. Mais c'est tout à fait leur droit à ces petites ! Qu'ont-elles à faire, avec leurs petits tabliers roses et leurs nattes, de la guerre de Cent Ans et des campagnes de la Révolution et de l'Empire ?

LA DAME. — Vous êtes célibataire ?

CHAUMETTE, *gêné.* — Oui...

LA DAME. — C'est donc ça !

CHAUMETTE, *en passe de faire une autre découverte.* — Vous penseriez qu'il y a une conception célibataire de l'Histoire ?

LA DAME. — Je dis seulement que vous connaissez mal nos filles... Certaines, oui, sont comme vous vous les représentez... Filant la quenouille..., couvant le mari ! Mais que de Jeanne Hachette ! Que de Madame Roland ! Que de Passionnaria !

CHAUMETTE. — Je me l'étais laissé dire... Mais je n'avais pu me résoudre à ajouter foi à ce témoignage...

LA DAME. — Il le faut ! Monsieur, il le faut ! Si je ne pensais qu'à mon public, ce serait plutôt les périodes de paix que je sauterais.

CHAUMETTE. — Elles sont si courtes, si précaires..., vous êtes horrible !

LA DAME. — Non..., nos filles sont réalistes, c'est tout. Elles savent bien que les hommes ne sont pas faits pour aimer.

(*Larrimont arrive avec un triple micro.*)

LARRIMONT. — Monsieur Chaumette..., vous direz bien quelques mots à nos auditeurs ? ... 5-4-3-2-1-0.

CHAUMETTE, *s'emparant du micro, s'éponge le front.* — Volontiers, quoique je n'aie pas l'habitude de cette sorte d'engin... Mesdames, Messieurs...

LARRIMONT. — Pas trop près.

CHAUMETTE. — Mesdames, Messieurs... Non, Larrimont, coupez.

LARRIMONT. — Non. Continuez.

CHAUMETTE. — Chers auditeurs... Parents d'élèves ! Syndicats de parents d'élèves !... Elèves ! Syndicats d'Elèves !... Il n'y en a pas, il y en aura... Vous êtes le nombre, debout ! La Bastille ne sera vraiment détruite que lorsque la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen sera complétée par la Déclaration des Droits de l'Enfant, ce futur citoyen...

L'Histoire, vraiment, non, n'est pas faite pour être mouillée !

## Cinquième Tableau

*Chez Chaumette. Le petit matin.*

*Chaumette fait sa valise.*

*L'appariteur est une vieille bonne bretonne (ou alsacienne) jouée naturellement en travesti par le même acteur. Elle s'appelle Edmonde.*

CHAUMETTE. — Edmonde ! ma trousse de voyage !

L'APPARITEUR. — Monsieur part en vacances...

CHAUMETTE. — Pas précisément...

L'APPARITEUR. — Une tournée de conférences, alors?

CHAUMETTE. — Pas tout de suite... Après ! oui. Après : sûrement ! Le tour de France et peut-être plus loin. (*Il ôte le rasoir électrique de sa valise.*) Le rasoir électrique, inutile !

L'APPARITEUR. — Inutile, le rasoir électrique ?

CHAUMETTE. — Où je vais, on ne doit pas connaître l'électricité...

L'APPARITEUR. — Monsieur va si loin ?

CHAUMETTE. — Très près.

L'APPARITEUR. — Le coupe-chou alors ?

CHAUMETTE. — Je ne crois pas que ce soit autorisé. On peut se trancher la gorge, avec un coupe-chou...

L'APPARITEUR. — Monsieur compte se couper la gorge ?

CHAUMETTE. — Le règlement doit s'y opposer... et tant qu'à faire qu'on vous ôte vos lacets autant emmener une paire de mocassins...

L'APPARITEUR. — On va ôter les lacets de Monsieur?

CHAUMETTE. — Parfaitement...

L'APPARITEUR. — Monsieur va dans un étrange pays...

CHAUMETTE. — Ah !... j'ai entendu un bruit caractéristique...

L'APPARITEUR. — Non. Monsieur... (*L'appariteur va voir et revient navré.*) Non, Monsieur.

CHAUMETTE. — Non ?

L'APPARITEUR. — Pourvu qu'il ne soit rien arrivé aux amis de Monsieur.

CHAUMETTE. — Mais enfin, c'est extraordinaire ! Elle ne peut pas être ponctuelle comme tout le monde, la police ! Qu'est-ce qu'elle se croit pour faire attendre les gens...

L'APPARITEUR. — La police ?

CHAUMETTE. — Parfaitement, Edmonde. La police !

L'APPARITEUR. — Monsieur n'a pas peur...

CHAUMETTE. — Peur ? moi ? Mon devoir est d'aller en prison. Je vais aller en prison. Il faut toujours aller jusqu'au bout.

L'APPARITEUR. — Et jusqu'au bout, selon Monsieur, c'est la prison.

CHAUMETTE. — Absolument.

L'APPARITEUR. — De l'avis de Monsieur, si on ne va pas en prison...

CHAUMETTE. — On n'a rien fait de sa vie. On n'a pas vécu. On n'est rien.

L'APPARITEUR. — Et la mort, Monsieur, la mort, ce n'est pas un bout ?

CHAUMETTE. — Banal, à la portée du premier venu, hélas !... Et puis c'est un terminus, c'est un bout dont on ne revient pas. De prison, si, et c'est là que tout commence...

L'APPARITEUR. — Tout commence quand on sort de prison ?

CHAUMETTE. — Absolument tout, Edmonde. Seulement, pour en sortir, c'est comme Polytechnique, il faut d'abord y entrer ?

L'APPARITEUR. — Monsieur croit qu'il va réussir à y entrer ?

CHAUMETTE. — Tu n'as donc pas lu les journaux d'hier soir, Edmonde ? En première page, la manchette... sur cinq colonnes... « Un prof de cinquième met le feu aux poudres de l'Histoire. » Tout juste si on parlait de la chute du gouvernement. Relégué dans son petit coin, le ministère. Oublié. Cette fois, Edmonde, à n'en pas douter, c'est eux...

L'APPARITEUR, *écoutant à la porte.* — Rien.

CHAUMETTE. — Toujours rien ? Quelle heure est-il, Edmonde ?

L'APPARITEUR. — Huit heures, Monsieur...

CHAUMETTE. — Si tout n'allait pas précisément à vau-l'eau dans ce pays, il y a au moins deux bonnes heures qu'on aurait dû m'arrêter. A chacun son métier, tout de même. Est-ce qu'ils s'attendent par hasard à ce que j'aille au-devant d'eux en taxi ?... Tu connais M. de Saint-Cyran ?

L'APPARITEUR. — Non, Monsieur.

CHAUMETTE. — C'était un abbé. Il vivait sous Richelieu, qui était son ennemi. Lui aussi on l'a arrêté, Edmonde...

L'APPARITEUR. — Mais on n'a pas encore arrêté Monsieur !

CHAUMETTE. — On va finir par le faire, Edmonde. Ce n'est qu'une question de patience... Eh bien, l'abbé de Saint-Cyran, on l'arrêta à l'heure, lui ; exactement à six heures du matin, avec beaucoup de civilités. Il prit le sergent par la main et lui dit d'une voix ferme : « Allons, Monsieur, où le roi me commande d'aller. Je n'ai point de plus grande joie que lorsqu'il se présente des occasions d'obéir. »

(*A ce moment on frappe. Ils se regardent, pétrifiés. L'appariteur veut aller ouvrir. Chaumette le retient par le bras.*)

Ah ! cette fois... c'est tout de même à moi... (*Il va et revient.*) Si c'est eux... ?

L'APPARITEUR. — Oui, Monsieur.

CHAUMETTE. — S'ils m'arrêtent... Si c'est eux, ils m'arrêteront sûrement... tu devras immédiatement prévenir le proviseur qui s'étonnerait de mon absence en classe... et le docteur qui ne me verra pas à l'apéritif...

L'APPARITEUR. — Oui, Monsieur.

CHAUMETTE. — Tu leur demanderas de ma part de protester... (*On frappe impérieusement.*) Elles sont pressées, maintenant, les brutes ! Tu les prieras de recueillir des signatures, beaucoup de signatures..., la jeunesse des écoles..., n'oublie pas... C'est tout de même pour eux que je vais tendre mes poignets aux menottes. Et l'Académie française... J'ai la faiblesse d'y tenir. Il n'y a pas de vraie révolution qui ne reçoive de l'Académie française sa consécration... Adieu, Edmonde !

(*Il sort et rentre en scène avec Reichoffen.*)

Reichoffen ! Mais vous êtes fou, mon petit ! J'attends la police d'une minute à l'autre..., il faut filer...

REICHOFFEN. — Je vous apporte les journaux du matin, Monsieur. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir.

CHAUMETTE. — Tu vois, Edmonde, la métamorphose ! Le jeune Reichoffen ne s'intéressait qu'à la mécanique... Le voilà qui, maintenant, se passionne pour l'Histoire : et qu'est-ce qu'ils disent les journaux ? Ils nous gâtent ?

REICHOFFEN. — Couci-couça, Monsieur.

CHAUMETTE. — Couci-couça, tiens !

REICHOFFEN. — Dans le journal de papa et maman, ce n'est pas foutral et c'est même ce qui m'embête... (*Il tend le journal.*)

CHAUMETTE. — En cinquième page ! La page des variétés parisiennes. Pourquoi pas, pendant qu'ils y sont, la page des spectacles ? Avec les clowns... et les girls ? (*Il lit.*) « Dans le parc de Versailles, un professeur humoriste transforme sa classe en parlement... » Une, deux, trois, quatre, sept lignes. Un point c'est tout... Article naturellement anonyme, comme chaque fois qu'il s'agit de faire un mauvais coup... Facile, Monsieur, très facile, de prendre les choses de haut, de faire croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et que, par conséquent, ceux qui veulent renverser la vapeur ne sont que d'aimables facétieux. Mais si c'est cela que vous appelez informer l'opinion, je ne vous fais pas mes compliments... Vous expliquerez à vos parents, Reichoffen, que c'est là une manœuvre classique, c'est quand nous les gênons, les journaux qu'ils essaient de nous gommer...

REICHOFFEN. — Dans *L'Avant-Garde* on vous traite de vipère lubrique !

CHAUMETTE. — Tout de même ! Tu as entendu, Edmonde ?

L'APPARITEUR. — Oui, Monsieur.

CHAUMETTE. — Et c'est en première page ?

REICHOFFEN. — Non, Monsieur, en page trois. C'est foutral, vipère lubrique ?

CHAUMETTE. — Je ne vous cache pas que ce serait plus foutral en page un, dans le titre. On ne peut pas demander la lune, Reichoffen... Je regrette vraiment que vos parents ne lisent pas *L'Avant-Garde.*

REICHOFFEN. — Mais c'est un journal communiste, Monsieur.

CHAUMETTE. — Communiste ou pas, c'est un journal qui a le courage de ses opinions. Qu'est-ce que vous voulez demander de plus à un journal ?

(*Reichoffen tend l'article. On sonne... Il bondit.*)

Cette fois ! (*Il regarde Reichoffen.*) Qu'est-ce que je pourrais bien faire de Reichoffen. Si je le cache et qu'on le trouve, ce sera pire... Tant pis ! (*Il va ouvrir. C'est le docteur.*)

LE DOCTEUR. — Je suis venu voir comment se porte le grand homme... Vous avez lu *L'Arrière-Garde ?*

CHAUMETTE. — Nous passions la presse en revue, Reichoffen et moi, mais nous n'en étions pas arrivés à *L'Arrière-Garde.*

LE DOCTEUR. — *L'Arrière-Garde* vous traite d'anarcho-progressiste...

CHAUMETTE. — En première page ?

LE DOCTEUR. — Il demande : Quand fera-t-on taire cet odieux personnage ?

CHAUMETTE. — Madame votre mère pourrait tout de même lire *L'Arrière-Garde*, Reichoffen. C'est

l'organe des militaires en retraite. Elle peut faire cet effort pour moi. (*Au docteur.*) Un peu plus, docteur, et vous ne m'auriez pas revu.

LE DOCTEUR. — Vivant ?

CHAUMETTE. — Ni vivant, ni mort. La prison, docteur. La Santé !

LE DOCTEUR. — Comme vous y allez !

CHAUMETTE. — Ces messieurs de la police sont malheureusement en retard. Ils doivent hésiter, tergiverser, consulter leurs supérieurs, ouvrir leurs parapluies... L'arrête-t-on ? Ne l'arrête-t-on pas ? Ah ! je les connais, allez, eux, aussi !... Peut-être espèrent-ils même lâchement, que je leur ôte une sacrée épine du pied et que je file à l'étranger ? Qu'ils n'y comptent pas, je les attends...

LE DOCTEUR. — Ainsi vous souhaitez aller en prison ?

CHAUMETTE. — J'y suis décidé...

LE DOCTEUR. — Vous êtes fou !

CHAUMETTE. — Je suis conséquent...

LE DOCTEUR, *à Reichoffen.* — Mon petit, votre professeur est fou... (*A Chaumette.*) Et la raison, s'il vous plaît, que vous avez d'aller en prison ?

CHAUMETTE. — Pour l'exemple ! En prison pour l'exemple !

LE DOCTEUR. — A ce compte-là, tout le monde pourrait aller en prison...

CHAUMETTE. — Tout le monde...

LE DOCTEUR. — Mais tout le monde n'y va pas...

CHAUMETTE. — C'est pourquoi je veux y aller...

LE DOCTEUR. — C'est fort beau...

CHAUMETTE. — Je ne veux pas que cela soit beau... Je veux que cela serve... Dans ce pays, docteur, on ne sait jamais qui est responsable de quoi, il n'y a jamais de responsable...

LE DOCTEUR. — En effet...

CHAUMETTE. — Pour une fois que j'en tiens un, je vais lui mener la vie dure, vous pouvez compter sur moi...

(*Martel entre en coup de vent.*)

MARTEL. — Ah ! vous voilà... Eh bien ! vous pouvez être content !... Vous pouvez être fier !... Vous pouvez vous frotter les mains !... Vous avez gagné, Chaumette !

CHAUMETTE. — Hé là ! doucement, monsieur le Proviseur... Je ne suis pas la Chambre, moi... Ce n'est tout de même pas de ma faute si le ministère est pfouitt...

MARTEL. — Mais tout se passe comme si c'était de votre faute, Chaumette...

CHAUMETTE. — Tout se passe comme si c'était de ma faute ?

MARTEL. — Exactement. Tout se passe comme si vous aviez ce matin la figure de Gorgone d'un adversaire du ministère...

CHAUMETTE. — Moi... une figure de Gorgone !...

MARTEL. — Comme si vous aviez partie liée avec nos adversaires...

CHAUMETTE. — Je ne les connais même pas...

MARTEL. — Vous ne connaissez pas l'Angleterre, peut-être ! L'Angleterre qui, habituellement, tire les ficelles chez nous... Vous ne connaissez pas les lobbies, peut-être !

CHAUMETTE. — Je ne connais ni l'Angleterre, ni les lobbies, monsieur le Proviseur...

MARTEL. — Eh bien ! si c'est une coïncidence, avouez que c'est une coïncidence fâcheuse... En politique, je ne crois pas au hasard, Chaumette. Il a bon dos, le hasard !...

CHAUMETTE. — Monsieur le Proviseur..., tout est parti de la Porsche de Reichoffen.

MARTEL. — Tout est parti de la Porsche de Reichoffen ? Mais alors, hein, qu'est-ce qu'on attend pour le foutre à la porte, Reichoffen, avec sa Porsche. (*Martel n'a pas encore remarqué la présence du jeune garçon.*)

REICHOFFEN. — Je n'ai rien fait, M'sieu.

MARTEL. — Ainsi c'est vous le nommé Reichoffen ?

REICHOFFEN. — Oui, Monsieur...

MARTEL. — Ça tombe bien. Et ça c'est... comment appelez-vous donc ça ?

REICHOFFEN. — Une Porsche, Monsieur.

MARTEL. — Une Porsche ! Vous ne prenez même pas la peine de nier ? Vous avouez... Vous avouez tout crûment...

REICHOFFEN. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, Monsieur ? Une Porsche, c'est une Porsche... Ça se reconnaît à 500 mètres.

MARTEL. — Mais est-ce que je joue avec une Porsche, moi ? Est-ce que monsieur votre père joue avec une Porsche ?

REICHOFFEN. — Tous les soirs, en rentrant du bureau. Il a même la série complète..., papa !

CHAUMETTE. — C'est vrai, tout est parti de la Porsche de Reichoffen. Ça a l'air d'une blague comme ça..., mais c'est la vérité même... Beaucoup de grandes choses ont sûrement eu l'air au départ d'une blague. Par exemple, l'idée de faire voter les gens..., et puis ça devient tout de même à la longue, à l'usage, avec de la patience, avec de la patine, de très grandes choses... Vous ne le pensez pas ?

LE DOCTEUR. — Alors, Chaumette ? Un bon mouvement ! Qu'allez-vous faire ? Irez-vous toujours en prison ?

MARTEL. — En prison ! Vous vouliez aller en prison, vous ?

CHAUMETTE. — Moi-même...

MARTEL. — J'ai un gouvernement sur les bras et vous vouliez aller en prison ? Et ça à l'air de vous faire plaisir !

CHAUMETTE. — Peut-être.

MARTEL. — C'est un comble...

CHAUMETTE. — Je veux aller en prison pour avoir la paix avec ma conscience ; pour la mettre au repos.

MARTEL. — Ni plus ni moins ! Une cure ! Voyez-vous ça ! C'est trop commode.

CHAUMETTE. — C'est trop commode d'aller en prison ?

MARTEL. — Tout le monde a besoin de repos, Chaumette. J'ai besoin de repos. Mon frère a besoin de repos...

CHAUMETTE. — Maintenant que le ministère est tombé, il ne tient plus qu'à lui.

MARTEL. — De prendre du repos ?

CHAUMETTE. — De prendre du repos et même d'aller en prison. Les ministres y sont toujours les bienvenus. A d'autres, à d'autres la mauvaise place ! A d'autres, la corde raide ! Il court, il court le furet... Je te passe le corbillon... Votre frère ne risque plus rien.

MARTEL. — Il ne risque plus rien ! Il ne risque plus rien ! Il risque de ne pas redevenir ministre, imbécile ! Et puis le futur gouvernement menace pour

une fois d'être solide. Si mon frère n'y entre pas, combien de temps devra-t-il attendre l'ascenseur ?

CHAUMETTE. — L'ascenseur ?

MARTEL. — C'est une expression à la Chambre... Attendre l'ascenseur, c'est attendre une place dans un gouvernement...

CHAUMETTE. — Notez, Reichoffen...

REICHOFFEN. — Bien, M'sieur !

MARTEL. — Alors, qu'est-ce que vous décidez, Chaumette ? J'ai promis de téléphoner votre réponse à mon frère... Il doit se mordre les doigts au bout du fil... Est-ce que j'ai votre parole que vous ne tenterez pas d'abuser de votre fonction pour semer le trouble dans les esprits ?

CHAUMETTE. — Qu'est-ce que vous en pensez, docteur ?

LE DOCTEUR. — Je n'ai pas d'avis.

CHAUMETTE. — Si je vous comprends bien, vous souhaiteriez qu'il n'y ait plus comme avant qu'une seule Histoire de France... ?

MARTEL. — Ce n'est pas trop vous demander, il me semble.

CHAUMETTE. — Que la prise de la Bastille, ce soit la prise de la Bastille..., un point c'est tout ?

MARTEL. — Si c'est possible...

CHAUMETTE. — Que Louis XVI... ?

MARTEL. — C'est ça.

CHAUMETTE. — Que Bonaparte... ?

MARTEL. — Nous sommes d'accord.

CHAUMETTE. — Que Napoléon... ?

MARTEL. — Ça va de soi.

CHAUMETTE. — Que Verdun ?

MARTEL. — Sautez Verdun..., Chaumette ! Sautez Verdun !

CHAUMETTE. — Rien n'est plus facile..., mais pour Jeanne d'Arc, monsieur le Proviseur, les Voix..., qu'est-ce qu'il faut penser des Voix ?

MARTEL. — Rien..., voilà.

(*Silence. Un long temps.*)

CHAUMETTE. — Eh bien ! je refuse tout net. Non. Je ne peux pas. *Non possumus.* J'ai dit...

MARTEL, *timidement.* — A cause de Jeanne d'Arc ?

CHAUMETTE. — Non, monsieur le Proviseur... Pas simplement à cause de Jeanne d'Arc, car je sens que dans trois minutes, pour Jeanne d'Arc et ses Voix, vous aurez fait voter à la sauvette, une motion radicale-socialiste nègre blanc dont votre frère et vos cousins ont le secret... C'est trop facile, Jeanne d'Arc ! Tout le monde est d'accord sur Jeanne d'Arc.

MARTEL. — Et la carrière de mon frère, Chaumette... Ma carrière..., votre carrière, Chaumette !

CHAUMETTE. — Et ma conscience, monsieur le Proviseur.

LE DOCTEUR, *se levant.* — J'entrevois une solution — radicale, pour une fois, c'est le cas de le dire — qui tiendrait compte et des exigences morales de notre ami..., et du respect très légitime que vous portez, monsieur le Proviseur, aux intérêts de votre famille.

CHAUMETTE. — Laquelle ?

MARTEL. — Nous vous écoutons.

LE DOCTEUR. — Chaumette n'enseignera plus l'Histoire...

REICHOFFEN. — Alors, on n'aura plus de prof d'Histoire ?

MARTEL. — C'est ridicule, impossible... La Constitution le précise expressément... Aucun citoyen ne sera recherché pour ses opinions... Ah ! ils ont la partie belle, les dictateurs ! Mon frère me le répète souvent...

LE DOCTEUR. — Chaumette n'enseignera plus l'Histoire...

(*Le téléphone sonne.*)

MARTEL. — C'est mon frère... je lui avais dit que j'étais chez vous... Allô ? Oui, c'est moi. Ne raccroche pas..., nous sommes sur le point de parvenir à un accord. (*Il met la main sur l'appareil.*) Alors ?

LE DOCTEUR. — Il n'enseignera plus l'Histoire... Il enseignera seulement la Géographie... C'est moins brûlant, la géographie... Il n'y a pas de contestations sur la géographie... Une montagne, c'est une montagne !

MARTEL, *dans le téléphone.* — Nous sommes en train de dire à Chaumette qu'une montagne est une montagne...

LE DOCTEUR, *à Chaumette.* — Qu'en dites-vous, Chaumette ?...

MARTEL, *à l'appareil.* — Il réfléchit...

CHAUMETTE. — J'entends bien... En effet, une montagne, c'est une montagne... Malheureusement il n'y a pas que les montagnes !

MARTEL, *à l'appareil.* — Allons bon...

CHAUMETTE. — Il y a les plaines... Reichoffen peut vous en dire quelque chose... (*On s'aperçoit alors que Reichoffen pousse sa Porsche.*) Les grandes plaines sans frontières..., avec des frontières fluctuantes, litigieuses... Tenez, la Pologne, par exemple...

MARTEL, *au téléphone.* — Ne quitte pas..., nous ouvrons le dossier polonais.

CHAUMETTE. — Quelles sont les frontières polonaises, au juste... ?

REICHOFFEN. — Je ne sais pas, M'sieu ! Nous n'avons fait que les grandes voies de navigation et les canaux.

CHAUMETTE. — La Haute-Silésie ? Pas la Haute-Silésie ? Et que va faire la justice là-dedans, docteur... ?

LE DOCTEUR. — J'avais oublié les plaines...

MARTEL, *au téléphone.* — Allons bon ! Le docteur avait tout simplement oublié les plaines... (*Il écoute.*)

CHAUMETTE. — Si ma conscience met son nez par là, j'ai peur, monsieur le Proviseur, que votre frère soit encore pris de vertige sur sa corde raide... Oh ! je me connais maintenant ! Je me méfie... Ah ! mais...

MARTEL, *dans le téléphone.* — Il dit qu'il a peur que tu aies encore le vertige sur la corde raide... (*A Chaumette.*) Il vous remercie.

CHAUMETTE. — C'est comme la Bosnie-Herzégovine... Monsieur le Proviseur... Qu'est-ce que la Bosnie-Herzégovine ? Je vous assure... Je ne vous conseille pas de me laisser la géographie.

MARTEL. — Mais alors, qu'est-ce qu'il vous restera, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Je ne vois guère que Babylone, l'Egypte, Mycène..., la Grèce Antique...

MARTEL, *au téléphone.* — Sauvé ! M. Chaumette est assez aimable pour proposer de se contenter des civilisations anciennes... Oui, comme tu dis, le temps atténue beaucoup les choses... (*Il raccroche.*) Je n'en attendais pas moins de vous, Chaumette... Je suis certain que si, un jour, une occasion s'offrait, mon frère...

CHAUMETTE. — Ah ! Ne me remerciez pas trop vite...

LE DOCTEUR, *à Martel.* — Il déteste les remerciements.

MARTEL. — Je devine que vous nous faites un immense sacrifice...

CHAUMETTE. — Je ne vous le cache pas.

MARTEL. — Babylone, la Mésopotamie, Mycène... C'est peu...

CHAUMETTE. — C'est peu, c'est bien peu. Bah ! Nous n'en sommes plus à ça près...

MARTEL. — Exact... Il ne faut pas chercher la petite bête... Vous êtes sûr que vous trouverez là la paix de votre conscience, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Je l'espère, Monsieur le Proviseur. Je ne peux que l'espérer. Mais qui peut répondre de sa conscience ? Une conscience, ça dort, ou ça galope ! Alors ?

(*On sonne. Reichoffen ouvre. C'est Mme Durand-Viel avec une gerbe.*)

C'est pour moi ? Vous êtes trop bonne.

Mme DURAND-VIEL. — La presse vous attaque, je me porte à vos côtés...

CHAUMETTE. — C'est que je ne suis plus très sûr de mériter ces belles fleurs.

Mme DURAND-VIEL. — Tutt ! Tutt ! Je me porte toujours aux côtés de ceux que la presse attaque... C'est une maladie.

CHAUMETTE. — Alors le temps doit vous manquer, Madame.

## Sixième tableau

*A Versailles. Même décor qu'au tableau IV.*

L'APPARITEUR. — Le parc est ouvert à tout le monde jusqu'à 22 heures, sous réserve du respect du règlement qui est affiché aux grilles... et naturellement de la réglementation sur l'ordre public et les bonnes mœurs.

CHAUMETTE. — Cela va sans dire... Mais...

L'APPARITEUR. — Il n'y a pas de mais...

CHAUMETTE. — Ecoutez-moi... J'ai un service, un grand service, à vous demander.

L'APPARITEUR. — Si c'est une dérogation au règlement, impossible !

CHAUMETTE. — Gardien ! Je suis professeur au lycée, est-ce que j'ai une tête à déroger au règlement ?

L'APPARITEUR. — Non...

CHAUMETTE. — Bon... Je reçois donc ici quelques amis. Or, j'ai tout lieu de craindre l'arrivée inopinée de M. Martel, le proviseur...

L'APPARITEUR. — Si vous craignez, dites donc, c'est que vous n'avez pas la conscience en paix...

CHAUMETTE. — En effet...

L'APPARITEUR. — Ah !

CHAUMETTE. — Ce n'est pas un crime de ne pas avoir la conscience en paix... Je n'ai pas la conscience en paix parce que je me fais du souci, gardien.

L'APPARITEUR. — Ah !

CHAUMETTE. — Oui.

L'APPARITEUR. — Vous ? Vous vous faites du souci ?

CHAUMETTE. — Parfaitement.

L'APPARITEUR. — Et pour qui donc ?

CHAUMETTE. — Pour l'avenir, gardien.

L'APPARITEUR. — Ah ! si c'est pour l'avenir, c'est autre chose.

(*Chaumette lui glisse une pièce. Le gardien regarde la pièce. Chaumette ressort son porte-monnaie et lui en glisse une autre. Même jeu.*

Vous avez raison de vous faire du souci pour l'avenir...

CHAUMETTE, *généreux veut accélérer le bon mouvement du gardien. Il lui redonne une pièce.* — Si vous apercevez M. Martel, vous avez un sifflet ?

L'APPARITEUR. — Hé ? Si j'ai un sifflet ? (*Il siffle.*)

CHAUMETTE. — Eh bien ! vous sifflez.

L'APPARITEUR. — Comme ça ?... (*Il ressiffle.*)

CHAUMETTE. — Comme ça.

L'APPARITEUR. — Dès que je l'aperçois, je siffle ?

CHAUMETTE. — Oui...

L'APPARITEUR. — Et si je me suis trompé ?...

CHAUMETTE. — Vous ressifflez... Mais deux coups.

L'APPARITEUR. — Comme ça... (*Il siffle deux coups.*)

CHAUMETTE. — Oui...

L'APPARITEUR. — J'ai compris...

(*L'appariteur sort, entre Larrimont.*)

CHAUMETTE. — Bonjour, Larrimont !

LARRIMONT. — Bonjour, monsieur Chaumette.

CHAUMETTE. — Il faut que je vous gronde, Larrimont.

LARRIMONT. — Moi !

CHAUMETTE. — Vous ! Comment, à mon âge, sur vos instances...

LARRIMONT. — Sur mes instances ?

CHAUMETTE. — Sur vos instances, ne tergiversons pas, j'ai mes témoins. (*Il désigne la salle.*) Sur vos instances, je me jette à l'eau ; je suis prêt à tout... A la lutte... A la prison..., peut-être davantage même.

LARRIMONT. — Je ne vous ai jamais rien demandé de pareil...

CHAUMETTE. — Non, mais vous m'avez sollicité... J'ai senti dans votre regard comme un appel ; dans votre voix comme un reproche... Je me déclenche. Bon. Et personne ne suit...

LARRIMONT. — C'est toujours comme ça...

CHAUMETTE. — C'est toujours comme ça ! La belle raison ! Mais vous, mon petit Larrimont, vous au moins vous n'aviez pas le droit de prendre ces choses à la légère.

LARRIMONT. — Vous êtes difficile ! C'était un très bon papier.

CHAUMETTE. — Ridicule.

LARRIMONT. — Excellent.

CHAUMETTE. — J'en suis seul juge puisqu'il me concernait.

LARRIMONT. — Tous les auteurs sont pareils.

CHAUMETTE. — Tous les auteurs ? Quels auteurs ?

LARRIMONT. — De romans ou de pièces. Si on les loue, ce n'est jamais assez..., ils veulent de l'encens... Ils veulent qu'on leur baise les mains, qu'on leur lave les pieds. On ne les a pas compris. On les martyrise. On les trahit abominablement.

CHAUMETTE. — Halte-là, je vous arrête... C'est que vous ne m'avez pas loué, mon bon.

LARRIMONT. — La plus légère restriction est à leurs yeux une offense mortelle.

CHAUMETTE. — La plus légère restriction ! La plus légère restriction ! Un professeur plein d'humour !

LARRIMONT. — Ce n'est pas une restriction, c'est un compliment.

CHAUMETTE. — Plein d'humour ?... C'est un compliment !

LARRIMONT. — Dans mon esprit...

CHAUMETTE. — Eh bien ! mettez-vous ça dans la tête, Larrimont, pas dans le mien.

LARRIMONT. — C'est si rare, l'humour...

CHAUMETTE. — Détrompez-vous, mon ami... J'en vois partout, au contraire. La vie privée, le négoce, la politique, sont remplis d'humour. Le monde aujourd'hui n'est plus que farce et pitrerie, et c'est ce qui me serre le cœur... Partout. Voici cinq ou six ans, je suis entré dans un cinéma... Parfaitement ! On y jouait un film réputé comique... Bon..., mais auparavant, on passait comme c'est la coutume, paraît-il, des images d'un journal filmé. A la fin d'un banquet, un homme d'Etat parlait. Oui ! Hé bien ! j'ai le regret de vous dire, Larrimont, qu'entre le clown du grand film et l'homme d'Etat du journal filmé, le pitre, ce n'était pas le clown.

LARRIMONT, *suppliant*. — Je vous assure.

CHAUMETTE, *furieux*. — Ne m'assurez rien, Larrimont. Je préfère que vous ne m'assuriez rien.

LARRIMONT. — C'était pour moi la seule manière de faire passer la chose.

CHAUMETTE. — Je n'en crois rien.

LARRIMONT, *gêné*. — Pour ne rien vous cacher, la direction nous a dit : « Les enfants, dans la presse, vous marchez sur des œufs... Le ministère n'est toujours pas constitué, ça fait dix-neuf jours que ça dure... Pas d'omelette. »

CHAUMETTE. — A moi aussi, Larrimont, on a dit : pas d'omelette... Bon. C'est très gentil, pas d'omelette.

LARRIMONT. — On nous a recommandé la plus grande prudence.

CHAUMETTE. — Tiens ! vous aussi ! La prudence ! C'est extravagant ; ils n'ont donc plus, tous, que ce mot-là à la bouche. Ils roulent à tombeau ouvert sur les routes, et avec ça, couards, à faire peur !
Je me demande maintenant si vous êtes l'homme de la situation...

LARRIMONT. — De quoi s'agit-il ?

CHAUMETTE. — Vous allez le savoir...
(*Arrive Mme Durand-Viel avec ses filles.*)

CHAUMETTE. — Chère amie !

Mme DURAND-VIEL. — Cher grand ami !

CHAUMETTE. — Vos jeunes filles sont là ?...

Mme DURAND-VIEL. — Elles sont là.

CHAUMETTE. — Mes garçons sont à deux pas. Ils font rouler leurs Porsche dans la poussière du parc.

Mme DURAND-VIEL. — Dès que j'ai reçu votre télégramme : « Rejoignez Versailles avec toutes vos filles. Stop. Ferveurs. Signé : Chaumette. » Je n'ai pas hésité. L'aubaine était trop bonne. S'agirait-il d'une fête patriotique ?

CHAUMETTE. — Pas précisément, Madame.

Mme DURAND-VIEL. — D'une kermesse, d'une vente de charité ?...

CHAUMETTE. — Non.

Mme DURAND-VIEL. — D'un récital ? Elles chantent à ravir.

CHAUMETTE. — Vous n'y êtes pas.

Mme DURAND-VIEL. — Vous comprendrez que j'ai besoin d'une explication, Monsieur, je suis tout de même comptable de ces enfants... Je ne puis pas vous les livrer à l'aveuglette et sans garantie.

(*Roulement de sifflet. C'est Astruc.*)

CHAUMETTE. — Voilà... Aïe ! (*Il tend les bras pour suspendre les conversations de ses amis.*)

Mme DURAND-VIEL. — Quoi ?

CHAUMETTE. — Ce roulement de sifflet, c'est un signal convenu...

Mme DURAND-VIEL, *vivement intéressée*. — Non ?... Vous avez entendu, Mesdemoiselles ? C'était un signal...

LARRIMONT. — Je note ?

CHAUMETTE. — Oui, Larrimont, notez, mais sans humour, je vous prie... On me traque..., on m'épie...

Mme DURAND-VIEL. — Non ?

CHAUMETTE. — Parfaitement...

Mme DURAND-VIEL. — Vous ne m'étonnez pas. Dans ce pays, depuis la Séparation, tout ce qui vise à défendre l'esprit ou à l'élever est immédiatement suspect...

(*Double roulement de sifflet. C'est encore Astruc.*)

CHAUMETTE. — Ne m'en parlez pas... Deux roulements de sifflet : c'était une fausse alerte.

Mme DURAND-VIEL. — Je respire !

CHAUMETTE. — Voilà... Notez Larrimont... Vous n'ignorez pas qu'on m'a cantonné dans l'Orient et la Grèce... Bon... J'ai accepté ce sacrifice... Entre parenthèses, Larrimont, un petit coup de chapeau dans votre feuille n'aurait pas été sans me toucher... Passons... L'Orient et la Grèce : époque lointaine, presque fabuleuse... On peut évidemment faire des gammes sur la démocratie athénienne... Je m'en garde ! Je me tiens à quatre... On marche sur des œufs... Je saute ! Je saute !

Mme DURAND-VIEL. — Vous sautez ?

CHAUMETTE. — Oui... et alors que je m'étais promis de ne plus m'occuper de ce qui ne me regardait pas, de fermer surtout les yeux dès que je croirais apercevoir le plus petit bout de l'oreille du commencement d'un scandale...

Mme DURAND-VIEL, *le coupant*. — Mon cher, les

grandes natures le restent... On ne peut rien contre sa nature...

CHAUMETTE. — Je commence à le croire...

Mme DURAND-VIEL. — Un scandale est toujours un scandale, il faut appeler les choses par leur nom.

CHAUMETTE. — Parfaitement.

Mme DURAND-VIEL. — Le scandale attire le fer comme le fer attire la limaille.

CHAUMETTE. — Je le pense...

Mme DURAND-VIEL. — Vous êtes fer, vous n'y pouvez rien...

CHAUMETTE. — Vous entendez, Larrimont ?

Mme DURAND-VIEL. — Et le fer est fait pour entrer dans la plaie...

CHAUMETTE. — Notez, mon petit...

Mme DURAND-VIEL. — Bille en tête...

CHAUMETTE. — Pardon ?

Mme DURAND-VIEL. — Pour entrer dans la plaie, bille en tête...

CHAUMETTE. — Si vous voulez, bille en tête !... Je conduis donc hier mes élèves, bille en tête, au musée du Louvre, pavillon des Antiques...

(*Les quatre ou cinq petits garçons paraissent dans le fond du décor.*)

Passe une visiteuse anglaise ; une ~~très~~ jeune Anglaise dans les 32, 33 ans... Appétissante sous ses lunettes vertes et sa jupe écossaise. Je la lorgne de loin... Charmante !... Véritablement charmante : elle portait un appareil photo en bandoulière. Nous étions en train d'admirer un marbre d'Aphrodite, pareil à celui-là... (*Il désigne la statue.*) Oui, presque pareil ! Jusque-là rien que de très normal... Mais où les choses se corsent, c'est quand l'Anglaise se met en mesure — j'avoue que cette idée est baroque — de prendre un cliché de Zeus... C'était un très beau Zeus, j'en conviens...

(*Eclats de rire des enfants.*)

Mme DURAND-VIEL. — Encore plus beau que celui-là ?

CHAUMETTE. — Je ne sais pas, Madame... Tout dépend du point de vue auquel vous vous placez... et si vous préférez l'art archaïque à l'art apollinien... Mes garçons éclatent de rire avec impertinence. Le gardien intervient... Le règlement s'oppose à ce qu'on photographie... L'Anglaise qui ne sait pas le français ne comprend pas. J'interviens à mon tour. Je prête ce que je sais d'anglais... L'Anglaise rengaine son appareil. Bon. Mais têtue sans doute, sort de son sac à main un crayon et un carnet et se met en devoir de croquer Zeus.

Mme DURAND-VIEL. — Tout le monde a le droit de croquer Zeus !

CHAUMETTE. — Mes garçons ne se retiennent plus. C'est une explosion d'indécence. Je vois leurs regards en coulisse aller prestement des jambes d'Aphrodite aux jambes moins admirables, mais vivantes de l'Anglaise et vice versa... Ainsi... (*Mimique sur la statue et Mme Durand-Viel.*) Je venais quant à moi de parler du canon grec...

Mme DURAND-VIEL. — Admirable sujet !

CHAUMETTE. — Oui, Madame, le canon grec ! Quand je surprends Marchandeau, un cabochard, le portemine brandi, occupé à prendre, lui aussi, des mesures... Je crie : « Marchandeau, qu'est-ce que vous êtes en train de mesurer avec votre portemine. » Marchandeau me répond :...

MARCHANDEAU, *derrière.* — Le canon de l'Anglaise, Monsieur...

CHAUMETTE. — Voulez-vous bien vous taire..., vous répondrez quand on vous interrogera... (*A Mme Durand-Viel.*) C'est ainsi que tout a débuté...

Mme DURAND-VIEL. — A cause du canon de l'Anglaise...

LARRIMONT. — Je note, Monsieur ?

CHAUMETTE. — Mais sans ironie, Larrimont, je vous prie... Peut-être à cause du canon de l'Anglaise en effet. J'induis. Je déduis. Je trouve. Premier point : le rire est toujours une manifestation non déguisée de la peur. On rit quand on a peur. On rit pour ne pas avoir peur... Accordez-moi ce point, Madame...

Mme DURAND-VIEL. — Je ne serais peut-être pas si affirmative que vous !...

CHAUMETTE. — Tous nos philosophes nous l'affirment.

Mme DURAND-VIEL. — Vraiment tous ?

CHAUMETTE. — Même les plus grands !

Mme DURAND-VIEL. — Dans ce cas !

CHAUMETTE. — C'était un fait, hier, que mes garçons riaient parce qu'ils avaient peur ! Mais de quoi ?

Mme DURAND-VIEL. — De quoi en effet ? Dans ce musée, en plein Paris...

CHAUMETTE. — De leur sexe, Madame...

Mme DURAND-VIEL. — Non !

CHAUMETTE. — Parfaitement. N'ayons pas peur des mots : de leur sexe !

LARRIMONT. — Je note, Monsieur ?

CHAUMETTE. — Notez, Larrimont, bille en tête.

Mme DURAND-VIEL, *qui n'en revient pas.* — De leur sexe ?

CHAUMETTE. — De quoi voudriez-vous donc qu'ils aient eu peur ? On voudrait croire que l'Humanité, depuis le temps, se soit habituée à porter ce fardeau...

Mme DURAND-VIEL. — Est-ce vraiment un fardeau ?

CHAUMETTE, *enchaînant.* — Hé bien ! pas du tout... Depuis le temps qu'il y a des hommes et des femmes, n'est-ce pas ? Hé bien ! pas du tout. Tout est, chaque fois, à reprendre à zéro. Tout se passe comme si ces petits garçons que voilà n'arrivaient pas à se faire à l'idée que la terre soit également peuplée de petites filles... Ces êtres qui leur ressemblent tellement et qui leur sont si étrangères, dont ils devront plus tard s'approcher, auxquels ils devront se mêler et qui leur feront tant de mal...

Mme DURAND-VIEL. — Aux petits garçons ?

CHAUMETTE. — Oui, Madame, aux petits garçons devenus des hommes. Comment voulez-vous faire de l'amour à partir de la peur ? De l'amour à partir de la peur... chimiquement irréalisable !...

Mme DURAND-VIEL, *enthousiaste.* — Il a raison.

CHAUMETTE. — C'est toute cette perspective effrayante qui s'est ouverte sous mes pieds, hier, au pavillon des Antiques. Alors j'ai appelé Billon.

BILLON. — Oui, Monsieur.

CHAUMETTE. — Venez, Billon. Billon, soyez assez bon pour confirmer ici ce que vous m'avez affirmé. Si j'ai bonne mémoire, je vous ai demandé si vous aviez une idée, même vague, même très vague, de ce qu'est la parthénogénèse.

BILLON, *ballot.* — La parthénogénèse ?

CHAUMETTE, *comme un démonstrateur.* — Je n'invente rien ; Billon a très exactement pris cette tête d'imbécile et a répété : la parthénogénèse..., la par-

thénogénèse... (*Se fâchant.*) Hé bien ! oui, Billon, la parthénogénèse... Billon !... vous avez tout de même entendu parler de la parthénogénèse ?

BILLON. — Non, Monsieur.

CHAUMETTE, *l'imitant.* — « Non, Monsieur », « Non, Monsieur. » Ils ne savent dire que ça. Ce n'est tout de même pas la première fois que vous entendez ce mot ?

BILLON. — Parthénogénèse ?

CHAUMETTE. — Oui, Monsieur.

BILLON. — Si, Monsieur.

CHAUMETTE. — De quoi parle-t-on chez vous ? De quoi parlent-ils, vos parents ? Ils ouvrent tout de même bien la bouche de temps en temps pour autre chose que pour manger ? Non ? La parthénogénèse, c'est la naissance virginale, imbécile !

Mme DURAND-VIEL. — Est-il certain qu'il faille que ces enfants sachent ce qu'est la naissance virginale pour apprendre ce que vous dites ?...

CHAUMETTE. — Parfaitement ! Ne fût-ce que pour savoir que cette méthode miraculeuse leur est malheureusement inaccessible ! (*A Billon.*) Et les chromosomes ? Ça ne vous dit rien, les chromosomes, Billon ?

BILLON, *se gratte la tête.* — Si, Monsieur, ce que vous dites, ça me dit quelque chose...

Mme DURAND-VIEL. — Ah ! tout de même !

CHAUMETTE. — Mais quoi ?

BILLON. — Quoi ?

CHAUMETTE. — Oui, quoi au juste ?

BILLON. — Quoi, au juste ? (*Il s'indigne.*) Ce n'est pas au programme, M'sieur.

CHAUMETTE, *indigné.* — Vous avez bien entendu, Madame ! Voilà tout ce que ces messieurs trouvent à répondre : ce n'est pas au programme... La belle excuse ! Et la vie, crétin, la vie, elle n'est pas au programme peut-être ?

BILLON. — La vie...

CHAUMETTE. — Oui, vous, moi, Madame... Nous tous ici, est-ce que nous ne sommes pas au programme ? Cette chair sur nos os, ce sang dans nos veines ; ce cerveau dans nos crânes !... Vous avez la grande chance d'être sur terre et vous ne vous demandez pas comment ?... Ça ne vous étonne pas ? Ça ne vous stupéfie pas, Billon ?

BILLON. — Mais, si, Monsieur..., cela me stupéfie, au contraire... Je vous jure bien que cela me stupéfie...

CHAUMETTE, *emporté.* — Vous n'avez aucune curiosité des mystères auxquels vous devez l'existence.

BILLON. — Si, Monsieur.

CHAUMETTE. — « Si, Monsieur. » — « Si, Monsieur. » Non, Monsieur.

BILLON. — Si, Monsieur.

CHAUMETTE. — Hé bien ! prouvez-le, Billon !

(*Stupeur de Billon.*)

Vous voyez bien que malgré vos dénégations vous n'êtes, hélas ! qu'un ignorant et un incapable... D'ailleurs, pour ne rien savoir des chromosomes, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas très avancé dans une science qui n'a rien à voir — mais absolument rien — avec les cochonneries que votre camarade Astruc s'obstine à chuchoter à l'oreille de votre camarade Reichoffen... Allez !

(*Billon s'éloigne.*)

(*Triomphant.*) Voilà ! Est-ce clair ? Est-ce concluant ?

Mme DURAND-VIEL. — On ne peut plus, Monsieur. J'avoue que je suis confondue de l'ignorance de ces jeunes gens.

CHAUMETTE. — N'est-ce pas ! Faut-il que l'instinct de perpétuation de l'espèce ait été fort pour résister à travers les âges à tant d'obstacles... et à tant d'ignorance ?

Mme DURAND-VIEL. — Mon Dieu, comme vous avez raison !

CHAUMETTE. — Ce que nous voulons éliminer, c'est l'inconnu. L'inconnu, c'est-à-dire tout ce qui fait de l'amour une de ces divinités tyranniques et cruelles auxquelles on prétend les hommes soumis pour le pire et pour le meilleur !... Pour le meilleur, voire ! pour le pire, sûrement.

Mme DURAND-VIEL. — Incontestablement...

CHAUMETTE. — La poésie y perdra peut-être. En revanche, ce que nous perdrons en poésie, nous le gagnerons en calme. Plus de coups de foudre qui tournent en eau de boudin. Plus d'inutiles regrets. Plus de sanglots. Plus de serpent, donc plus de poison. Plus de serments, donc plus de trahisons. Enfin, enfin, plus de passions, Madame !

Mme DURAND-VIEL. — Quel paradis ! Martine ! Martine ! Venez tout de suite... Martine, ma chérie !...

MARTINE. — Madame !

Mme DURAND-VIEL. — N'ayez pas peur, mon enfant... Monsieur qui est là ne veut que votre bien.

CHAUMETTE. — Parfaitement. Elle est charmante, dites-moi. (*Il la prend par la main et la fait tourner.*) Ce serait tout de même dommage que, dans quelques années d'ici, elle ait revêtu tous les défauts de son sexe... La coquetterie..., la duplicité..., l'égocentrisme..., l'esprit d'abnégation, la pire forme de l'égoïsme... Reichoffen !

REICHOFFEN. — Monsieur !

CHAUMETTE. — Reichoffen ! mon petit..., vous voyez, cette jeune personne... C'est une femme ! une future femme...

(*Coup de sifflet.*)

Mme DURAND-VIEL. — L'alerte !

CHAUMETTE. — Aïe !... Il tombe très mal...

Mme DURAND-VIEL. — Continuez... Continuez...

CHAUMETTE, *à Larrimont.* — Larrimont, mon petit, votre papier est presque prêt !... S'il arrive, vous filez...

LARRIMONT. — Qui donc ?

CHAUMETTE. — Le proviseur, crétin... (*Il regarde les enfants.*) Dès qu'on leur parle de femme, toc, ils regardent la statue et repartent à rire... Il n'y a pas de quoi rire, Reichoffen... Vous plaît-elle, cette jeune personne ?...

(*Moue de Reichoffen.*)

Ce n'est évidemment pas une Porsche, Reichoffen, c'est une femme. Hé bien ! qu'elle vous plaise ou non, vous allez la prendre...

REICHOFFEN. — Non !

CHAUMETTE. — ... ainsi, par la main..., et vous promener doucement avec elle par les allées...

(*Reichoffen se débat.*)

REICHOFFEN. — Je ne veux pas.

CHAUMETTE. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

REICHOFFEN. — Parce que.

CHAUMETTE. — Et pourquoi : parce que ?

REICHOFFEN. — Parce que j'ai déjà une sœur et, vous savez, Monsieur... C'est déjà lourd, une sœur !

CHAUMETTE. — Vous voyez, Madame... déjà les craintes obscures, déjà la misogynie naissante. (*A Reichoffen.*) Raison de plus, Reichoffen.

REICHOFFEN. — Et qu'est-ce qu'on devra faire, Monsieur ?

CHAUMETTE. — Rien...

REICHOFFEN. — Rien ? Ce sera rasant, rien, Monsieur.

CHAUMETTE. — Si vous croyez que ce n'est pas rasant, la vie... C'est un pli à prendre très jeune. Vous ramasserez des cailloux... Vous compterez les marches de marbre rose. Vous ferez les touristes.

REICHOFFEN. — Ce n'est pas gai de faire les touristes !

CHAUMETTE. — Non bien sûr, ce n'est pas gai. C'est aussi un pli à prendre. Vous regarderez les statues...

(*Reichoffen, à cette idée, pouffe.*)

Sans rire, Reichoffen... et puis vous vous habituerez l'un à l'autre.

REICHOFFEN. — Oh !

CHAUMETTE. — Il n'y a pas de Oh ! qui tienne. Dans quelques années vous me remercierez que vous aient été épargnées, comme aux fils de rois, les angoisses du choix... Voilà, c'est fait !... Plus tard, plus tard, se présenteront quelques formalités dont vous vous acquitterez comme si de rien n'était. Vous êtes mariés, mes enfants...

Mme DURAND-VIEL. — C'est merveilleux.

CHAUMETTE. — Ils sont mariés.

(*Double roulement de sifflet.*)

(*Les enfants partent.*)

Aux autres ! vite ! aux autres ! je veux que tout le monde soit heureux... (*A Larrimont.*) C'est votre carnet mondain qui sera plein demain, mon vieux... (*A Mme Durand-Viel.*) Faites l'appel, Madame ! une fille ! un garçon ! une fille ! un garçon !

Mme DURAND-VIEL. — Dans quel ordre ?

CHAUMETTE. — Peu importe. Les yeux fermés. Au hasard.

Mme DURAND-VIEL. — On peut essayer de les assortir ?

CHAUMETTE. — Vous n'êtes pas folle ? J'appelle un nom. Vous en appelez un autre !

Mme DURAND-VIEL. — Raymonde !

(*Ils apparaissent.*)

CHAUMETTE, *au comble de l'exaltation.* — A voté ! Non, pardon : mariés...

DE LANGLOIS. — Ce n'est pas possible, Monsieur ! Vous ne l'avez pas regardée. Elle est d'un commun!

CHAUMETTE. — Langlois, il faut choisir : vous êtes fils d'aristocrate ou fils de communiste ? Allez. A voté..., c'est fait...

(*Entre le proviseur, M. Martel.*)

MARTEL, *à Chaumette.* — Vous n'allez pas recommencer le coup du Parlement au moins... Je me dois de vous rappeler que le ministère est toujours par terre...

CHAUMETTE. — Non, monsieur le Proviseur... Pas le coup du Parlement ; je laisse à d'autres le coup du Parlement.

MARTEL. — Je l'ai dit à ma femme en me levant ce matin... C'est la tuile...

CHAUMETTE. — La tuile !... et pourquoi la tuile ?

MARTEL. — Je le sens. Je sens toujours les tuiles. J'ai un nez qui sent les tuiles... Allez, j'exige de savoir... C'est une tuile, n'est-ce pas ?

CHAUMETTE. — Tout dépend de ce que vous appelez une tuile... Il ne s'agit ici que du bien général...

MARTEL. — Alors, j'avais raison : c'est la tuile...

CHAUMETTE. — Le bien général, c'est la tuile ?

MARTEL. — Oui, mon cher... Dans la mesure où vous vous en occupez... ! Il ne faut pas s'occuper du bien général. Il faut le laisser tranquille... Une tuile, pour moi, c'est toujours quelqu'un qui regarde trop loin. Ça ne vous regarde pas « après »; c'est de l'indiscrétion professionnelle de s'occuper d'après...

CHAUMETTE. — Je l'ai cru longtemps ; je ne le crois plus.

MARTEL. — L'Administration, justement, a la sagesse de vous renouveler tous les ans votre stock d'enfants pour que vous n'ayez pas à vous occuper d'autre chose que de leur examen de passage. Il n'y a pas d'après, Chaumette.

CHAUMETTE. — Si.

MARTEL, *affolé.* — Vous ne seriez pas devenu chrétien, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Non. Après « après », non, ce n'est pas mon rayon.

Mme DURAND-VIEL, *optimiste.* — Vous dites ça ; vous y viendrez.

CHAUMETTE. — C'est celui des spécialistes ; mais avant « après » oui, c'est le mien.

MARTEL. — Encore cette foutue conscience qui vous travaille, Chaumette !

CHAUMETTE, *très doucement.* — Non, non, monsieur le Proviseur. Je croyais en être quitte avec ma parole donnée.

MARTEL. — Vous me faites peur, Chaumette... Je sens que c'est la vraie tuile...

(*Larrimont veut s'esquiver.*)

Ne partez pas, mon ami... Je vous interdis de partir. Vous m'affolez, Chaumette.

CHAUMETTE. — Vous allez dire que je découvre la vie bien tard : il n'y a pas que la conscience, monsieur le Proviseur.

MARTEL. — Il n'y a pas que la conscience ? Qu'est-ce qu'il peut bien avoir d'autre capable de nous faire tomber des tuiles sur la tête ?... Ce n'est pas l'honneur, au moins, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Non, monsieur le Proviseur, ce n'est pas l'honneur.

MARTEL. — Alors !... Allez-y, bon Dieu !

CHAUMETTE, *courageusement laisse tomber.* — Le sexe, monsieur le Proviseur.

MARTEL, *hurlant.* — Le sexe ! rien de plus !

CHAUMETTE, *catégorique.* — Le sexe...

(*Roulement de sifflet : c'est Astruc.*)

## Septième tableau

*La buvette de la chambre.*
*Chaumette regarde intéressé et impatient. Il marche de long en large.*

L'APPARITEUR. — Vous ne connaissiez pas la buvette de la Chambre ?

CHAUMETTE. — Non, Monsieur.

L'APPARITEUR. — C'est une buvette qui n'a d'extraordinaire que d'être la buvette de la Chambre...

CHAUMETTE. — J'aime mieux vous dire que je ne désirais pas la connaître et sans la convocation de M. Martel, je vous assure que je ne serais pas ici.

L'APPARITEUR. — Vous veniez pour une Légion d'honneur, sans doute ?

CHAUMETTE. — Non, Monsieur. Je ne me suis jamais dérangé pour un ruban. Ce n'est pas à mon âge que je vais commencer.

L'APPARITEUR. — Il n'y aurait pas de honte, vous savez. Quand un gouvernement tombe, surtout à l'improviste, il nous reste toujours quelques croix en rade... Alors, on se dépêche de vider les tiroirs... On liquide.

CHAUMETTE. — C'est du joli !

L'APPARITEUR. — Vous ne fréquentez pas d'hommes politique ?

CHAUMETTE. — Si, Monsieur. Mais pas les mêmes que vous.

L'APPARITEUR. — C'est impossible. Ils viennent tous ici.

CHAUMETTE. — Je les fréquente morts, et plus grands !...

L'APPARITEUR. — Ah !

CHAUMETTE. — Comme vous dites.

L'APPARITEUR. — Vous tombez sur un jour maussade, c'est dommage, même ça serre un peu le cœur, mais en temps normal, ici, on barbote en pleine vie...

CHAUMETTE. — Vous avez beaucoup de chance.

L'APPARITEUR. — Vous ne pouvez pas savoir ! Il y a des jours, surtout les jours de crise, ou la veille quand ça menace... Vous prenez le métro ?

CHAUMETTE. — Rarement... J'habite la province...

L'APPARITEUR. — C'est dommage... Hé bien ici, les jours de pointe, c'est le métro à six heures du soir... Aujourd'hui, malheureusement, c'est le contraire d'un jour de pointe... En somme, c'est relâche. Ces messieurs sont partis...

CHAUMETTE, *repliquant avec colère.* — En effet ! Ils sont partis ! Mais où ?... Où sont-ils ? ces messieurs ? Où sont-ils ?... Que peuvent-ils bien faire de si important puisque le ministère est par terre?...

L'APPARITEUR. — Où sont-ils, ces Messieurs ?

CHAUMETTE. — Oui.

L'APPARITEUR. — On voit que vous ne les connaissez pas !

CHAUMETTE. — Je m'en félicite...

L'APPARITEUR. — Ils sont près de leur téléphone... Tout simplement près de leur téléphone.

CHAUMETTE. — Près de leur téléphone ! Comment près de leur téléphone ?

L'APPARITEUR. — Règle générale ; en période de crise ministérielle, un député ne doit sous aucun prétexte s'écarter de son téléphone. Il dort la main sur l'appareil et l'oreille au guet.

CHAUMETTE. — La main sur l'appareil ? Vraiment!

L'APPARITEUR. — Parce qu'on peut l'appeler, Monsieur. Et si on l'appelle... et qu'il ne soit pas là, j'aime autant vous dire qu'il y a beaucoup d'autres numéros — dix, vingt, cent — qui répondent : présent, au premier appel. On a un très grand sens civique dans la maison. C'est un peu comme dans la Marine. J'ai servi dans la Marine, pas vous ?

CHAUMETTE. — Non, Monsieur. Je le regrette vivement, mais je n'ai pas servi dans la Marine.

L'APPARITEUR. — C'est dommage ! Dans la Marine, quand le navire coule, tout le monde est sur le pont !

CHAUMETTE. — C'est bien.

L'APPARITEUR. — C'est normal. Ici, c'est la même chose ! C'est l'équipage d'un croiseur léger, dans les 15, 18.000 tonneaux, 600 bonshommes prêts à tout. Canonniers ? Canonniers ! Radio-télégraphistes? Radio-télégraphistes ! Ministre des Affaires étrangères ? Il n'y a personne ? Je me dévoue.

CHAUMETTE. — C'est bien.

L'APPARITEUR. — C'est normal.

CHAUMETTE. — Et monsieur Martel ?

L'APPARITEUR. — Le président ?

CHAUMETTE. — Monsieur Martel avec qui j'ai rendez-vous n'est pas président.

L'APPARITEUR. — Vous m'avez dit que vous n'aviez pas servi dans la Marine ?

CHAUMETTE. — Non.

L'APPARITEUR. — C'est dommage. Vous auriez tout de suite compris... Ici, président, c'est un peu chez nous matelot sans spécialité. En somme, nous avons ici 600 matelots sans spécialité. « Sans spé » comme on dit dans la Marine...

CHAUMETTE. — « Sans spé » ?

L'APPARITEUR. — Parfaitement ; sans spé...

CHAUMETTE. — Ainsi le président Martel serait matelot « sans spé ».

L'APPARITEUR. — Vous avez compris !

CHAUMETTE. — Fort bien !

(*Le rôle du ministre est tenu par le même acteur que celui du proviseur. Mais le ministre doit être plus jeune — les cheveux en brosse — et le proviseur être joué en composition, avec une perruque blanche.*)

L'APPARITEUR. — Le voilà...

MARTEL. — Chaumette ?

CHAUMETTE. — Parfaitement, Chaumette, monsieur le Président !

MARTEL. — Appelez-moi Martel, mon vieux. De même que je déteste les bureaux — ça date d'une autre époque, les bureaux — comme les carrosses, c'est pourquoi je donne toujours mes rendez-vous ici, je déteste les titres. Appelez-moi Martel.

CHAUMETTE. — Il n'y a pas de raison, monsieur le Président.

MARTEL. — Il y a toujours une raison. Il suffit de la trouver...Je vous ai convoqué, mon vieux, parce que j'ai contracté au gouvernement et ici même le goût des explications franches, voire brutales... Asseyez-vous. Votre idée d'introduire au lycée les mœurs du Parlement le jour même où nous engagions ici — enfin à côté — notre existence, était malencontreuse...

CHAUMETTE. — J'en conviens...

MARTEL. — Vous n'imaginez pas la malhonnêteté de l'opposition...

CHAUMETTE. — Je l'avoue...

MARTEL. — Tout prétexte lui est bon... Elle nous surveille ; elle nous épie ; elle nous diffame...

CHAUMETTE. — Non ?

MARTEL. — Elle nous fait pleuvoir tous les jours, jusqu'à ce que nous n'en puissions plus..., des tuiles sur la tête... Mon frère m'a alerté... Il m'a mis au courant de votre dernière invention...

CHAUMETTE. — Le sexe ?

MARTEL. — C'est trop dire que ce soit votre invention exclusive.

CHAUMETTE. — Loin de moi, très loin de moi la prétention...

MARTEL. — A travers les hoquets de mon pauvre frère, je n'ai pas très bien perçu si vous entendiez que nous nous libérions du sexe..., que nous le remettions enfin à sa place comme un malpropre...

CHAUMETTE. — C'est-à-dire ?

MARTEL. — Ou au contraire que nous le libérions, lui, que nous lui donnions la clé des champs, liberté entière de manœuvre ; ou pour parler en termes politiques plus actuels, que nous lui reconnaissions indépendance pleine et entière.

CHAUMETTE. — Je penchais pour l'indépendance.

MARTEL. — Mais peu importe.

CHAUMETTE, *essayant d'intervenir.* — Comment peu importe ?

MARTEL. — Peu importe... puisque en tout état de cause j'ai prié les journaux de différer la publication d'informations relatives à vos recherches et découvertes.

CHAUMETTE, *scandalisé.* — Et la liberté de la Presse, monsieur le Président ?

MARTEL. — La Presse est libre, mon cher, mais j'y compte des amis : je les ai simplement prévenus que l'Education Nationale ne cautionnait pas votre expérience.

CHAUMETTE. — Voilà donc pourquoi ils se sont tus.

MARTEL. — Ni plus, ni moins.

CHAUMETTE. — Mais alors, monsieur le Président, le sexe... ?

MARTEL. — Demandez-lui un peu de patience. Il attendra, mon vieux. Il n'est hélas ! pas seul dans ce cas.

CHAUMETTE. — Il est vrai qu'il attend depuis très longtemps.

MARTEL. — Ce n'est qu'une question de jours, d'heures, peut-être. Dès que le prochain gouvernement sera formé, vous le saisirez de votre projet. Je vous introduirai auprès de mon successeur. Il ouvrira un grand débat à côté...

CHAUMETTE. — Si ce n'est qu'une question d'heures, effectivement.

MARTEL. — Nous, maintenant, depuis la chute, nous ne pouvons plus qu'expédier les affaires courantes.

CHAUMETTE. — La libération sexuelle n'est évidemment pas une affaire courante.

MARTEL. — Comme vous dites.

CHAUMETTE. — On ne peut pas la trancher à la sauvette !

MARTEL. — Non...

CHAUMETTE. — Il faut d'abord la considérer dans son entier.

MARTEL. — Exactement.

CHAUMETTE. — Peser le pour et le contre.

MARTEL. — Vous avez compris !

CHAUMETTE. — Analyser sérieusement l'alternative : maintien du statu quo ou élaboration d'une politique neuve...

MARTEL. — Dites-moi, mon vieux. Vous avez des dispositions d'homme d'Etat.

CHAUMETTE. — Moi ?

MARTEL. — Vous êtes fait pour occuper un jour la position du barreur.

CHAUMETTE. — La position du barreur ?

MARTEL. — On ne vous l'a jamais dit...

CHAUMETTE. — J'ai trop de doutes... et vous voyez, il suffit que j'aie une idée...

MARTEL. — Toutes les grandes idées sont malencontreuses un jour.

CHAUMETTE. — C'est vrai...

MARTEL. — Ce n'est pas à un professeur d'Histoire que je l'apprendrai.

CHAUMETTE. — Toutes : même les plus généreuses... Surtout les plus généreuses... Et puis un jour vient... Seulement, voyez-vous, pour apprécier l'heure et le jour, il faut avoir comme vous, monsieur le Président, la position du barreur.

MARTEL. — Exact.

CHAUMETTE. — On ne se rend pas très bien compte en province..., qu'il y a une position de barreur. Dans la cale ou sur les ponts et entreponts divers...

MARTEL. — Vous avez servi dans la Marine ?

CHAUMETTE. — Non, monsieur le Président, c'est une image... On peut rêver tout à loisir, divaguer. Mais la position du barreur...

MARTEL. — J'en conviens.

CHAUMETTE. — La position du barreur ! On ne peut rien contre la position du barreur !

MARTEL. — Rien.

CHAUMETTE. — On y est ou on n'y est pas. On l'occupe ou on ne l'occupe pas. Un point c'est tout. Je rêve à l'entrepont... et vous, vous avez le Pouvoir : voilà la différence.

MARTEL. — Oui.

CHAUMETTE. — Vous avez la barre en main.

MARTEL. — Bien sûr.

CHAUMETTE. — C'est ce que je viens de mesurer en un clin d'œil... et ce qui m'a permis de ravaler ma déception.

MARTEL. — Vous ne croyez pas si bien dire, mon cher... Le président Vorochilov..., vous savez, Vorochilov ?

CHAUMETTE. — Naturellement...

MARTEL. — Le président Vorochilov a dit de moi..., vous ne connaissez pas le russe ?

CHAUMETTE. — Je regrette : non.

MARTEL. — Moi non plus. Mais j'ai appris la phrase par cœur parce que je la trouve jolie à l'oreille... Kakda Martel... (*ici une phrase en russe*).

CHAUMETTE. — Très jolie, en effet. Roucoulante.

MARTEL. — Et ça veut dire : « Quand Martel fait partie d'un gouvernement, moi, Vorochilov, je sais

que le navire France est piloté d'une main à la fois vigoureuse et honnête. »

CHAUMETTE. — C'est un beau certificat.

MARTEL. — N'est-ce pas ? Et il a raison, le président Vorochilov...

CHAUMETTE. — Je n'en doute pas.

MARTEL. — C'est ça, mon cher, la position du barreur.

(*Le téléphone sonne. Martel tressaille. L'appariteur s'empare de l'appareil, il écoute.*)

L'APPARITEUR. — Allô ! C'est pour vous, monsieur le Président.

MARTEL. — Une bonne voix ou une mauvaise voix ?

L'APPARITEUR. — Une voix, monsieur le Président.

(*Martel se lève et va à l'appareil. Chaumette reste au premier plan.*)

MARTEL. — Donnez. (*A Chaumette.*) Une voix, c'est toujours bon à prendre. Allô ! Oui... C'est moi... Seul ? (*Un coup d'œil vers Chaumette.*) « Un grand homme est toujours seul », qui a dit ça ?... Martel, mon petit père... (*Il a une voix brusquement presque angoissée.*) Ah !... Ah !... Ah !... ah !... ah !... (*Il encaisse.*)

(*Chaumette tire sur son cigare, au premier plan et à l'air parfaitement à l'aise.*)

CHAUMETTE. — Ah !

MARTEL, *dans l'appareil, furieux.* — Et c'est ça qu'ils appellent une « combinaison dynamique » ? (*A Chaumette.*) C'est ça qu'ils appellent une « combinaison dynamique » !...

CHAUMETTE. — Pour apprécier une combinaison dynamique, il faut occuper la position du barreur, monsieur le Président. Moi, je ne suis qu'à l'entrepont.

MARTEL, *dans l'appareil.* — C'est scandaleux... (*A Chaumette.*) Ça a l'air de ne vous faire ni chaud ni froid, à vous ?... C'est scandaleux, mon vieux.

CHAUMETTE, *désabusé et soufflant la fumée de son cigare.* — Je n'ai pas d'avis. Je vous ai dit : la position du barreur.

MARTEL, *excédé, à Chaumette.* — Foutez-moi la paix, mon vieux, avec votre position du barreur. La question n'est pas là, je vous prie de le croire... (*Dans le téléphone.*) Mais non, ce n'est pas un officier de Marine, c'est un professeur d'Histoire... (*Un temps.*) Qu'ils commencent par imposer à nos ministres d'être champions de judo... et après, après seulement ils pourront parler de la position du barreur.

CHAUMETTE, *lui soufflant.* — Vous voulez dire de « combinaison dynamique ».

MARTEL. — Et qu'est-ce que j'ai dit ?

CHAUMETTE. — Vous avez dit : la position du barreur.

MARTEL, *dans le téléphone.* — Je peux difficilement mettre en avant cette proposition. Tu comprends pourquoi ?

CHAUMETTE, *jouant à lui répondre.* — Parfaitement.

MARTEL. — J'aurais l'air de prêcher pour mon saint. Ce qui serait politiquement maladroit : passe encore. Mais intellectuellement faux... Car en l'occurrence, je ne pense pas à moi.

CHAUMETTE. — C'est l'évidence même.

MARTEL, *dans le téléphone.* — Je serais le premier à applaudir une combinaison dynamique. Mais à la condition qu'elle soit vraiment dynamique. Même si elle m'excluait... Donc moi, je me raye...

CHAUMETTE, *mimant la réplique.* — Non, non, il ne faut pas.

MARTEL, *dans le téléphone.* — Si, je me raye... Je m'efface... Je me gomme... Seulement, il n'y a pas que moi. Il y a malheureusement les grandes échéances politiques.

CHAUMETTE, *même jeu.* — Elles ne pourront pas attendre indéfiniment, les grandes échéances politiques.

MARTEL, *au téléphone.* — Ne mâchons pas nos mots : on est en 93.

CHAUMETTE. — Depuis cent soixante quatre ans qu'on est en 93, ça commence à devenir inquiétant, ce sur-place à toute vitesse...

MARTEL, *dans le téléphone.* — C'est ton avis ?

CHAUMETTE, *même jeu.* — Catégorique.

MARTEL, *dans le téléphone.* — C'est pourquoi, à mon corps défendant, il faut à toutes forces que je sois de la combinaison. (*Il écoute, intéressé, et non plus anxieux.*) ... Ah !... Ah !... Ah !... Une grande idée ? Rien n'est plus facile

CHAUMETTE, *même jeu.* — C'est même ce qu'il y a de plus facile en politique, les grandes idées.

MARTEL, *dans le téléphone.* — Je suis à la buvette de la Chambre. Tu m'envoies quelqu'un dare-dare... J'attends. (*Il allait raccrocher, il reprend l'appareil.*) Et puis, merci...

CHAUMETTE. — Je vais vous saluer, monsieur le Président.

MARTEL. — Appelez-moi Martel... Restez... C'est en des heures pareilles qu'on a besoin d'amis.

CHAUMETTE. — Si j'ai bien compris, votre affaire est mauvaise.

MARTEL. — Non pas ! Mais ils manœuvrent, ils intriguent, ils calomnient.

CHAUMETTE. — Encore l'opposition !

MARTEL. — Des envieux, des ennemis... Vous n'avez pas d'ennemis, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Pas à ma connaissance.

MARTEL. — Vous ne savez pas ce que vous perdez : c'est la grande joie de la vie politique : nous n'avons que des ennemis.

CHAUMETTE. — Je vous les laisse.

MARTEL. — Je ne vous les donne pas. Je me les garde... Asseyez-vous. Nous disions donc qu'il faut libérer le sexe ?

CHAUMETTE. — Ne vous encombrez pas l'esprit avec ça. Nous en parlerons à votre successeur. Qui est-ce ?

MARTEL. — Quelqu'un dont j'ai même oublié le nom... Cependant rien n'est fait.

CHAUMETTE. — Vous voyez bien : contentez-vous d'expédier les affaires courantes.

MARTEL. — C'est une solution de lâcheté... au contraire, le dos au mur on doit affronter les difficultés ! Le sexe ! Chaumette ! Le sexe !

CHAUMETTE. — Le gouvernement d'abord.

MARTEL. — Non, Chaumette, le sexe ! Napoléon disait : On prouve la marche en marchant.

CHAUMETTE. — C'est vrai...

MARTEL. — Vous voyez bien... Une bouteille de champagne, Chaumette ?

CHAUMETTE. — Non, non, merci...

MARTEL. — Que puis-je pour vous ?

CHAUMETTE. — Rien.

MARTEL. — N'allez pas croire que parce que je risque de voir une fois passer l'ascenseur sans s'arrêter, je ne sois plus rien.

CHAUMETTE. — Loin de moi, monsieur le Président...

MARTEL. — Même absent du gouvernement, j'y serais tout de même présent.

CHAUMETTE. — Non ?... Même absent... ? C'est magnifique...

MARTEL. — Quand on a une fois pris le pli de servir le pays, c'est un pli dont on ne peut plus se défaire..., on le sert comme malgré soi...

CHAUMETTE. — Comme on respire, en somme ?

MARTEL. — Tous les dimanches, dans une très belle propriété de Chevreuse, les ministres qui sont sur la touche jouent à colin-maillard ou à saute-moutons avec les ministres qui ne le sont pas.

CHAUMETTE. — Sur la touche ?

MARTEL. — Oui.

CHAUMETTE. — Non !

MARTEL. — Si...

CHAUMETTE. — Tous les dimanches !

MARTEL. — Parfaitement... Allez dire après ça que la continuité gouvernementale ne soit pas assurée, c'est le même gouvernement, sous des noms différents, c'est tout.

CHAUMETTE. — C'est ingénieux...

MARTEL. — N'est-ce pas ?... Venez donc dimanche prochain. Je vous emmène.

CHAUMETTE. — Je ne suis pas ministre.

MARTEL. — On élargit le cercle !... C'est fou ce que ces petits jeux de société comme colin-maillard ou saute-mouton favorisent les rapprochements.

CHAUMETTE. — Tiens ! Je n'y aurais pas songé...

MARTEL. — Et alors, là, dans une atmosphère détendue..., très relaxe...

CHAUMETTE. — Très relaxe ?

MARTEL. — ... On peut se demander les uns aux autres n'importe quoi.

CHAUMETTE. — Forcément.

MARTEL. — Et on ne se refuse rien...

CHAUMETTE. — Forcément...

MARTEL. — Alors, Chaumette, le sexe ?...

(*L'appariteur entre et annonce.*)

L'APPARITEUR. — La Presse, monsieur le Président.

MARTEL. — Elle est toujours la bienvenue, qu'elle entre !

(*Entre Larrimont.*)

(*Présentant.*) La Presse ! Le Corps enseignant !

CHAUMETTE. — Nous nous connaissons.

MARTEL, *à Larrimont.* — C'est une exclusivité, mon vieux ! Vous avez une chance inouïe... Personne, même au gouvernement, n'a connaissance de la bombe que je vais lancer... (*Il se frotte les mains.*) une vraie bombe...

CHAUMETTE. — Une vraie bombe ?

MARTEL. — A ma façon ! Une bombe Martel ! Ah ! mais ! une combinaison dynamique !... Ils vont voir. Ils vont entendre... ! Ils vont la recevoir en pleine figure...

CHAUMETTE. — La bombe ?

MARTEL. — Et vous préciserez, mon petit, vous n'oublierez pas de préciser que le corps des professeurs, consulté, applaudit des deux mains...

CHAUMETTE. — Le corps des professeurs applaudit des deux mains ?

MARTEL. — Preuve en est, Chaumette, votre présence à mes côtés...

CHAUMETTE. — Et peut-on savoir ce qu'il applaudit, le corps des professeurs, monsieur le Président ?

MARTEL. — Ne faites pas l'innocent, mon bon, devant la Presse. (*Il désigne Larrimont.*) Nous en parlons depuis une heure... (*A Larrimont.*) J'ai décidé de libérer le sexe...

CHAUMETTE. — Vous ?

MARTEL. — Moi...

CHAUMETTE. — Mais dites quelque chose, Larrimont !...

MARTEL. — Larrimont a toujours soutenu fidèlement ma politique... (*A Larrimont.*) Il y a bien longtemps que je pense au sexe...

CHAUMETTE, *stupéfait de ce tour de passe-passe.* — Il y a très longtemps que vous y pensez ?

MARTEL. — Ça a l'air de vous étonner, mon vieux...

CHAUMETTE. — Je croyais...

MARTEL. — Talleyrand a dit qu'en Politique il ne suffit pas de croire, qu'il faut vouloir...

CHAUMETTE. — Talleyrand ?

MARTEL. — Je ne vais tout de même pas vous apprendre l'Histoire, mon vieux... Donc je veux...

CHAUMETTE. — Mais...

MARTEL. — Il n'y a pas de mais... Les deux clés de la Politique sont : premièrement la surprise, dans la conception ; deuxièmement, la rapidité dans l'exécution...

CHAUMETTE. — Les deux clés de la Politique ?

MARTEL. — Vous n'avez donc pas lu Marx ?

CHAUMETTE. — Marx ne dit rien de pareil.

MARTEL. — Marx ne dit rien de pareil ?

CHAUMETTE. — Non.

MARTEL. — Alors ce sera donc quelque autre auteur aussi valable. Au moment de l'exécution, il ne faut pas lésiner sur les moyens. Les plus grands sont les meilleurs... Il faut que, par tous les moyens, le sexe devienne l'obsession de la jeunesse de ce pays...

CHAUMETTE. — Non ?

MARTEL. — Si vous n'êtes pas d'accord, mon vieux, je n'ai pas besoin de vous... Les tièdes, les opposants, c'est de la paille dans l'acier...

CHAUMETTE. — Moi, opposant ?... Moi, de la paille dans l'acier ?

MARTEL. — J'entre en campagne, et quand j'entre en campagne, je n'admets pas de contradicteur... On n'a que trop attendu : il faut libérer le sexe...

CHAUMETTE. — Oui...

MARTEL. — Ah ?... Vous y venez !... Vous vous ralliez !... Je veux créer un comité permanent de défense... Notez, mon petit... Peut-être un mouvement !... Je veux que sur les grands murs lépreux devant lesquels nos trains de luxe ralentissent aux approches de nos gares parisiennes, des équipes de volontaires badigeonnent au minium, en lettres géantes : Libérez le sexe... Libérez le sexe... On dirait un nom propre Le Sexe, vous ne trouvez pas ?

CHAUMETTE. — Charles Le Sexe ?

MARTEL. — Oui, ou Maurice Le Sexe ! Bref le nom de quelqu'un embastillé pour une juste cause !

CHAUMETTE. — Quelle cause ?

MARTEL. — Peu importe ! Savait-on de quoi étaient coupables les prisonniers de la Bastille ? Savait-on même combien ils étaient ? 20 ? 200 ? 2.000 ? hein, Chaumette ?

CHAUMETTE. — 17, monsieur le Président !

## Huitième tableau

*Le Bistrot.*

*Chaumette est à une table. Le docteur à une autre...*

*L'appariteur* (*en patron de bistro*) derrière ce *qui figure le comptoir.*

CHAUMETTE, *à l'appariteur.* — Quelle heure est-il ?

L'APPARITEUR. — Cinq minutes de plus que tout à l'heure, Monsieur...

CHAUMETTE. — C'est extravagant !

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce qui est extravagant ?

CHAUMETTE. — Il est extravagant que le journal ne soit pas encore là... Il ne peut pas être à l'heure, le journal, comme tout le monde.

L'APPARITEUR. — Je vous ai dit qu'il arrive à la demie et il n'est que le quart...

CHAUMETTE. — Il n'est toujours que le quart !

LE DOCTEUR. — Mangez, Chaumette... Il faut manger !

CHAUMETTE. — Je mangerai si j'en ai envie. Je n'en ai pas envie.

LE DOCTEUR. — Vous n'avez pas déjeuné... Je vous prescris formellement de manger...

CHAUMETTE. — Il y a cinquante-sept ans exactement que je ne prends plus rien à quatre heures de l'après-midi.

LE DOCTEUR. — Je prescris que vous mangiez si vous espérez que je vous permette de lire le journal...

CHAUMETTE. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

LE DOCTEUR. — C'est très mauvais à jeun, les journaux.

CHAUMETTE. — Ah !

LE DOCTEUR. — Horriblement mauvais. Le journal du jour, c'est seulement le journal de la veille en pire... C'est le contraire de la viande...

CHAUMETTE. — C'est le contraire de la viande, le journal ?

LE DOCTEUR. — On a intérêt à le laisser vieillir... Il s'améliore... Mais, ainsi, comme vous êtes, à jeun, à vif, c'est abominable... On s'alarme... On s'irrite... La bile vous monte à la gorge... et pourquoi donc ?

CHAUMETTE. — Vous croyez que Larrimont aura eu le toupet ?

LE DOCTEUR. — Oui.

CHAUMETTE. — Vous le croyez vraiment ?

LE DOCTEUR. — Vous l'avez dit vous-même, Chaumette.

CHAUMETTE. — Mais c'est du vol, docteur... Ce n'est ni plus ni moins que du vol... docteur ?

LE DOCTEUR. — Les idées sont faites pour être volées...

LE DOCTEUR. — C'est un grand honneur qu'on leur fait et il faut s'en réjouir. On a toujours trop d'idées.

CHAUMETTE. — Vous avez trop d'idées, vous ?

LE DOCTEUR. — Je ne sais plus, on me les a toutes volées !

(*La porte s'ouvre, le proviseur entre en coup de vent. Pour la première fois, il exulte. Il brandit le journal.*)

MARTEL. — Chaumette. Vous avez vu le journal !... J'ai acheté tout le paquet. Vous pourriez tout de même être au lycée, mon ami... (*Il en distribue à l'appariteur et au docteur et il tend à Chaumette le journal, avec un geste souverain. Chaumette le regarde suffoqué.*)

(*Un long temps.*)

LE DOCTEUR. — Attention, Chaumette..., vous êtes à jeun !

MARTEL. — Et après ?... On ne peut pas lire le journal à jeun ?

LE DOCTEUR. — Non.

MARTEL. — Pour une fois qu'il y a une très bonne et très grande nouvelle ! (*A Chaumette.*) C'est tout ce que cela vous fait, Chaumette ! Nous tenons le bon bout et c'est tout ce que cela vous fait ?

CHAUMETTE. — Des tombereaux de fleurs pour M. Martel.

MARTEL. — Oui.

CHAUMETTE. — Une rétrospective complète de la vie du président Martel qui n'a même pas quarante ans.

MARTEL. — C'est vrai. Il n'a pas davantage...

CHAUMETTE. — On se demande vraiment où en serait ce pays si M. Martel n'était pas là...

MARTEL. — On pourrait...

CHAUMETTE. — Où en serait la jeunesse de ce pays sans M. Martel ?

MARTEL. — On aurait raison.

CHAUMETTE. — Où en serait la paysannerie de ce pays ; le commerce de ce pays ? La flotte de ce pays ? Les finances de ce pays ? La diplomatie de ce pays, sans M. Martel ?

M. MARTEL. — Naturellement...

LE DOCTEUR. — Attention, Chaumette ! vous êtes à jeun !

CHAUMETTE. — Monsieur Martel a pensé à tout ! Il a étendu sa sollicitude à toutes les classes, à toutes les couches de la nation !...

MARTEL. — A toutes les couches, sans en excepter aucune.

LE DOCTEUR. — Attention, Chaumette.

CHAUMETTE. — ... Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'aujourd'hui il prenne en charge le sexe...

MARTEL. — Rien d'étonnant.

CHAUMETTE. — A ce qu'il fasse son affaire personnelle, son affaire exclusive de la libération sexuelle !

MARTEL. — Il en a vu d'autre !

CHAUMETTE. — Parfaitement !... En quelque sorte, ce serait son dernier petit orphelin, le sexe !

MARTEL. — Tout au moins le dernier en date.

CHAUMETTE. — Je lui fais confiance !

MARTEL. — Vous pouvez !

CHAUMETTE. — A lire cette feuille ! (*Geste de mépris.*)

LE DOCTEUR. — Vous êtes à jeun, Chaumette ! Attention !

CHAUMETTE. — Ce portrait d'Alexandre le Grand ou de Caton d'Utique par Plutarque !...

MARTEL, *furieux.* — Pourquoi dites-vous Alexandre le Grand ou Caton d'Utique ? Il y a je ne sais quelle nuance désobligeante dans votre voix, Chaumette !

CHAUMETTE. — Pourquoi ? Mais parce que votre frère le ministre a de l'un le courage et de l'autre l'honnêteté !...

MARTEL. — Pour l'honnêteté, c'est vrai !... Il le répète assez qu'il est honnête !

LE DOCTEUR. — Je me méfie des gens qui parlent trop de leur honnêteté.

CHAUMETTE. — Parfaitement !

MARTEL. — Comment, parfaitement ?

LE DOCTEUR. — J'ai vu beaucoup de M. Martel !

MARTEL. — Qu'est-ce que vous me dites ?

LE DOCTEUR. — Paris en est rempli...

CHAUMETTE. — Rempli.

LE DOCTEUR. — On marche sur des M. Martel à Paris...

CHAUMETTE. — Vous entendez, monsieur le Proviseur ?

LE DOCTEUR. — Ou plutôt ce sont eux qui nous marchent dessus.

CHAUMETTE. — Et que font-ils ?

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent ?... Rien.

MARTEL, *scandalisé.* — Comment rien ? Ils luttent... Ils se défendent...

CHAUMETTE. — Ils se défendent ! Contre qui se défendent-ils ?

MARTEL, *interloqué.* — Contre qui se défendent-ils ?

LE DOCTEUR. — Contre qui voulez-vous qu'ils luttent ?

CHAUMETTE. — Contre les autres, monsieur Martel.

LE DOCTEUR. — A un contre 10.000 ! A un contre 100.000 !

CHAUMETTE. — Les Thermopyles ! Les Thermopyles de M. Martel. Rien n'est trop pour le président Martel qui lutte avec intrépidité pour s'attaquer au sexe.

MARTEL. — Et encore s'il ne s'attaquait qu'au sexe !

CHAUMETTE. — A quoi s'attaque-t-il encore ?

MARTEL. — A tout ! A la vie chère !... A la guerre !...

CHAUMETTE. — Ce sont ses deux bêtes noires ?... Ses deux dragons et il leur plonge son épée dedans comme saint Michel ?... Il les combat avec intrépidité... Il les terrasse !

MARTEL. — Il essaye.

CHAUMETTE. — Il essaye avec intrépidité.

MARTEL. — C'est cela... Voilà la formule : il essaye avec intrépidité.

CHAUMETTE. — En jouant à colin-maillard !

MARTEL. — Qu'est-ce que vous dites ?

LE DOCTEUR. — Attention, Chaumette !

CHAUMETTE. — En jouant à colin-maillard ou à saute-mouton, le dimanche à Chevreuse !

MARTEL. — Non !

CHAUMETTE. — Si !

MARTEL. — Comment savez-vous ça ? C'est faux !

CHAUMETTE. — Il me l'a dit.

MARTEL. — Qui ?

CHAUMETTE. — Votre frère en personne. Le ministre en personne. Le président Martel en personne ! Saint Michel en personne !

MARTEL. — Quand ? Où ?

CHAUMETTE. — A la buvette de la Chambre, monsieur le Proviseur, c'est un endroit confortable, c'est un beau belvédère, monsieur le Proviseur, que la buvette de la Chambre, pour y pleurer sur l'humanité entière.

LE DOCTEUR. — Attention, Chaumette !

CHAUMETTE, *hors de lui.* — Sortez, monsieur Martel...

(*Le proviseur sort à toute vitesse, abandonnant son paquet de journaux. Un temps.*)

LE DOCTEUR. — Vous voilà satisfait !

CHAUMETTE. — Parfaitement, je suis satisfait.

LE DOCTEUR. — Alors, mangez maintenant ! Vous êtes d'une pâleur...

CHAUMETTE. — Et si je veux être pâle !

LE DOCTEUR. — A votre âge, il faut faire attention. Rien n'est mauvais comme le journal — premièrement le journal — et la colère.

CHAUMETTE. — Et si je veux être en colère ?

LE DOCTEUR. — Alors vous tomberez malade !

CHAUMETTE. — Et si je veux tomber malade.

LE DOCTEUR. — Alors, vous mourrez...

CHAUMETTE. — Et si par hasard, je voulais...

LE DOCTEUR. — A quoi ça sert ?

CHAUMETTE. — Ça ne sert à rien de mourir ?

LE DOCTEUR. — Non... plus maintenant. Autrefois oui, peut-être.

CHAUMETTE. — Si je mourais, M. Martel aurait tout de même ma mort sur la conscience.

LE DOCTEUR. — Une de plus, une de moins.

CHAUMETTE. — Alors vous croyez que ma mort...

LE DOCTEUR. — Absolument rien.

CHAUMETTE. — Vous croyez que même la mort par les temps qui courent ne peut plus servir à rien ?

LE DOCTEUR. — A rien.

CHAUMETTE. — C'est effrayant ce que vous dites là, docteur !

LE DOCTEUR. — C'est juste. De cela aussi, comme du reste, on a abusé, Chaumette.

CHAUMETTE. — On aurait abusé de la mort ?

LE DOCTEUR. — Des droits qu'elle confère...

CHAUMETTE. — Aux morts...

LE DOCTEUR. — Non, Chaumette... aux vivants... Et puis, pour mourir, encore faudrait-il croire à quelque chose ! et personne ne croit plus à rien.

CHAUMETTE. — Alors ?... pour les enfants ?

LE DOCTEUR. — Je ne sais pas.

CHAUMETTE. — Vous pensez vraiment que je ne puisse rien pour eux... ?

LE DOCTEUR. — Je le crains. Ou si peu... ?

CHAUMETTE. — Je ne peux pas ne rien leur apprendre tout de même...

LE DOCTEUR. — Il faudrait peut-être en avoir le courage... Chaumette...

CHAUMETTE. — Vous croyez ?

LE DOCTEUR. — Rien, c'est peut-être trop ?

CHAUMETTE. — N'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — Nous allons vers un monde sans microbes, mais sans plaisir. Sans guerre.

CHAUMETTE. — Vous trouvez.

LE DOCTEUR. — Ce sont les derniers soubresauts.

CHAUMETTE. — Ce sont les derniers soubresauts ?

LE DOCTEUR. — Sans guerre, mais sans amour.

CHAUMETTE. — La guerre, ce n'était pas l'amour.

LE DOCTEUR. — C'en était même le contraire. Mais on découvrira un jour que ces deux contraires — comme tous les contraires sans doute — étaient mystérieusement liés.

CHAUMETTE. — Sans prison, mais sans liberté ?

LE DOCTEUR. — Peut-être...

CHAUMETTE. — Sans travail, mais sans vacances... ?

LE DOCTEUR. — Je le crains.

CHAUMETTE. — Les pauvres petits ?

LE DOCTEUR. — Vous les aimez donc ?

CHAUMETTE. — Je tremble pour eux...

LE DOCTEUR. — Je croyais que vous ne trembliez que pour les principes, mais les principes, Chaumette, eux se porteront fort bien. Eux ne seront jamais menacés.

CHAUMETTE. — Alors... les petits ?

LE DOCTEUR. — Je ne sais pas... Apprenez-leur la planche !

CHAUMETTE. — La planche ! Tiens !

LE DOCTEUR. — Oui... souple... très souple... La planche et la patience !... beaucoup de patience... L'indifférence !

CHAUMETTE. — La planche et l'indifférence !

LE DOCTEUR. — La planche : ne rien vouloir. L'indifférence : ne rien sentir.

CHAUMETTE. — La planche et l'indifférence ! c'était mon inclination naturelle...

LE DOCTEUR. — Il fallait la suivre.

CHAUMETTE. — Un jeune homme accuse mon inertie et me pousse à agir.

LE DOCTEUR. — Il ne faut jamais écouter les jeunes gens. Ils vous pousseraient sous un autobus.

CHAUMETTE. — J'agis.

LE DOCTEUR. — Vous avez tort.

CHAUMETTE. — On me coupe les jarrets.

LE DOCTEUR. — On a raison.

CHAUMETTE. — Je rentre dans le rang. Je me calme.

LE DOCTEUR. — Parfait !

CHAUMETTE. — Je découvre une autre raison d'agir.

LE DOCTEUR. — Vous avez tort.

CHAUMETTE. — On me la vole.

LE DOCTEUR. — C'est une aubaine. Sautez sur l'occasion... La planche !

CHAUMETTE, *frappant le journal de son pied.* — La planche ! La planche ! C'est très gentil, la planche... La planche, bon, à la rigueur... Mais l'indifférence !

LE DOCTEUR. — Je prescris les deux... L'un ne va pas sans l'autre.

CHAUMETTE, *s'emparant du journal.* — Et cette fois, vous entendez, cette fois, Larrimont signe !

LE DOCTEUR. — Laissez ce journal !

CHAUMETTE. — C'est très gentil, la planche ; c'est très joli l'indifférence ! Mais quand il ne s'agissait que de m'accabler de flèches empoisonnées, que de me traiter d'aimable farceur, M. Larrimont ne croyait pas bon de signer... Il se cachait, M. Larrimont... Il disparaissait, M. Larrimont...

LE DOCTEUR. — Vous êtes encore à jeun, Chaumette !

CHAUMETTE. — Parfaitement... C'était un article tombé là par hasard... Conçu du Saint-Esprit... Une annonce ! un faire-part ! Si vous n'êtes pas content, adressez-vous à la direction... Seulement, pour envoyer des fleurs au président Martel, cette fois-ci, il est là, Larrimont, il répond présent, Larrimont. Il signe. Et en gras ! Et pas une petite signature qu'il faut chercher au bas des colonnes : une signature encadrée, s'il vous plaît. Une carte de visite..., épinglée à la corbeille qu'il envoie au président Martel ! Il ira loin, ce petit... Il ira très loin...

LE DOCTEUR. — C'est le monde !...

CHAUMETTE. — Comment c'est le monde ? Comment c'est le monde ?...

LE DOCTEUR. — C'est le jeu...

CHAUMETTE, *s'étranglant.* — C'est le jeu ! c'est le jeu ! Hé bien ! je ne joue pas à ce jeu, moi !

LE DOCTEUR. — Malgré votre expérience et vos titres, vous êtes un enfant, Chaumette !...

CHAUMETTE. — Parfaitement ! Peut-être bien en effet, je suis un enfant... Mais un enfant qui ne joue pas alors ! Un enfant qui refuse de jouer...

## Neuvième tableau

*La classe.*
*Chaumette est à sa chaire. Reichoffen est debout, près de la chaire et cherche en vain une réponse.*

CHAUMETTE. — Alors, monsieur Reichoffen, j'attends !... (*A la classe.*) Vous là-bas, vous seriez aimable de ne pas murmurer des cochonneries à l'oreille de M. Astruc...

BILLON. — Je ne murmure pas de cochonneries, Monsieur !

CHAUMETTE. — Je les ai entendues d'ici... (*A Reichoffen.*) Alors, Reichoffen, j'attends...

REICHOFFEN. — Vous attendez ?...

CHAUMETTE. — Parfaitement !... Nous attendons tous... Qu'est-ce que vous faites, Reichoffen ?... Vous faites la planche ?

REICHOFFEN. — Si je fais la planche ?

CHAUMETTE. — A vous voir, personne ne dirait que vous cherchez... Vous avez la bille de quelqu'un qui fait la planche...

REICHOFFEN. — J'ai la bille de quelqu'un qui fait la planche ?

CHAUMETTE. — La bille crachée !

REICHOFFEN. — Je fais la tête que je peux, Monsieur... Je vous promets que je fais la tête que je peux !

CHAUMETTE. — Vous croyez que je vous gronde ; je ne vous gronde pas, mon petit... Il paraît au contraire, que c'est très bien de faire la planche.

REICHOFFEN. — Ah ! c'est très bien ?...

CHAUMETTE. — Que c'est foutral !... Parfaitement ! Seulement ce n'est pas la peine de dire que vous cherchez.

REICHOFFEN. — Mais je ne vous ai jamais dit que je cherchais, Monsieur !...

CHAUMETTE. — Il vaut mieux dire tout de suite : je fais la planche. Et on n'en parle plus... Alors... j'attends ?

REICHOFFEN, *navré.* — Vous attendez encore ?

CHAUMETTE. — J'attends que vous disiez : Monsieur...

REICHOFFEN. — ... Monsieur...

CHAUMETTE. — Je fais la planche.

REICHOFFEN. — Monsieur, je fais la planche... Voilà.

CHAUMETTE. — Il faut avoir le courage de ces opinions, Monsieur !... Alors qu'est-ce qui vous est arrivé ?... Pourquoi n'avez-vous pas appris votre leçon d'Histoire ?

REICHOFFEN. — Je l'ai apprise.

CHAUMETTE. — Non..., ne revenons pas là-dessus ! Pourquoi ?

REICHOFFEN. — Pourquoi je ne l'ai pas apprise ?

CHAUMETTE. — Oui.

REICHAUFFEN. — Parce qu'hier soir, j'avais une version latine, plus une rédaction, plus un devoir de calcul... et qu'il était minuit.

CHAUMETTE. — Encore une version latine ! Trois par semaine ?

REICHOFFEN. — Oui, Monsieur.

CHAUMETTE. — Il exagère, ce professeur.

REICHOFFEN. — C'est une vache...

CHAUMETTE. — Parfaitement !... Seulement je vous interdis de parler comme ça de mes collègues... Dans mon dos, tant que vous voudrez. Devant moi, bridez-vous... Mes collègues devraient pourtant, eux aussi, songer un peu à vous apprendre la planche... C'est toujours sur moi que ça retombe. Tout. C'est toujours l'Histoire qui paye les pots cassés... Bon. C'est très gentil. Mais le latin, à quoi ça sert après tout ?

REICHOFFEN. — Je me le demande.

CHAUMETTE. — Ce n'est pas la peine de vous le demander, mon bon. C'est tout vu. A rien. Ça ne sert à rien.

REICHOFFEN. — M. Ferguson dit tout le temps...

CHAUMETTE. — Qu'est-ce que vous voulez qu'il vous dise d'autre, puisqu'il est professeur de latin... il est payé pour vous dire ça, M. Ferguson... Il vous le dit... Mais ce n'est pas très sérieux !... Je dirai même que ça frise l'abus de confiance !... Le latin !... pensez donc : le latin ! Non, mais est-ce qu'on parle encore latin ?

REICHOFFEN. — Non.

CHAUMETTE. — Alors !

REICHOFFEN. — Il n'y a pas que le latin qui soit barbant, Monsieur. Il y a aussi le calcul.

CHAUMETTE. — Tiens !

REICHOFFEN. — M. Manéci dit tout le temps...

CHAUMETTE. — Et puis après ? Si le calcul n'était pas barbant, comme vous dites, monsieur Reichoffen, est-ce que vous croyez vraiment que je serais professeur d'Histoire ?

REICHOFFEN. — Non.

CHAUMETTE. — Alors !... et il était minuit ?

REICHOFFEN. — Plus de minuit, Monsieur... Mes parents dormaient depuis longtemps, Monsieur...

CHAUMETTE. — Tiens ! Ils faisaient la planche, eux...

REICHOFFEN. — Ils faisaient la planche ?

CHAUMETTE. — Qu'est-ce que vous voudriez qu'ils fissent d'autre ?... Il était plus de minuit et vous n'aviez pas appris votre leçon d'Histoire ?

REICHOFFEN. — Non.

CHAUMETTE. — C'est bien, Reichoffen... C'est très bien. Je gage que vos camarades, accablés de latin et de calcul... pourquoi mon Dieu... sont tous aussi ignorants que vous de leur leçon d'Histoire ! Ignorants et surmenés ! C'est un comble ! Le docteur a donc raison. (*Il se lève et va fermer une fenêtre, puis une autre. Une demi-obscurité se fait.*)
Il faut faire la planche, mes enfants !... Il faut dormir !... Mes pouvoirs ne sont malheureusement pas assez étendus pour vous faire dormir — officiellement du moins — pendant les heures de cours de M. Ferguson et de M. Manéci... Je le regrette... Du moins, chez moi, vous dormirez...

REICHOFFEN. — Assis !

CHAUMETTE. — Parfaitement. Assis... Provisoirement. (*Il va vers la porte.*) Je ne peux rien vous trouver d'autre que... (*Il pousse un chariot.*) ... ces petits oreillers de gare dont je me suis procuré une quarantaine... Monsieur Astruc, soyez assez aimable pour faire l'effort de venir les chercher et de les distribuer à vos camarades. (*Il en garde un.*) Allez dormir, Reichoffen, au lieu de rester là planté comme un imbécile...

REICHOFFEN. — Je ne peux pas dormir une heure, moi ! comme ça, au beau milieu de l'après-midi.

CHAUMETTE. — Raison de plus, Reichoffen, vous apprendrez !... Napoléon dormait bien une demi-heure, lui, parfois un quart d'heure... Alors !

REICHOFFEN. — C'est barbant de dormir, Monsieur.

CHAUMETTE. — Allez dormir ou je vous fiche à la porte avec une heure de consigne.

(*Reichoffen décampe vers sa place. Un temps.*)

(*Tenant sur la chaire.*) Et puis, silence !... et pas de cochonneries, s'il vous plaît ! Là. Assis, les bras croisés sur les tables comme sur des valises ; l'oreiller sur vos bras, et la tête naturellement sur l'oreiller !... Ainsi !... Comme dans un train !... Plus tard, il faudra procéder à l'aménagement des salles de classe. Pour l'instant, je n'ai rien de mieux à vous offrir... La planche !... La planche !... Rien que la planche ! (*Il ouvre un livre et lit.*) « Et Caton ne vint pas s'entremettre du gouvernement des affaires, étant déjà la chose publique ruinée, mais il vint comme elle était déjà ébranlée et travaillée de grandes tourmentes... et il n'eut jamais le timon ni l'autorité du pilote en mains — vous dormez ? — mais il s'entremit seulement de manier les voiles et le cordage... »

(*La porte s'ouvre en coup de vent. Entre le proviseur.*)

MARTEL. — Chaumette !

CHAUMETTE. — Chut !

MARTEL. — Quoi ? Chut ?

CHAUMETTE. — Ne les réveillez pas...

MARTEL. — Comment ? Ne les réveillez pas !

CHAUMETTE. — Une heure de sommeil, vous ne croyez pas que cela vaut bien tout ce que je pourrais leur dire de Xerxès ou de Léonidas.

MARTEL. — On ne vous corrigera donc jamais, Chaumette.

CHAUMETTE. — Ne sont-ils pas charmants, la tête alourdie de songe ? Et quel calme ! Quelle détente !... La planche !...

MARTEL. — Ce que j'ai à vous dire est important. (*Il va fermer la porte.*) Très important, Chaumette... Vous êtes sûr qu'ils dorment au moins ?

CHAUMETTE, *appelant.* — Reichoffen !... Astruc !... (*Au proviseur.*) Vous voyez bien.

MARTEL. — A cause du sexe, dans lequel il s'est jeté bille en tête...

CHAUMETTE. — Bille en tête ! tiens !

MARTEL. — Mon frère a provoqué des remous et contre-remous énormes...

CHAUMETTE. — Parfaitement.

MARTEL. — Le sexe est tabou dans ce pays, Chaumette... N'y touche pas qui veut...

CHAUMETTE. — Naturellement.

MARTEL. — Chasse gardée !

CHAUMETTE. — C'est dommage.

MARTEL. — A qui le dites-vous ?... Seulement, il a obtenu que votre nom soit mis en avant...

CHAUMETTE. — Mon nom...

MARTEL. — Personne ne vous connaît !...

CHAUMETTE. — Si peu...

MARTEL. — Vous n'avez pas d'ennemis ?

CHAUMETTE. — Du moins à ma connaissance.

MARTEL. — Pas d'amis non plus ?

CHAUMETTE. — Non, pas d'amis, sauf peut-être le docteur... Qui doit ne pas le savoir...

MARTEL. — Fort bien. Vous n'êtes lié à aucun parti ?

CHAUMETTE. — A ma connaissance, non.

MARTEL. — Vous n'avez pas de très gros vices rédhibitoires...?

CHAUMETTE. — De très gros vices, non.

MARTEL. — Pas de casier judiciaire...?

CHAUMETTE. — Parfaitement.

MARTEL. — Mon frère estime donc que vous êtes exactement l'homme qu'il faut.

CHAUMETTE. — L'homme qu'il faut pour quoi ?

MARTEL. — Et ces messieurs se sont déclarés d'accord... Ils ont dit : du moment qu'on ne le connaît pas, ça va...

CHAUMETTE. — Ils ont dit ça ?

MARTEL. — Mon frère m'a donc chargé de vous toucher...

CHAUMETTE. — Voilà qui est fait...

MARTEL. — J'ai promis de lui téléphoner votre réponse... Vous acceptez ?

CHAUMETTE. — Encore faudrait-il que je sache ce que j'accepte, monsieur le Proviseur ?

MARTEL. — Il n'y a pas une minute à perdre, mon ami... Acceptez ; vous discuterez après... Le gouvernement n'attend plus que vous, pour se grouper sur le perron de l'Elysée pour la photographie...

CHAUMETTE. — Pour la photographie, sur le perron de l'Elysée ? Mais alors, si j'ai bien compris, nous aurions donc un gouvernement, monsieur le Proviseur ?

MARTEL. — Oui.

CHAUMETTE. — Et vous ne le dites pas ? En voilà une nouvelle !

MARTEL. — Et dans le gouvernement, mon frère, qui n'en est pas, mais qui s'y trouve, comment dirai-je, par personnes interposées...

CHAUMETTE. — Parfaitement !... A saute-mouton, en quelque sorte...

MARTEL. — Vous offre son portefeuille...

CHAUMETTE. — Non ?

MARTEL. — Le ministère de l'Education nationale...

CHAUMETTE. — A moi ?

MARTEL. — A vous, Chaumette !... Vous acceptez ?

CHAUMETTE. — Mais, je ne suis pas député...

MARTEL. — Dans les périodes graves de l'histoire, on passe là-dessus... Vous acceptez ?

CHAUMETTE. — A une condition !

MARTEL. — Accordé ! Mon frère m'a dit : S'il pose des conditions, accordé tout de suite... A quelle condition, Chaumette ?...

CHAUMETTE, *se moquant de lui.* — Que je puisse emporter mon petit oreiller !

MARTEL, *élevant la voix.* — Ministre, mon bon, ça ne se refuse pas.

*(Reichoffen se réveille.)*

CHAUMETTE. — Ah ! Vous l'avez réveillé avec vos cris !

MARTEL. — Et puis après ?

CHAUMETTE. — Je vous dis que vous l'avez réveillé.

MARTEL. — Ce n'est pas un drame tout de même. Allons, dépêchons-nous, on nous attend !

CHAUMETTE. — Non !

MARTEL. — Comment non ? Comment non ?

CHAUMETTE. — Vous n'auriez pas dû le réveiller. Je n'aurai jamais le courage de lui dire que je suis devenu ministre. Il me rirait au nez. *(Très bas.)* Sortez, monsieur Martel ! *(Il reprend Plutarque.)* « Caton ne vint pas s'entremettre du gouvernement des affaires... »

*Le rideau tombe lentement*

# “ Bille en Tête ”...

# ... et la critique

Roland Laudenbach a dédié sa pièce à Curzio Malaparte. C'est son droit. Il ne peut tout de même pas prétendre avoir eu une aussi belle presse *contre* que *Das Kapital* à l'occasion de quoi un critique avait écrit : *« La foule se précipitait hors du théâtre comme ces malheureuses populations françaises poursuivies en* 1940 *sur les routes de l'exode par des avions pilotés par des compatriotes de l'auteur. »* Roland Laudenbach, en effet, n'est pas Italien.

Rendant compte de *Bille en tête* dans « *Le Monde* » à la place de M. Kemp, de l'Académie française (malade), M. Henry Magnan écrit, par intérim : « *Au sujet de M. Laudenbach, je me souviens d'un certain film de M. Astruc, d'un autre de la Patellière, d'un troisième de Delannoy : aucun d'eux ne m'a laissé d'autre souvenir que celui d'un vertigineux vide de pensée dialoguée.* »

C'est à cet article — et à d'autres — que voulait répondre, croyons-nous, un placard publicitaire reproduisant l'écriture même de Fresnay où l'interprète de *Bille en tête* s'amusait à rappeler que Roland Laudenbach avait écrit pour lui les dialogues du *Défroqué,* des *Aristocrates,* de *L'Homme aux clés d'or.*

Est-ce qu'à travers *Bille en tête* M. Magnan ne répondait pas à un article de Pierre Fresnay sur *Pauvre Bitos* de Jean Anouilh, paru quelques semaines plus tôt dans « *Paris-Presse* » ? On l'a prétendu, à l'époque.

Dans un grand quotidien du soir, M. Gordeaux, insistant sur la parenté de Pierre Fresnay et de Roland Laudenbach, traite Fresnay « *d'Oncle Gâteau* » pour ne pas dire gâteux et titre froidement : « *Deux actes de népotisme.* »

M. Jean-Jacques Gautier tranche par sa courtoisie. Il dit : « *M. Roland Laudenbach est un scénariste, un dialoguiste remarqué.* » Mais Anouilh, Fresnay, Delannoy, Périer avaient eu connaissance d'un pastiche de Gautier par Laudenbach où celui-ci avait écrit par avance l'article qu'il attendait du célèbre critique. « *Vous devriez le publier avant* » avait dit Périer. Philippe Hériat l'avait lu à son tour. Il avait dit à Laudenbach : « *Votre article est excellent. Il lui manque quelque chose. Il lui manque : « Je ne comprends pas. » C'est la phrase préférée de Gautier.* » L'article dur, mais poli, gravement réservé, mais honnête, de J.-J. Gautier, commence par ces mots : « *Je ne puis qu'avouer, à regret, mon incompréhension.* » Philippe Hériat avait raison.

M. Morvan Lebesque, dans « *Carrefour* », distribue les notes passables et les blâmes : « *Bille en tête* » *ne manque pas d'originalité ni sa fin de quelque grandeur.* » Mais pour Fresnay : « *Il joue le rôle principal avec son talent habituel, mais parfois aussi une négligence qui confine au laisser-aller.* »

Dans « *Aux Ecoutes* », Stéphan Hecquet écrit : « *Bille en tête* » *n'appartiendrait-il pas à la satire, à la sotie, au proverbe de salon, ou encore à la revue de grande école ? Mais la charge est bien menée...* »

Dans « *Arts* », M. Marcarbru écrit : « *Roland Laudenbach a construit là un brûlot très amical et qui va gentiment le droit chemin. Nulle perfidie ne vient l'alourdir. Il est le plus franc des brûlots. Il y a une nervosité incisive qui réconforte. Les répliques s'accrochent les unes aux autres, font la chaîne, sont sociables ; les dialogues sympathisent, s'épaulet et attaquent ; ils deviennent mouvement. Ce sont là les signes d'un théâtre vivant.* »

Bref, M. Marcarbru n'est pas d'accord avec M. Magnan.

Signalons encore : « *L'Express* », très contre ; « *Paris-Presse* » : bienveillant ; « *Franc-Tireur* », « *Libération* » : contre ; « *Le Figaro Littéraire* » : silence complet ; « *Réforme* » : pour ; « *La Nation française* » : pour ; « *La France catholique* » : pour.

L'affaire fut un désastre, mais un désastre d'un certain ton.

Jean Anouilh avait suivi les cinq ou six dernières répétitions. On le savait.

Pierre Fresnay sortit pour une fois de sa réserve habituelle. A une question d'André Parinaud, il répondit : « *Les pièces neutres ne rencontrent jamais cette sorte de réprobation.* « *Bille en tête* » *est une pièce signée.* »

Parinaud : « *Qu'entendez-vous par là ?* »

Fresnay : « *Une pièce qui ne peut avoir été écrite que par celui qui l'a écrite. C'est beaucoup plus rare qu'on ne le croit. Une pièce qui a sa résonance propre, qui impose un style en se moquant des règles, mélange insolite de poésie et d'anarchie, de naïve fraîcheur et de colère, de confiance et de désespoir : une pièce rare.* »

Comédie en un acte
de Pierre Peyrou

# LE MEUNIER DE DELFT

à Jean VINCENT-BRÉCHIGNAC.

*Pierre Peyrou anime, depuis plusieurs années, l'émission « Interdit aux plus de vingt ans », sur la Chaîne Parisienne de la R. T. F. Rompu à toutes les formes d'expression de la Radio, il a écrit la charmante comédie que nous publions aujourd'hui, d'après un point de départ proposé par l'un de ses jeunes auditeurs, André Lépot.*

*Créé et repris récemment dans la série « Interdit aux plus de vingt ans »,* Le Meunier de Delft *a été interprété sur les ondes par Micheline Boudet, sociétaire de la Comédie-Française (Carry), Henri Guisol (Le Diable) et André Var (Joris), dans une réalisation de Claude Roland-Manuel. Pierre Peyron a bien voulu faire, pour nos lecteurs, l'adaptation dramatique de sa « moralité » radiophonique que l'on pourrait définir ainsi : le surnaturel n'est jamais où on l'attend.*

*La salle, évidemment proprette et fleurie, d'un moulin hollandais, il y a longtemps...*

*Carry se tient debout, face à la fenêtre.*

JORIS, *de la pièce voisine.* — Carry, tu vois du nouveau ? (*Il entre.*) Vois-tu quelque chose ?

CARRY. — Oh ! Pardonnez-moi.

JORIS. — Tu rêvais, mon petit ?

CARRY. — Oui, maître Joris. (*Elle prononce Ioriss.*)

JORIS. — Tu ne m'y as pas accoutumé.

CARRY. — Je regardais les nuages.

JORIS. — Ach ! Les nuages...

CARRY. — Avant, c'étaient des navires légers, tantôt felouque, tantôt caravelle. Ils sont figés maintenant.

JORIS, *bas.* — Tais-toi.

CARRY. — Figés !... Et celui-ci avec sa large base et sa crête menue, il ressemble à une colline.

JORIS. — Tu n'as jamais vu de collines.

CARRY. — Si, une fois.

JORIS. — Où donc ?

CARRY. — Sur une estampe. C'était tout à fait comme...

JORIS. — Ach ! Je ne peux plus le regarder. Il est affreux, ton nuage-colline !

CARRY. — Il n'est pas affreux, maître Joris, mais il vous fait mal. (*Joris et Carry gagnent le centre de la salle.*) Je comprends, allez ! Pour un homme comme vous, c'est une terrible chose...

JORIS. — Depuis trente ans que je suis meunier, je la vois pour la première fois, cette chose terrible. Trois, quatre jours, bon ! Une semaine, ça peut arriver. Mais un mois ! Un mois sans le moindre souffle...

CARRY. — C'est la vie qu'on vous ôte.

JORIS. — Eh !...

CARRY. — Eh oui ! puisque vous faites corps avec le moulin.

JORIS. — Lui et moi, ça ne fait qu'un seul.

CARRY. — Quatre semaines à vous traîner comme une mouette aux ailes mortes.

JORIS. — Et l'oiseau sera bientôt mort tout entier. Le grain, c'est ma subsistance.

CARRY. — Oh ! Pour ça, vous pouvez attendre. Vous avez assez de bien.

JORIS. — Moins qu'on n'imagine.

CARRY. — De toute façon, le seul moulin à grains de la région, c'est vous qui le possédez. Les clients seront bien obligés de vous porter leur blé quand le vent reviendra.

JORIS. — Je le croyais. Mais hier, le vieux Carel-Jan ne m'a pas caché qu'il n'attendra plus guère avant de me fausser compagnie ?

CARRY. — Où irait-il ?

JORIS. — A Pijnacker, sans doute. Et alors, tout le pays l'imitera.

CARRY. — Il irait jusqu'à Pijnacker ?

JORIS. — Oui... Et sais-tu ce qu'il prétend, le vieux Carel-Jan ? (*Un temps.*) Qu'on veut me punir. « Jean le Vent t'atteint dans ton vice », voilà ce qu'il dit.

CARRY. — Quel vice ?

JORIS. — Ecoute encore le vieux : « Car vois-tu, Joris, tu es le plus avaricieux de tous les avares que je connais. »

CARRY. — Vous, avare !

JORIS. — Moi.

CARRY. — Vous qui m'avez acheté une robe de trois florins au début de l'année dernière.

JORIS. — Et une coiffe d'un florin trente cents

CARRY. — Vous le lui avez dit, j'espère.

JORIS. — Tiens, je me suis gêné !

CARRY. — Voilà déjà un bec bien cloué.

JORIS. — Pas si bien que ça.

Carry. — Il a trouvé autre chose ?

Joris. — La coiffe et la robe, il n'y aurait que moi pour en profiter.

Carry. — Qu'est-ce qu'il insinue ? Qu'elles n'existent pas ?

Joris. — Que non !... Il veut dire que je te claquemure ici.

Carry, *rire à peine forcé.* — Moi, claquemurée ?

Joris. — Toi, Carry. (*Il rit, lui aussi.*)

Carry. — Moi que vous avez menée à la ville...

Joris. — Toi.

Carry. — ... qui est à un quart d'heure de barque.

Joris. — Tout juste. Et de cela, il n'y a guère plus de six mois.

Carry. — Moins ! Six mois dimanche. De quoi veut-il que je me plaigne ? Je suis libre comme l'air.

Joris. — Ach ! Ne parle pas d'air.

Carry. — Oh, pardon !

(*Un silence.*)

Joris. — Petite ?

Carry. — Oui...

Joris. — Cette prétendue punition...

Carry. — Plaisanterie !

Joris. — Pour sûr, mais... depuis trois semaines les moulins-pompes du voisinage ont recommencé de tourner. Tandis que moi, on dirait que Jean le Vent m'évite.

Carry. — Voulez-vous dire qu'il nous contournerait tout exprès ?

Joris. — Je ne le dis pas, mais...

Carry. — Mais vous le pensez.

Joris. — Je me le demande.

Carry. — Et pourquoi Jean le Vent vous éviterait-il ?

Joris. — C'est ce que je ne vois pas.

Carry. — Vous êtes un bon meunier ; peut-être le meilleur de Hollande.

Jorris. — Tu le crois, petite Carry ?

Carry. — Si je le crois !... Dur à la tâche, sévère avec les commis, habile à rouler le client, voilà ce que vous êtes, maître Joris.

Joris. — Alors, tu le crois !

Carry. — Ah ! Ce n'est pas vous qui vous tromperiez d'un sac !

Joris. — Jamais à mon préjudice.

Carry. — Le meilleur des maîtres-meuniers. Et Jean le Vent vous punirait, vous qui vous servez si bien de lui ?

Joris. — Il n'a pas de raisons, mais avec lui peut-on savoir !...

Carry. — Oh ! Il est un peu fou, mais...

Joris. — Un peu fou, Jean le Vent ? Il souffle trop, pas assez, plus du tout... Un peu fou ? Un possédé, oui !

(*Coup de vent rageur.*)

Carry. — Mon Dieu !

Joris, *qui s'affole.* — C'est... c'est lui !

Carry. — Vous l'avez irrité.

Joris. — Parce que je l'ai dit possédé ?

(*Le vent souffle régulièrement et très fort.*)

Carry. — Il faut croire.

Joris. — Mais non, Carry, écoute... (*Il rit.*) Le moulin va tourner... (*Nouveau rire.*) Je monte, petite... Et toi, va préparer le dîner. J'aurai faim, tout à l'heure. (*Carry sort tandis que Joris se dirige vers l'échelle.*) Je vais remettre ma voilure... (*Rire presque hystérique.*) Mes ailes vont revivre... Mes ailes !... Mes ailes !... (*Lamentable, une main et un pied en l'air.*) Mes ailes... Fini... Déjà fini. Ecoute, Jean le Vent, ce n'est pas possible, tu ne peux pas me faire mourir à petit feu, comme ça, sans raisons.

(*On entend le diable sans le voir.*)

Le diable. — A petit feu, si, justement.

Joris. — Tu... Tu me... Tu...

Le diable. — Et j'ai mes raisons.

Joris. — Tu me... parles vraiment ?

Le diable, *riant un peu.* — Il me semble.

Joris. — C'est bien toi, Jean le Vent ?

Le diable. — Pauvre naïf !

Joris. — Quoi ? Jean le Vent n'existe pas ?

Le diable. — Oh, si !

Joris. — Ah, bon !

Le diable. — Dans l'imagination des enfants.

Joris. — Alors toi, qui es-tu ?

Le diable. — Tu l'as dit toi-même.

Joris. — Je l'ai dit ?

Le diable. — A petit feu... (*Goulûment.*) A pe-tit ffeu-eu-eu...

Joris. — Mon Dieu, le démon ! (*Le diable rit méchamment.*) Que me veux-tu ?

Le diable. — Rassure-toi, je ne m'en prendrai pas à tes florins.

Joris. — Bien aimable, mais sais-tu que tu viens de m'en coûter plus de cent ?

Le diable. — Bigre ! Plus de cent florins. Je te revaudrai ça.

Joris. — Ah ! Merci. Tu es un bon diable.

Le diable. — Je te le revaudrai à une condition.

Joris, *enthousiaste.* — J'ai compris. Tu désires mon âme.

Le diable. — Ton âme ? Tu te vantes, meunier ! (*Rire démoniaque stoppé net.*) Je veux Carry.

Joris. — Carry ?

Le diable. — Ta pupille.

(*Un silence.*)

Joris. — Ecoute, puisque tu es le diable, tu es intelligent. Tu vas comprendre. Carry n'est pas du tout la fille qu'il te faut.

Le diable. — Non ?

Joris. — Je ne parle pas de son minois ; je parle de sa vertu.

Le diable. — Tu m'intéresses.

Joris. — Franche, vive, travailleuse, économe, bien élevée, courageuse, ordonnée, patiente, et honnête avec ça !

Le diable. — Honnête ?

Joris. — Ne regardant jamais un garçon. Tiens, mes trois commis, crois-tu qu'elle sache s'ils ont l'œil bleu, vert, gris ou marron ? Elle serait incapable de te le dire : pour elle, ces gaillards-là sont plus transparents que les vitres — et les vitres quand la petite Carry est passée par là !... Non, crois-moi, cette fille, c'est un modèle de vertu.

Le diable. — Je vois : la femme dont rêvent tous les meuniers.

Joris. — Tu l'as dit, et j'ai bien l'intention d'en faire une meunière.

Le diable. — Tu en avais l'intention.

Joris. — Tu ne m'as pas compris.

Le diable. — Oh si !

Joris. — Alors, tu devrais reconnaître qu'elle n'est pas ce qu'il te faut.

LE DIABLE. — Tu te répètes, bonhomme. Tu te répètes et tu te trompes. Moi, c'est la vertu qui m'intéresse. Le vice m'appartient de plein droit ; je n'ai pas à le conquérir.

JORIS. — Ma foi, ça paraît juste.

LE DIABLE. — Je m'y connais.

JORIS. — Tout de même...

LE DIABLE. — Si tu refuses, meunier, plus de vent; donc plus de florins, plus jamais !

(*Un petit temps.*)

JORIS. — Je crois que je vais accepter.

LE DIABLE. — Ah !

JORIS. — Bien obligé. Le pot de terre contre le pot de fer.

LE DIABLE. — Tiens ! Tu parles comme un Français.

JORIS. — Je parle comme un pauvre homme.

LE DIABLE. — Pas tant que ça. Tu vas conclure une bonne affaire.

JORIS. — Oh ! Bonne...

LE DIABLE. — Mais si !... Une fille qui sans doute n'aurait pas voulu de toi ; cette fille, contre du vent.

JORIS. — Tout le vent dont j'aurai besoin ?

LE DIABLE. — Et encore plus.

JORIS. — Qui me le prouve ?

LE DIABLE. — Voyons, réfléchis : quand tu m'auras donné Carry, je serai ton obligé.

JORIS. — Oh ! moi, je ne crois guère à la reconnaissance des hommes. Alors, tu comprends, celle du diable...

LE DIABLE. — A ta guise. Mais n'ayant plus rien à tirer de toi, je ne sais vraiment pas pourquoi je perdrais mon temps à te nuire.

JORIS. — Ça, c'est parler.

LE DIABLE. — Tu acceptes ?

JORIS. — Affaire conclue.

LE DIABLE. — Tu n'es pas une bête, meunier.

JORIS. — Oui, mais... il faut avertir la petite, et ça...

LE DIABLE. — Ça, je m'en charge.

JORIS, *vivement*. — Une belle épine que tu me tires du pied !

LE DIABLE. — Je te demande seulement de la préparer à m'entendre.

JORIS. — Bon, bon...

LE DIABLE. — Presse-toi.

JORIS. — Juste le temps de lui raconter ce qui...

LE DIABLE. — Attends, meunier. (*Joris, la main sur le loquet de la porte s'immobilise.*) Toute réflexion faite, je lui apparaîtrai...

JORIS. — Oh non !...

LE DIABLE. — ... en chair et en os.

JORIS. — Non, écoute, non... Pas tout de suite.

LE DIABLE. — Tu l'auras préparée.

JORIS. — C'est entendu, mais ta couleur, et ces griffes qui te servent de doigts...

LE DIABLE. — Ah ! (*Et il rit longuement.*)

JORIS. — Ne pourrais-tu..., ne pourrais-tu te transformer, je ne sais pas moi...

LE DIABLE. — En oiseau ?

JORIS. — Carry, les aime, note bien, mais en homme, tu...

LE DIABLE. — Attention ! Il ne s'agit pas de dissimuler mon identité.

JORIS. — Elle n'ignorera pas qui tu es, mais en homme tu seras tout de même plus rassurant.

LE DIABLE. — Qu'à cela ne tienne !

(*Par l'ouverture du plafond où passe l'échelle, un homme saute et se plante au milieu de la scène. Joris le regarde avec une certaine méfiance. Il s'avance vers lui, le contourne, l'examine. Il se carre enfin devant l'autre et lui adresse un sourire énigmatique.*)

JORIS. — Non...

LE DIABLE. — Non ?

JORIS. — Non, vois-tu, ton affaire n'est pas au point. (*Un petit silence.*) Tu pues le soufre.

LE DIABLE, *soulagé*. — Aaah ! (*Et vivement.*) Tu es sûr ?

JORIS, *de la porte, le doigt sentencieux*. — Mon flair ne me trompe jamais.

(*Joris sort pendant que le diable renifle drôlement l'odeur de ses bras, et — dans une contorsion — de ses jambes. Après un geste dubitatif, il tâte ses oreilles, saisit un petit miroir, s'y contemple, grimace et se livre à un mime dont les figures sont laissées à l'invention de l'interprète. La porte s'ouvre. Joris, sur le seuil, assez fort pour être entendu des deux personnages.*)

Eh bien, Carry, tu vas toi-même le lui demander.

(*Entre Carry qui esquisse assez froidement une révérence. Le diable y répond de la main.*)

LE DIABLE. — Que veux-tu savoir, mon petit ?

CARRY. — L'usage que vous ferez de mon âme.

LE DIABLE. — Ton âme ? Nous en reparlerons.

JORIS. — Alors, que désires-tu ?

LE DIABLE. — Carry tout entière.

CARRY. — Il va me jeter dans une bassine...

LE DIABLE. — Mais non !

CARRY. — ... d'huile bouillante.

JORIS. — Ah ! Tu ne me l'avais pas dit.

LE DIABLE. — Taisez-vous, tous les deux. Vous êtes ridicules.

JORIS. — Je veux savoir ce que tu feras de Carry.

LE DIABLE. — Ma femme.

JORIS. — Ce coup-là, je crois que je rêve.

LE DIABLE. — Tu ne dors pas, meunier, donc tu ne rêves pas.

CARRY. — Monsieur le Diable...

LE DIABLE. — Mon petit ?

CARRY. — Pourquoi souhaitez-vous prendre femme ?

LE DIABLE. — Je vagabonde depuis si longtemps que je suis fatigué... oui, fatigué de cette vie.

CARRY. — Pas possible ?

LE DIABLE. — Si. Comme vous dites, vous les hommes, je vais « faire une fin » Et le Grand Inspirateur du vice ne pouvait finir ses jours que vertueusement.

CARRY. — Je ne suis pas sans défauts.

LE DIABLE. — De si petits défauts !

CARRY. — Je connais des filles dont les qualités sont plus grandes que les miennes.

LE DIABLE. — Là, tu viens de mentir.

CARRY. — Vous voyez, Carry n'est pas une perfection.

LE DIABLE. — Et maligne avec ça !... Ah ! Oui, tu seras la digne femme du Malin.

CARRY. — Vous rendez-vous compte de ce que vous demandez ?

LE DIABLE. — Mais oui ! Je te demande de me

conduire au bien. (*Emphatique.*) En d'autres termes, je t'offre la plus haute des missions : effacer le mal de la terre.

CARRY, *grave.* — Effacer le mal de la terre... Comment pourrais-je refuser ?

LE DIABLE, *endiablé.* — C'est bon, je t'enlève. Prépare ton bagage. (*Elle sort par la porte intérieure.*) Et toi, meunier, vite, grimpe jusqu'à tes ailes, déroule la voilure, vite, vite ! J'ai déjà commandé le vent.

(*Joris, abasourdi, hésite une seconde avant de « monter à l'échelle » et de disparaître. Le diable s'est approché de la porte par où Carry a quitté la salle.*)

C'est égal, je l'aurais cru plus coriace.

CARRY, *dont la tête seule apparaît.* — Et moi, plus amoureux.

LE DIABLE. — Oh ! Pour ça, il l'est.

CARRY, *même jeu.* — Un homme qui m'a cédée... au démon ?

LE DIABLE. — Pour le bien de l'humanité.

CARRY, *qui entre, un paquet de vêtements sur le bras.* — De l'humanité... réduite à lui-même. (*Le « diable » ricane. Carry repart et revient aussitôt, un sac de voyage à la main.*) Savez-vous ce qui serait drôle ? (*Elle commence à empiler ses affaires dans le sac.*)

LE DIABLE. — Que le vent se mette à souffler.

CARRY. — Eh oui !... Joris croirait encore longtemps qu'il a traité avec le diable.

LE DIABLE. — Ce serait trop beau.

CARRY. — Mais pas impossible. Souvenez-vous : Jean le Vent nous a déjà aidés.

LE DIABLE. — C'est vrai, sans ces deux bourrasques providentielles, je me demande si le bonhomme Joris ne se serait pas méfié.

CARRY. — Vous m'en donnez le frisson. (*Elle boucle son sac.*)

LE DIABLE. — Vous allez voir comme c'est bon, la liberté.

CARRY, *joyeusement, avec un rien d'appréhension.* — La liberté...

LE DIABLE. — Personnellement, j'en ai usé, abusé, j'ai couru le monde, j'ai vagabondé — tout comme le diable. Comme lui, j'ai joué plus d'un tour à mon prochain... ou à ma prochaine.

CARRY. — Dire de telles choses à un modèle de vertu !

LE DIABLE. — Oh ! Mais j'ai réellement l'intention de m'assagir.

CARRY. — Je plaisantais.

LE DIABLE. — Vous avez le droit de savoir.

CARRY. — Le droit ? Que m'importe à moi, votre conduite !

(*Ils sont tout près de la porte qui ouvre sur la route.*)

LE DIABLE. — Ne seriez-vous plus dans les mêmes sentiments ?

CARRY. — Le diable m'emporte si je comprends vos discours !

LE DIABLE. — Le diable vous emporte, et vous devriez comprendre mes discours. Les deux soirs où je suis venu près du moulin et où vous m'avez rejoint pour préparer notre petite diablerie, vous étiez bien décidée à me suivre ?

CARRY. — Attendez... Attendez ! Vous veniez, n'est-ce pas de la part de Willem ?

LE DIABLE. — De sa part, c'est beaucoup dire. Le jeune Willem m'avait parlé de vous comme d'une belle fille que maître Joris séquestrait vilainement dans son moulin.

CARRY. — Comment ! Ce n'est pas Willem qui vous a demandé de jouer cette comédie ?

LE DIABLE. — L'idée m'en est venue quelques jours plus tard, quand un commis du meunier m'apprit ses déboires avec Jean le Vent.

CARRY. — Vous ne me conduisiez donc pas à Willem ?

LE DIABLE. — Que me chantez-vous là ? Je n'ai pas pour habitude de me démener au profit du voisin.

CARRY. — Mais c'est lui que j'aime, et vous, je vous déteste.

LE DIABLE. — Eh là, eh là !... Vous me connaissez à peine. Vous ignorez ce que je peux vous offrir.

CARRY. — Joris est riche, l'auriez-vous oublié ?

LE DIABLE. — Moi, je le suis de plusieurs façons. Dans ma tête, les idées sont tout aussi nombreuses que les florins dans ma bourse.

CARRY. — Je ne veux ni de vos florins ni de vos idées.

LE DIABLE. — Essayez-nous. Tenez, je vous fais une proposition. Si dans trois mois, jour pour jour, vous me déclarez que je suis un homme ennuyeux, je vous rends la liberté.

CARRY. — Vous êtes déjà ennuyeux.

LE DIABLE. — Je ne vous crois pas. Allons, donnez-moi un baiser.

CARRY, *qui se défend.* — Non... non... Vous êtes... Ah ! Laissez-moi tranquille... (*Joris descend l'échelle à vive allure.*) Vous êtes laid !

JORIS. — Il le sera encore plus avec des dents cassées.

CARRY. — Joris !

JORIS. — Ah ! Canaille... Canaille... Tu étais bien le diable !

LE DIABLE. — Lâche-moi.

JORIS. — Quand le vent soufflera dans mes ailes.

LE DIABLE. — Bon, c'est entendu, je t'ai trompé ; je suis un diable qui ne peut pas faire souffler le vent.

JORIS. — Mais qui peut souffler les filles. (*Il le secoue.*)

CARRY. — Lâchez-le, maître Joris. Je ne veux plus le voir.

JORIS. — C'est bon. File avant que... Ach !

(*Le diable prend la porte. Joris la verrouille prestement et se retourne. Carry, par la fenêtre, regarde au loin.*)

Ach ! Tu m'en veux, Carry.

CARRY. — Pas du tout.

JORIS. — Après ce qui s'est passé...

CARRY. — Vous ne pouviez pas résister à la puissance du démon.

JORIS. — Eh non !... puisque je prenais ce brigand pour le diable. Mais tu m'as vu, après.

CARRY. — Je vous ai vu.

JORIS. — Hein !

CARRY. — J'ai vu... nettement.

JORIS. — Qu'est-ce que tu en dis ?

CARRY. — J'en dis que vous avez bien de la force quand vous êtes furieux.

JORIS. — Et encore ?

CARRY. — Que vous êtes bien furieux quand on vous trompe sur le principal.

JORIS, *jubilant.* — Et ce principal, c'est...

CARRY. — ... c'est votre petite...

JORIS, *trépignant.* — ... ma petite...

CARRY. — ... provision d'or.

JORIS. — Tu te moques ! (*Avec force.*) Tu profites de ma faiblesse.

CARRY. — J'en profite.

JORIS. — Et tu as grand tort.

CARRY. — Je sais ce que je fais.

JORIS. — Heureux de l'apprendre.

CARRY. — Vous serez moins heureux d'apprendre la suite.

JORIS. — Voyons cette suite.

CARRY, *lentement.* — Votre diable était mon complice.

JORIS, *soulagé, il rit.* — Parbleu ! Je l'ai bien vu.

CARRY. — Vous ne comprenez pas.

JORIS. — Que si !... (*Riant de plus belle.*) Il n'y avait qu'à t'entendre... Tu roucoulais.

CARRY. — Je l'avais cru chargé de mon évasion —, chargé par un autre.

JORIS. — Par Jean le Vent, sans doute ?

CARRY. — Quelque chose comme ça. (*Joris rit toujours.*) Oh ! Vous n'avez pas lieu de rire. Une fille de vingt ans n'est point faite pour vivre ainsi que je vivais.

JORIS. — Et pour quoi est-elle faite ?

CARRY. — Pour voir un peu plus de gens qu'une vieille servante et trois commis terrorisés par leur maître.

JORIS, *il vient de voir le sac posé près de la porte. Il ne rit plus.* — Dis-moi, Carry, cet autre qui aurait chargé le faux-diable de ton évasion, comme se nomme-t-il ?

CARRY, *elle s'amuse, à son tour.* — Il ne peut avoir de nom puisqu'il n'existe pas.

JORIS. — Il est jeune, hein ?

CARRY. — Vous brûlez.

JORIS, *il bout.* — Tu l'as rencontré à la kermesse.

CARRY. — Il y a six mois. Mais je l'ai revu depuis.

JORIS. — Où ? Tu n'as jamais dépassé la barrière.

CARRY. — Lui non plus. Une barrière n'empêche pas les gens qui s'aiment de se le dire.

JORIS. — Son nom ?

CARRY. — C'est une manie.

JORIS. — Je veux son nom. Ach ! Tu vas voir... Il va voir, ce petit voyou... Diras-tu son nom ?

(*Petit temps.*)

CARRY. — Mais bien sûr. (*Nouveau temps.*) Willem Eykman.

JORIS. — Willem, le fils du...

CARRY. — ... du bourgmestre. Et il va m'épouser.

JORIS. — Jamais ! Je m'y opposerai ; c'est mon droit.

CARRY. — Faut-il le lui dire ?

JORIS. — Tu lui diras... tu lui diras n'importe quoi... Que tu...

CARRY. — ... que vous n'avez guère hésité à me livrer au diable... contre du vent.

JORIS. — Tu ne le feras pas.

CARRY. — Non.

JORIS. — Ah !

CARRY. — Si vous répondez oui à Monsieur le Bourgmestre quand il vous demandera ma main pour Monsieur son Fils.

JORIS. — Ach ! Je ne céderai pas au chantage.

CARRY. — Eh bien, vous l'aurez voulu...

JORIS. — Je suis tranquille, tu ne diras rien.

CARRY. — Vraiment ?

JORIS. — Tu ne diras rien pour la raison que tu ne verras plus personne, pas même un commis.

CARRY. — A votre place, je me méfierais.

JORIS. — Une menace ? (*Silence.*) Carry, je te questionne.

(*Nouveau silence.*)

CARRY. — Voyez-vous, Joris, si Jean le Vent n'existe pas, qui donc a bien pu détourner de vous les grandes brises du Zuyderzee ? Qui donc, sinon le bon Dieu ?

JORIS. — Pffu !

CARRY. — C'est ça, soufflez, mais vous n'êtes pas près de mettre vos ailes en mouvement.

JORIS. — Assez !

CARRY. — Souvenez-vous du vieux Carel-Jan ; il parlait de punition.

JORIS, *tout tremblant.* — La punition divine ! (*Bas.*) C'était à cause de toi...

CARRY. — Oui, et je suis sûre, Joris, qu'à l'instant où vous renoncerez à moi, je suis sûre que...

JORIS. — C'est bien, Carry, je donnerai ta main à Monsieur le Bourgmestre pour Monsieur son Fils.

(*Un souffle très doux entraîne les ailes du moulin qui se met à grincer de toutes parts. Tandis que Joris escalade l'échelle, le visage de Carry exprime l'étonnement.*)

FIN


ABONNEMENTS ANNUELS :

1. « L'AVANT-SCÈNE » seule

(23 numéros, 50 pièces) France et Union Française
(couverture cartonnée) : 2.600 fr. - Etranger : 3.200 fr. français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

L'AVANT SCENE
75, rue Saint-Lazare, PARIS (IXe) - Tél. TRI. 86-82
C. C. P. PARIS 7353-00

2. Avec le service de la revue « THÉATRE D'AUJOURD'HUI »
FRANCE : 3.400 fr. - ETRANGER : 4.150 fr.

BELGIQUE, GRAND-DUCHE ET CONGO BELGE
M. H. VAN SCHENDEL,
5, rue Brialmont, Bruxelles
Un an : 390 fr. B
C.C.P. 2364-99

SUISSE
Roger HAEFELI,
11, avenue Jolimont, Genève
Un an : 35 fr. C. C. P. 1.6390

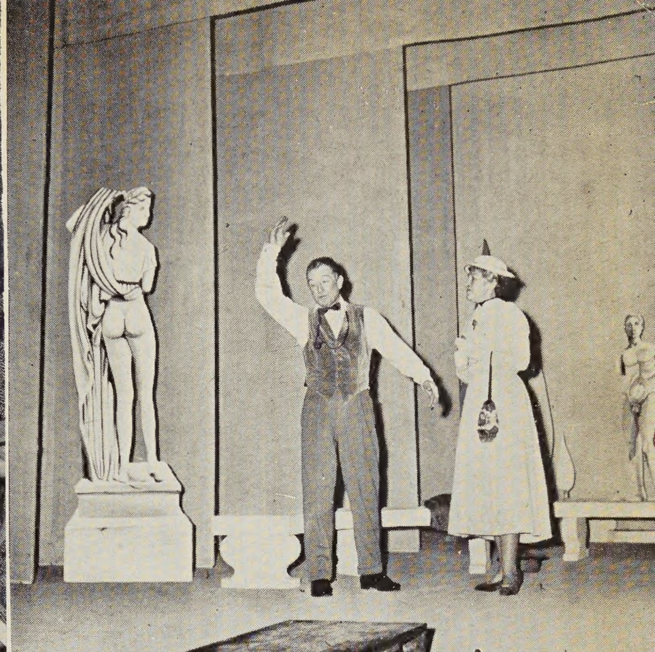
*Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition*




*Le Directeur-Gérant* : Jacques CHARRI



RTEL : « *Nous ne vivons pas dans l'Histoire; nous vivons dans la Politique.* » (1er tableau.)



CHAUMETTE : « *Vous avez donc des filles ?* »
Mme DURAND-VIEL : « *Une bonne centaine !* »
CHAUMETTE : « *Je vous demanderais bien de les amener. Mais les filles ne s'intéressent pas à l'Histoire...* »
(4e tableau.)
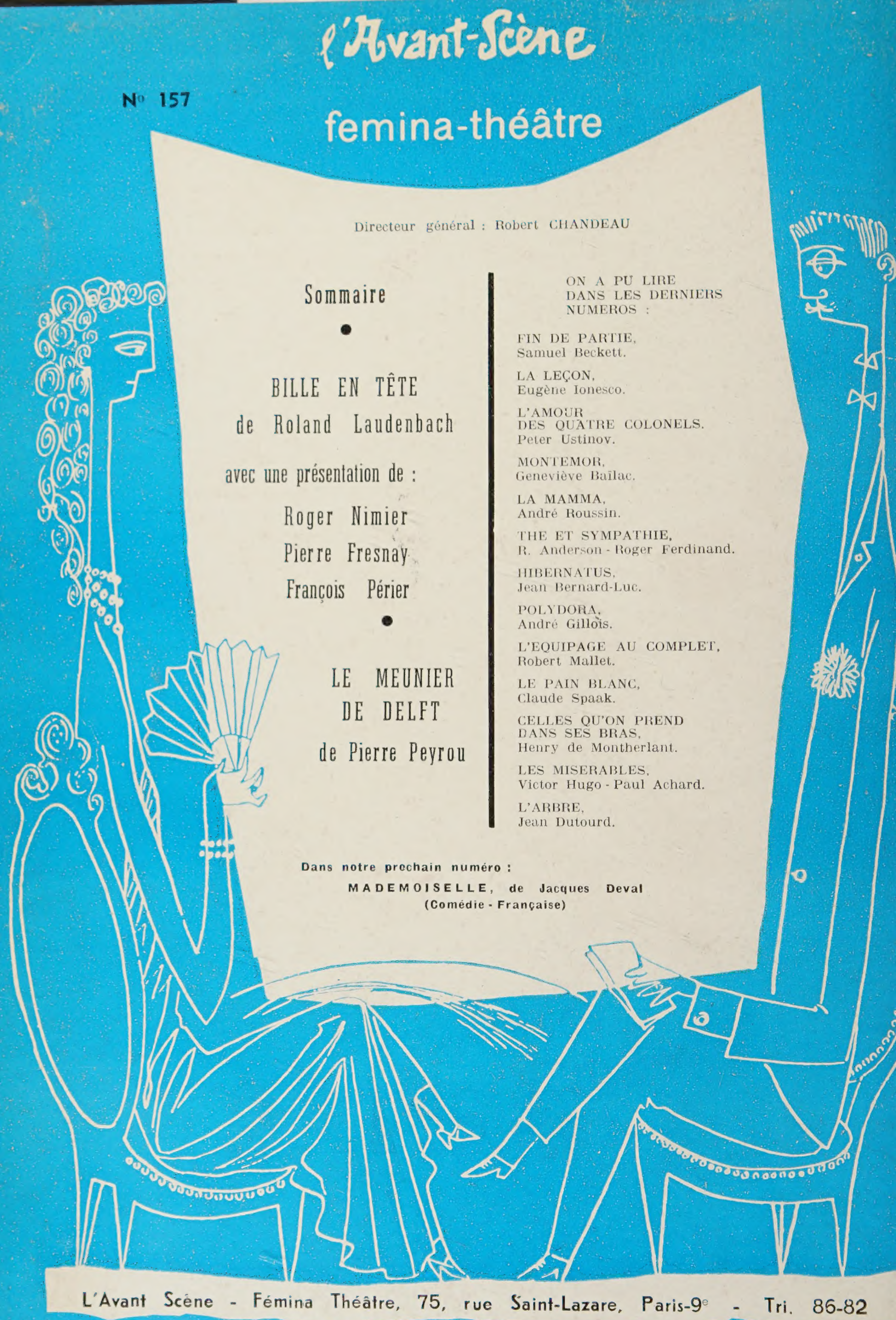
# QUELQUES SCÈNES DE "BILLE EN TÊTE"

(Photos BERNAND.)



DURAND-VIEL : « *Vous êtes fer, vous n'y pouvez rien...* »
(6e tableau.)

CHAUMETTE : « *Et Caton ne vint pas s'entremettre du gouvernement des affaires, étant déjà la chose publique ruinée, mais il vint comme elle était déjà ébranlée et travaillée de grandes tourmentes.* » (9e tableau.)




l'Avant-Scène

N° 157

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU


## Sommaire

•

**BILLE EN TÊTE**
de Roland Laudenbach

avec une présentation de :

Roger Nimier
Pierre Fresnay
François Périer

•

**LE MEUNIER DE DELFT**
de Pierre Peyrou

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

FIN DE PARTIE, Samuel Beckett.
LA LEÇON, Eugène Ionesco.
L'AMOUR DES QUATRE COLONELS, Peter Ustinov.
MONTEMOR, Geneviève Baïlac.
LA MAMMA, André Roussin.
THE ET SYMPATHIE, R. Anderson - Roger Ferdinand.
HIBERNATUS, Jean Bernard-Luc.
POLYDORA, André Gillois.
L'EQUIPAGE AU COMPLET, Robert Mallet.
LE PAIN BLANC, Claude Spaak.
CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS, Henry de Montherlant.
LES MISERABLES, Victor Hugo - Paul Achard.
L'ARBRE, Jean Dutourd.

**Dans notre prochain numéro :**
**MADEMOISELLE, de Jacques Deval**
**(Comédie - Française)**


L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. • Etranger, 180 fr.